

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART

ÉTÉ 2014 - NUMÉRO 31

RENCONTRES

THOMAS JOLLY
FAUVE ≠
GILLES JACOB
SALUT C'EST COOL

ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS


Clock, à mi-chemin entre The White Stripes (ou un autre duo fille/gar
ock) et Hole (pour le côté nineties). Après les avoir découverts en live sur l'u
mières parties récentes, j'en ai profité pour leur poser quelques questions.
36 - 37
UKRAINE
LA CONTESTATION EN MARCHE
ANDROID APP ON
Google play
Télécharger dans
l'App Store
FINANCÉ AVEC LA PARTICIPATION DU
Programme
Jeunesse
en action

ÉDITORIAL

Les médias sont cruels. Tout au long d'une année, on s'attache à son magazine, on le partage, on ne fait qu'attendre le prochain numéro pour pouvoir s'en délecter pendant les courtes périodes de temps libre que nous pouvons nous accorder. Quand vient l'été, les vacances, parfois l'ennui et l'attente inextinguible de la rentrée, on s'apprête à pouvoir prendre le temps de lire avec plaisir une nouvelle édition. Mais non, les médias ralentissent et nous laissent bien souvent seuls avec nos bouées et maillots de bain.

Nous ne dérogeons pas à la règle, mais pour vous préparer à ces grandes vacances - si et seulement si vous avez la chance d'en avoir - Maze s'est plié en 31 pour vous offrir ce double numéro d'été. Les maîtres mots en sont l'éclectisme et la diversité, la découverte et la réflexion.

Votre avis et vos retours sont essentiels à la poursuite du projet Maze et, même si aucun numéro ne sortira avant la première semaine du mois de septembre, nous resterons en contact. Vous recevrez nos cartes postales envoyées de toute la France et même d'ailleurs. Envoyez-nous les votres également, avec le lancement cet été du premier concours littéraire du magazine Maze, dont vous pouvez retrouver les modalités dans la rubrique littérature.

Cet été sera également pour nous l'occasion de vous préparer un gigantesque numéro de septembre, avec des surprises, des découvertes toujours plus étonnantes et des sujets toujours plus intéressants.

Les départs en vacances sont souvent déchirants, mais pas lorsqu'on sait que ce n'est que pour mieux se retrouver dans les mêmes conditions et totalement en forme peu après.

Bonne lecture, bonnes vacances, et bonne rentrée.

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud,
Rédacteurs en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, l'Université Rennes 2, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

MUSIQUE

CINÉMA

LITTÉRATURE

MODE

ART

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN

RÉDACTEURS EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

DIR. DE LA COMMUNICATION
ORLANE LE BOUTEILLER

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
ANTOINE DELCOURS
EMMA HENNING
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
ALICE PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-CH. MESNIER
ANNE-FLORE ROULETTE
ASTRIG AGOPIAN
BAPTISTE ERONDEL
BASILE IMBERT
CAMILLE CHARDON
JUNE DE WITT
CHARLINE VALENCHON
CHRISTELLE PERRIN
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
CLEM. COQUIO-LEBRESNE
DAVID DI SAN BONIFACIO
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
FABIEN RANDRIANARISOA
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
JASON STUM
JULIA COUTANT
KEVIN DUFRÊCHE
LAURANNE WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LEA VITTORIANO
LISHA LECACHEUR PU
MARGOT PERNET
MARIE NOBELLA
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION ZITOLI
MARIE DAOUDAL
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIÈRES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS FAYEULLE
NINE UHEL
NOA COUPEY
PIERRE GUESDE
SOFIA TOUHAMI
SOLÈNE LAUTRIDOU
THIBAULT COMTE
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM LÉVÊQUE
THOMAS PHILIPPE
VICTOR JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

VOUS ?
RECRUT.MZMG.FR

ÉDITO POLITIQUE

MATTEO RENZI VEUT RENVERSER LA TABLE

Rares sont les hommes politiques à marquer aussi brutalement les esprits, sauf lorsqu'ils sont empêtrés dans de sales histoires. Matteo Renzi, le jeune président du Conseil italien, impressionne lui surtout par sa volonté de changer les choses. Belle gueule, le verbe haut, maire de Florence à 34 ans, Matteo Renzi n'a pas fait dans la dentelle pour parvenir à ses fins.

Elu à la tête du Parti démocrate (centre-gauche) au début de l'année, le jeune maire de Florence, 39 ans, obtient dans la foulée la démission contrainte du président du Conseil Enrico Letta, lui aussi membre du Pd. C'est un véritable séisme politique en Italie. Matteo Renzi se présente alors comme l'homme du renouveau face à une classe politique gérontocratique qu'il ne cesse de critiquer. Le tout nouveau président du Conseil italien annonce en février qu'il envisage de supprimer le Sénat pour faire des économies dans le budget de l'Etat, et de donner un coup de pouce financier aux classes moyennes en augmentant les petits revenus. Les résultats sont probants. A peine 3 mois après son arrivée aux affaires, Renzi réalise aux européennes le meilleur score pour un parti de gauche européen lors du scrutin communautaire du 25 mai dernier, avec plus de 40% des voix pour le Parti Démocrate.

Coïncidence, c'était à l'Italie de prendre la présidence tournante de l'Union Européenne au 1er juillet dernier. Et là, le jeune loup de Florence a mis un coup de vieux à toute la classe politique européenne alors réunie à Strasbourg. « Si l'Europe était un selfie, quelle image apparaîtrait sur l'écran ? Ce serait le visage de la fatigue, de la résignation. L'Europe aurait l'air ennuyé», a-t-il assené à la toute nouvelle assemblée de l'Europe. Construire un grand marché numérique européen, mettre l'accent sur la croissance plutôt que sur l'orthodoxie budgétaire, investir en Afrique pour éviter les grandes catastrophes de l'immigration que connaissent bien son pays : Renzi parle fort, et on l'écoute. Dans son discours au Parlement européen, Matteo Renzi a voulu insuffler un nouvel idéal européen. Et après les nouvelles technologies, l'italien a utilisé Homère pour illustrer son propos : «Notre génération doit retrouver l'esprit de Télémaque, retrouver l'âme de l'Europe, le sens profond de notre vivre-ensemble», déclaration qui évoquait avec des mots à peine voilés la montée des populistes eurosceptiques en Europe et du nationalisme.

Pour autant, il n'est pas question pour Renzi de jouer au «gauchiste». Si sa politique s'est d'abord tournée vers les plus modestes, il se pliera au final aux exigences de 3% de déficit imposées par Bruxelles, tôt ou tard. Il a également beaucoup travailler pour ramener le Royaume-Uni dans le jeu européen, alors que ce dernier s'isolait de plus en plus en ne soutenant pas la candidature de Jean-Claude Juncker à la présidence de la Commission. Renzi est bouillonnant et certainement plein de bonne volonté. Mais le président du Conseil italien pourra-t-il compter sur de véritables alliés, comme François Hollande, pour renverser totalement la table en Europe ? Rien n'est moins sûr aujourd'hui.

- Kevin Dufrêche

L'IRAK, ENTRE LES MAINS DES ISLAMISTES


© Defense Visual Information Center

Le 29 juin 2014, l'organisation armée djihadiste qu'est l'État islamique, sous l'égide d'Abou Bakr al-Baghdadi, proclame le rétablissement du califat sur les territoires irakiens et syriens qu'elle contrôle. Il se revendique comme le successeur des précédents califats, le dernier ayant disparu en 1924 avec le démantèlement de l'Empire Ottoman. Cela est le résultat d'un cheminement depuis la guerre en Irak de 2003. Depuis la mort de Ben Laden, Al-Qaïda s'est progressivement effacé et l'État Islamique en Irak et au Levant (ISIS en anglais) devenu « État islamique » a pris une ampleur qui laisse présager un sombre avenir au Proche-Orient. Comment l'État islamique cherche-t-il à se constituer ? Quels sont les enjeux diplomatiques ? Ce sont des questions auxquelles Maze répond pour comprendre cet évènement si complexe.

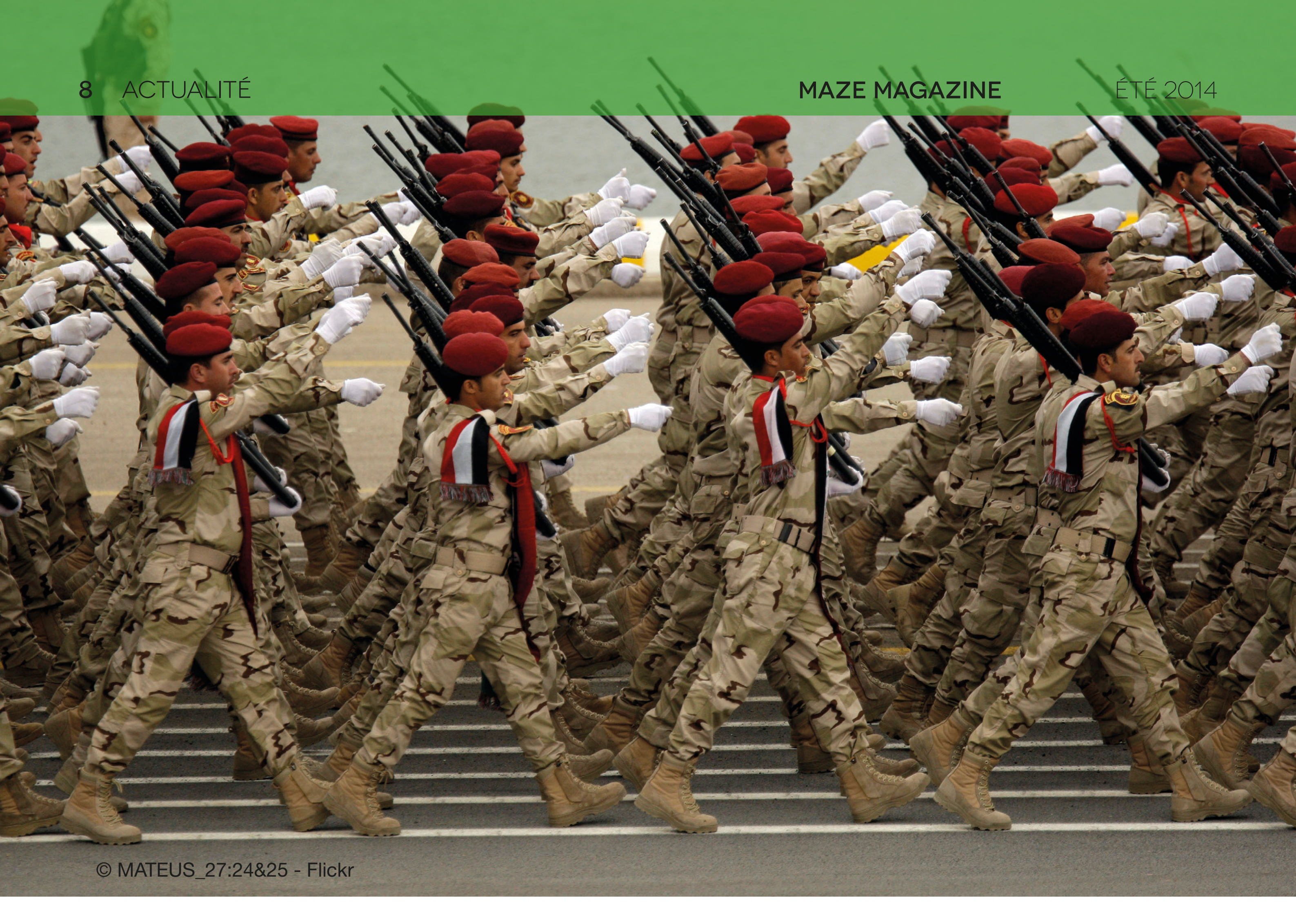
Formation et évolution

Durant la guerre en Irak de 2003, un groupe radical intégré à Al-Qaïda a profité de la mort de Ben Laden pour chercher à prendre davantage de pouvoir et à atteindre une nouvelle échelle : la création d'un État islamique. Celui-ci serait formé de l'Irak et de la Syrie. Avec la formation d'un Conseil consultatif des Moudjahidines en Irak en 2006, la création de l'État islamique d'Irak se concrétise. Il se considère alors comme le véritable État d'Irak, puis à partir de 2013, de la Syrie. Le 9 avril 2013 l'EII devient l'EIIL (État Islamique en Irak et au Levant). Le groupe compte des milliers de membres dans les deux pays. Ce mouvement et celui d'Al-Qaïda sont devenus de plus en plus rivaux au fur et à mesure de la formation de l'EIIL. Ce dernier, mouvement sunnite, considère que le djihad doit être principalement mené contre l'Iran chiite et contre la minorité chiite irakienne au pouvoir, tandis qu'Al-Qaïda mène une lutte contre les États-Unis, Israël et les pays occidentaux. Pour mieux comprendre l'opposition entre chiites et sunnites, il faut savoir qu'elle réside dans le choix, après la mort du prophète Mahomet, de son successeur. Les premiers, chiites, choisissent Ali, gendre du prophète, tandis que les seconds lui préfèrent Abou Bakr, compagnon de Mahomet. Dans le monde, les musulmans se divisent entre environ 85% de sunnites contre 15% de chiites. En Irak, les sunnites, qui représentent 30 à 35% de la population, ont été au pouvoir jusqu'au renversement de Saddam Hus-

sein par l'invasion américaine en 2003. Ils s'estiment aujourd'hui marginalisés. C'est sur ce terrain favorable que les djihadistes sunnites de l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL), déjà très actifs en Syrie voisine, ont pris le contrôle de plusieurs grandes villes du nord et de l'est du pays. En 2014, l'EIIL en conquête obtient les villes de Falloujah, en janvier, puis de Mossoul le 9 juin, ville de près de 2 millions d'habitants. L'organisation menace également Kirkouk, ville riche en gisements pétroliers. Mais la prise de Mossoul est une étape clé de la progression du groupe en Irak ces dernières semaines. La deuxième ville du pays est éminemment stratégique en raison des frontières communes de sa région avec la Syrie et la Turquie, qui en font une plaque tournante du transport de marchandises en provenance de ces deux pays, notamment de pétrole en direction de la Turquie. Dès le 11 juin, l'organisation publie une charte régissant la ville de Mossoul. Cette charte très stricte érige de nombreuses interdictions (du tabac, de l'alcool, des manifestations publiques...). Si la population agit en contradiction avec cette charte, l'EI promet crucifixions, exactions, exécutions. D'un autre côté, au pouvoir en Irak, la politique sectaire du premier ministre chiite Nouri al-Maliki provoque également l'insurrection de tribus sunnites. Bagdad, la capitale est en danger, et la population prend les armes pour se préparer à contrer toute attaque des islamistes. L'EIIL est également intervenu dès 2013 dans la guerre civile syrienne. L'organisation en Syrie est commandée par Abou Mohammed Al-Adnani. Il appelle ses hommes à anéantir les rebelles et déclare à ces derniers : « Aucun de vous ne survivra, et nous ferons de vous un exemple pour tous ceux qui pensent suivre le même chemin ». Les révolutionnaires anti-Assad réclament de l'aide, des armes notamment, pour contrer les djihadistes. Ils ne cessent de progresser et de gagner en puissance. La prise des villes leur permet par ailleurs le contrôle des banques desquelles ils soutirent des millions de dollars. Si le financement de l'organisation reste flou, il est certain qu'un système rigoureux est en place et leur permet d'acheter armes et munitions. L'organisation terroriste apparaît comme « la plus riche du monde » et aurait, le 11 juin dernier, volé 425 millions de dollars à la banque centrale de Mossoul. La fortune de l'EIIL est donc maintenant estimée entre 1,5 milliards et 2,3 milliards de dollars. C'est le produit d'un vaste système de trafics et d'extorsions en place en Irak depuis plusieurs années. Ils imposent à la population de payer un impôt sans quoi elle serait punie par des exécutions ou des kidnappings. Les djihadistes vont même jusqu'à crucifier des innocents qui ne respecteraient pas leur loi. De plus, l'État islamique cherche à augmenter ses membres. Les djihadistes utilisent en effet de façon exagérée les réseaux sociaux et internet pour diffuser des messages, des vidéos et des photos de propagande. De tous les mouvements djihadistes, l'État islamique est celui qui compte le plus grand nombre de «fans», en particulier sur Twitter. Le recrutement de nouveaux membres se fait principalement via le web. De nombreux occidentaux se laissent séduire par le groupe islamique et viennent, souvent d'Europe, combattre pour le djihad au Moyen-Orient. Actuellement, environ 700 Français seraient déjà sur le terrain.

Enjeux diplomatiques

L'État islamique gangrène donc au Moyen-Orient et la communauté internationale ne peut rester tacite. La puissance américaine apparaît comme étant la meilleure solution pour contrer l'avancée des islamistes sunnites. Les cartes du jeu diplomatique doivent être rebattues. Les accords Sykes-Picot de 1916, alors à l'origine des frontières officielles (mais pas réellement appliquées) Syriennes et Irakiennes sont remises en cause par l'État islamique. Le hashtag #SykesPicotOver a même fait son apparition sur Twitter chez les djihadistes. De plus, la situation s'est complexifiée du fait que l'on trouve d'un côté des sunnites opposés aux régimes chiites de Syrie et d'Irak et soutenus par plusieurs pays du Golfe dont l'Arabie saoudite, et de l'autre, des chiites irakiens minoritaires mais puissants, soutenus par l'Iran et -dans une moindre mesure- par les États-Unis. La puissance doit d'ailleurs penser à une stratégie qui permettrait d'empêcher la décomposition de l'Irak. Bagdad a demandé une assistance américaine mais ne l'a pas obtenue. Barack Obama ne s'est pas décidé à porter des frappes aériennes contre les extrémistes et s'est contenté de promesses d'un soutien possible. Il a notamment rappelé les « sacrifices extraordinaires » des troupes américaines dans le pays durant ces dernières années. Si l'intervention américaine apparaît nécessaire pour sécuriser la région et maintenir les frontières de l'Irak, le président Obama ne souhaite pas envoyer de troupes au sol. Il est aussi question d'une alliance avec l'Iran si cela s'avère nécessaire. Mais le Pentagone reste sur sa réserve. Le «Wall Street Journal» indiquait que Téhéran et Washington envisagent d'entamer sous peu des pourparlers directs en vue d'une coopération. Cette option est loin de faire l'unanimité aux États-



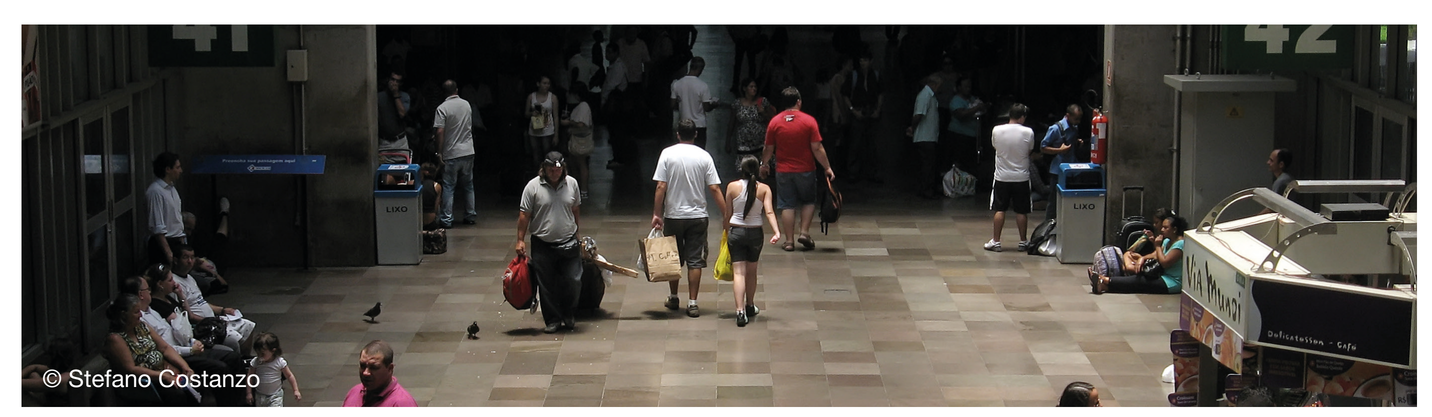
© MATEUS_27:24&25 - Flickr

Unis. «Ce serait le comble de la folie que de croire le régime iranien capable d'œuvrer avec nous pour le rétablissement de la situation sécuritaire en Irak», a indiqué le sénateur républicain de l'Arizona, John McCain. Dans le même temps, le porte-parole du Pentagone déclarait que les États-Unis n'avaient «absolument aucune intention, aucun plan pour coordonner des actions militaires» entre les deux pays. Le chef de la diplomatie américaine a cependant affirmé qu'il «n'exclurait rien qui puisse être constructif». Washington et Téhéran, en froid depuis la révolution islamique qui renversa le Shah d'Iran il y a trente-cinq ans, pourraient profiter des pourparlers sur le nucléaire iranien pour engager des discussions sur le sujet. Pour l'instant, Washington a annoncé le déploiement dans le Golfe d'un porte-avions, prévu pour envoyer des renforts en cas d'évacuation de l'ambassade des États-Unis à Bagdad. Si l'emploi de frappes aériennes a été envisagé par John Kerry, l'Iran est hostile à cette solution et à toute intervention militaire étrangère en Irak. Enfin, à Kirkouk, l'enjeu pétrolifère pousse les Kurdes à chercher à profiter de la situation instable de l'Irak pour prendre le contrôle du territoire. Ils semblent prêts à un référendum pour l'indépendance. Le 3 juillet, le président de la région autonome du Kurdistan d'Irak, Massoud Barzani, a officiellement demandé au Parlement de trouver une date pour l'organisation de celui-ci. Cette initiative ne plaît pas aux Américains et aux Britanniques, qui souhaitent préserver l'unité de l'Irak. Mais le pays semble n'être plus qu'un puzzle déconstruit. Aujourd'hui, l'enjeu diplomatique est de taille puisqu'il implique l'intervention des Etats-Unis mais aussi de l'ONU pour rétablir l'ordre. La communauté internationale doit se coordonner, la situation n'a jamais été si urgente et la complexité des événements et des alliances nous montre à quel point il est compliqué de trouver une solution aux conflits et à l'expansion djihadiste. Le Proche-Orient, où les contradictions confessionnelles sont nombreuses, connaîtra-t-il un jour la paix ? La guerre en Syrie qui s'enlise depuis plus de trois ans maintenant n'a fait qu'empirer la situation, et la stabilité semble impossible. Cela fait également écho à l'échec de la mise en place de démocraties au Maghreb. L'islamisme, les enjeux pétroliers, la corruption, les trafics perdurent et le sang continue de couler dans cette partie du globe. Cela est d'autant plus alarmant qu'il semble clair que l'appétit des djihadistes dépasse la seule région du Proche-Orient, et menacent directement le monde occidental.

- Laurène Poirel

BRÉSIL

LA VOIX DES PEUPLES INDIGÈNES NE SE FAIT PAS ENTENDRE



© Stefano Costanzo

Après la légèrement grotesque cérémonie d'ouverture de la Coupe du Monde à São Paulo, instant émotion avec un lâcher de colombes par trois jeunes enfants au milieu du terrain. La plus grosse compétition de football de la planète va débuter, les joueurs brésiliens et croates sont positionnés et l'arbitre n'a plus qu'à siffler… Ces images, tout le monde les a vues. Mais d'autres ont été passées sous silence par la Fifa. Une fois les colombes lâchées, l'un des trois jeunes quitte le terrain en sortant une bannière de protestation, avec écrit demarcação. Sans l'objectif de quelques photographes perchés en haut des gradins, personne n'aurait jamais rien su de ce petit incident. Un silence forcé, symbole-même des tensions entre le pouvoir brésilien et les minorités indiennes.

La démarcation est un article fondamental de la Constitution brésilienne. Elle permet de protéger les terres indigènes de toute exploitation économique ou politique. Sauf que cette loi est loin d'être respectée et les indiens voient leurs terres, principalement en forêt amazonienne, et donc leurs habitats, disparaître progressivement aux profits d'exploitations agricoles de grands groupes agroalimentaires. En effet, la démarcation est un processus très long, qui consiste en une étude approfondie du territoire et l'intervention de différents experts. Le tout doit être validé par des institutions spécialisées, autant dire que la lenteur de la chose est considérable. Ajoutez à cela les recours qui sont menés pour bloquer les démarcations en cours : 90% des études sont bloquées par ces derniers. Cela pousse donc les Indiens, bien qu'ils ne représentent que 0,3% de la population brésilienne, à multiplier les actions pour alerter la communauté internationale sur le sort. Le pouvoir en place et la présidente Dilma Roussef sont les premiers visés. En effet, le pouvoir de démarcation est actuellement dans les mains des gouvernements locaux, et pourrait passer rapidement sous la tutelle du Congrès national brésilien. Cela signifierait encore davantage de difficultés pour protéger leurs territoires traditionnels.

Les Indiens, vivant la plupart du temps dans des campements précaires sur les bords des infrastructures construites sur leurs terres, ne peuvent rien faire contre la pression du très puissant lobby de propriétaires de terres auprès du pouvoir. Les Indiens Guarani du Mato Grosso– dont le jeune homme à la banderole fait partie- sont victimes du développement intensif de l'industrie de la canne à sucre dans leur région. Résultat : de la malnutrition et de la violence, et surtout une augmentation importante du nombre de suicides dans leur tribu. Les Awà, qui vivent au Nord Est de l'Amazonie, ont vu eux aussi leur territoire gravement mis en danger par les bûcherons et éleveurs clandestins. Déclarée « la tribu la plus menacée du monde », cette tribu est composée de cueilleurs et chasseurs nomades. Une campagne d'envergure internationale avait été nécessaire pour faire pression sur le gouvernement. Résultat : le gouvernement a envoyé une centaine d'hommes chasser ces bûcherons il y a quelques semaines. Une victoire pour ce peuple indigène, qui reste cependant sous la menace perpétuelle de nouvelles invasions.

On pourrait citer des dizaines d'autres tribus qui essaient de faire respecter leurs droits dans la forêt amazonienne. Cependant, à l'image de cette simple image oubliée lors du match Brésil-Croatie, le gouvernement brésilien essaie de faire passer sous silence la destruction progressive de la forêt et la mise en danger de ses habitants. Un désastre environnemental, oui, mais également humain. Car la construction de barrages et l'exploitation intensive du poumon vert de notre planète a beau ne pas nous toucher directement aujourd'hui, on ne pourra en dire autant dans quelques années. Agissons donc, et vite, pour protéger populations et cadres de vie !

- Thomas Philippe

COLOMBIE
LA RÉÉLECTION DE JUAN MANUEL SANTOS SAUVE LE PROCESSUS DE PAIX AVEC LES FARC


World Economic Forum

Juan Manuel Santos a été réélu dimanche 15 juin 2014 pour un second mandat à la présidence de la Colombie. Le président sortant a remporté le second tour de l'élection présidentielle avec 50,9 % des voix contre Ivan Zuluaga, son adversaire de droite qui a obtenu environ 45 % de suffrages. Cette réélection est un espoir pour les négociations concernant le processus de paix avec les Forces armées révolutionnaires de Colombie, appelées FARC.

Cet événement est à la fois marqueur de la défaite de l'adversaire de droite de Juan Manuel Santos, Ivan Zuluaga. Mais il appuie également celle d'Alvaro Uribe, ancien Président colombien sous lequel Juan Manuel Santos était ministre de la Défense. Ce dernier a en effet gagné à trois reprises : en 2002 et 2006 sous son nom, en 2010 avec Juan Manuel Santos. Mais pour ces dernières élections, Alvaro Uribe soutenait Oscar Ivan Zuluaga. Cependant, il faut tout de même souligner qu'étant élu avec 50,9% des suffrages, soit 7.79 millions de voix, la victoire reste faible pour Juan Manuel.

Si l'on s'intéresse de plus près à la répartition des suffrages, on observe la suprématie du président sur les côtes pacifique et atlantique, sur la frontière Est et à Cali, Barranquilla et Bogota, où les votes auront été primordiaux pour cette victoire.

Les partis de gauche n'ont pas donné de consigne de vote, cependant la plupart - et les principaux - leaders se sont ralliés au vainqueur. Citons par exemple Clara Lopez, la candidate du Polo democratico à la présidentielle ou le maire de Bogota Gustavo Petro. Même la marcha patriotica, un regroupement de syndicats, de mouvement sociaux et d'ONG avait annoncé sa préférence pour Juan Manuel Santos.

Ce choix peut d'ailleurs apparaître paradoxal étant donné que Juan Manuel Santos représente la droite néolibérale, la grande bour-


© Colombia Travel

geoisie de Bogota. Il compte Harvard et la LSE dans son éducation. Partisan du libre-échange, il a souvent ratifié les accords négociés pendant le mandat de son prédécesseur, Alvaro Uribe. Suite à sa victoire, Juan Manuel Santos a prononcé son discours. Gabriel Garcia Marquez, Prix Nobel de littérature de 1982, a notamment été cité afin de parler de son «rêve d'une Colombie unie où l'éducation donnait sa chance à tous». Il a poursuivi : «Aujourd'hui je m'engage à travailler pour ce pays dont rêvait Gabo, un pays réconcilié et en paix». On voit donc bien la place qu'occuperont les négociations avec les Farcs dans son mandat.

En plus de cela, les projets de réformes se font nombreux : «Le gouvernement doit fermer les brèches entre les régions du pays et entre les individus. Aucun pays ne peut se développer avec autant d'inégalités».

Juan Manuel Santos avait entamé des discussions avec la guérilla durant son premier mandat, et avait pour projet de les continuer. Ainsi, sa candidature à l'élection présidentielle faisait figure de référendum sur la stratégie qu'il avait adoptée : sa réélection signifie l'accord de la population colombienne avec la politique conduite par Santos.

En effet, son adversaire, Oscar Ivan Zuluaga, avait exprimé son souhait d'établir de nouvelles conditions de négociations avec la guérilla. Propositions qui ont en partie effrayé l'électorat, conforté par le bon déroulement des discussions entamées par Santos. Attention, la paix n'est pas gagnée pour autant. En effet, les positions de Santos restent précaires, notamment au Sénat et au Congrès. Sans compter que sa victoire n'a pas pour autant affaibli durablement le centro democratico d'Alvaro Uribe qui dénonce un achat de voix qui aurait faussé le scrutin. Ainsi, comme l'a déclaré Oscar Ivan Zuluaga, «la lutte continue» contre cette «machine étatique» ; que ce soit concernant le processus de paix avec les FARC ou le reste : éducations, santé...

- Manon Vercouter

COUPE DU MONDE DE FOOTBALL
DEUTSCHE QUALITÄT



© Copa 2014 POA-RS

Après un mois de compétition, la Coupe du Monde 2014 est (malheureusement pour certains, heureusement pour d'autres) déjà terminée. Des buts à foison, des équipes surprenantes, des joueurs «mordants», et bien-sûr la victoire finale de l'Allemagne : retour sur le cru assez exceptionnel du mondial brésilien.

La Nationalmannschaft sur le toît du Monde

24 ans que le peuple allemand attendait une victoire de ses représentants en Coupe du Monde... Que ce fut long ! Toujours présente dans le dernier carré de la prestigieuse compétition depuis 2002, elle a enfin réalisé le rêve absolu de tout footballeur en remportant la grande finale contre l'Argentine (1-0 après prolongations, but de Mario Götze à la 113e minute). Faisant partie des favoris avant le début de la compétition, elle a vu tous les autres favoris chuter petit à petit et elle a su monter en puissance pour atteindre son apogée lors de la demi finale contre l'hôte brésilien (7-1). Une quatrième étoile largement méritée selon l'ensemble des observateurs : ce sacre récompense un travail de plus de 10 ans qui a été réalisé sur la formation allemande, ajouté à la stabilité de l'effectif et du staff depuis une décénie. De plus, cette Allemagne se calque en grande partie sur le club du Bayern Munich (vainqueur de la Ligue des Champions en 2013) avec beaucoup de joueurs munichois présents avec la sélection allemande. Tout cela met bien en lumière le rôle important du «football de club», qui est de plus en plus retranscrit au sein même des sélections nationales.

L'Allemagne a donc été très logiquement sacrée avec cette selection qui, au contraire du Brésil (avec Neymar) et de l'Argentine (avec Messi), met en lumière une vraie cohésion de groupe et un jeu collectif où aucun joueur ne porte à lui seul la clé de chaque rencontre. Emmenée par le fabuleux et atypique Manuel Neuer, dernier rempart qui fut un pilier important de son équipe, la Mannschaft décroche donc le titre suprême et ses joueurs font exploser les compteurs : Miroslav Klose devient le meilleur buteur de l'histoire de la Coupe du Monde avec 16 buts, le discret Thomas Müller


© Ben Tafener

en est à 10 buts en 2 éditions, Neuer ne concéde que 4 buts, et le jeune Mario Götze a libéré le peuple allemand en marquant en finale, à tout juste 22 ans.

Des déceptions et des réussites collectives

Qui dit Coupe du Monde dit surprises. Et pour cette édition 2014, les supporteurs auront été servis. De nombreuses équipes n'ont pas tenu leur rang durant ce Mondial, comme l'Italie, l'Angleterre, le Portugal mais surtout l'Espagne, qui ne se sont pas qualifiées en huitième de finale. Plusieurs explications à l'échec de ces équipes européennes qui avaient largement le potentiel pour faire une compétition correcte : l'Angleterre a certainement payé son manque d'expérience, car de nombreux jeunes joueurs étaient présents dans cette selection en phase de renouvellement. L'Italie a fait les frais du bon parcours du Costa Rica, de la morsure de Suarez, mais aussi du faible apport de Mario Balotelli (1 but en 3 matches). Le soit disant «grand Cristiano Ronaldo» a, lui, montré ses limites lors de ce Mondial : on a pu le sentir fragile physiquement, mais aussi peu concerné pendant les rencontres, ne s'intégrant pas au collectif lors des matches. Un petit but et le portugais est très rapidement reparti du Brésil avec ses coéquipiers, observant de loin la victoire finale d'une équipe sans «starlette» et qui joue ensemble. Le premier coup de tonnerre du premier tour fut aussi l'élimination précoce de l'Espagne, surclassée par la classe des Pays-Bas et le courage du Chili. Le système espagnol, basé sur la possession, n'a pas fonctionné et empêché l'inexistant Diego Costa et ses camarades de remporter un quatrième titre majeur en 8 ans. Enfin, le Brésil fut la dernière grosse deception malgré son parcours honorable. Mais tout le peuple brésilien n'attendait que la victoire finale de la Selecao, et rien d'autre. La deception fut immense quand les supporteurs se sont rendu compte que cette équipe n'avait pas les épaules, ni le collectif, pour remporter le graal...La faute à un Fred bien plus talentueux en plongeon que balle aux pieds, à un selectionneur légérement borné, et aussi à la blessure de Neymar. Le talentueux brésilien était bien le seul au niveau au sein d'une équipe fragile face à l'émotion et la pression, mais sa blessure a couté cher à la Seleçao.

Dès la demi-finale, les Allemands ont montré aux petits Brésiliens comment jouer collectivement au



© jikatu

football, et le résultat fut sans appel : 7-1 pour une Allemagne qui s'écchauffait pour la finale du 13 Juillet. Coup dur pour tout un peuple et surtout pour la Présidente Dilma Rousseff, qui comptait sur la selection pour faire remonter sa côte de popularité bien basse après les dépenses faramineuses faites pour le Mondial et les Jeux Olympiques 2016.

Du côté des vraies réussites et surprises collectives, interessons nous au Costa Rica. Avant la compétition, personne n'aurait parié sur ce petit pays, qui se retrouvait dans le groupe de la mort avec l'Uruguay, l'Angleterre et l'Italie. Mais dès le départ, il surprend le monde entier grâce à ses joueurs rapides et talentueux, qui battent facilement l'Uruguay (3-1), se détachent de l'Italie (1-0) et résistent à l'Angleterre (0-0). Après une qualification historique en quart pour ce petit pays de moins de 5 millions d'habitants, l'incroyable Keylor Navas et les surprenants Bryan Ruiz et Joel Campbell tombent face aux Pays-Bas, dans une difficile séance de tirs au but. En tout cas, ce fut un parcours exceptionnel pour une selection qui a fait rêver ses supporteurs, la vie dans le pays ayant été dictée par les matches de la «Sele». Au rang des réussites, nous aurions pu aussi nous arrêter sur le parcours des Pays-Bas et de l'ingénieux Van Gaal, de la Colombie de James Rodriguez, le (vrai) meilleur joueur de la compétition, ou encore sur la Belgique d'Eden Hazard.

Rodriguez, Müller et Robben nous ont impressionné, pas Ronaldo et Messi.

Même si le collectif allemand a pris le dessus sur les individualités, il nous faut tout de même faire un point sur les meilleurs et pires joueurs de ce mois de compétition. Commencons par le positif. C'est tout d'abord les gardiens qui ont été à la fête : Manuel Neuer, Keylor Navas, Claudio Bravo, Raïs M'Bohli, Guillermo Ochoa mais aussi Tim Howard et Tim Krul. Tout ces gardiens ont montré l'étendue de leur talent, malgré une Coupe du Monde riche en buts (171 buts en 64 matches). Le premier nommé a logiquement été désigné «Gants d'Or» de cette compétition et montre qu'il est bien un gardien unique, certainement le meilleur du Monde. Parmi tout ces noms, mention spéciale pour Tim Krul : deuxième gardien des Pays-Bas, son coach le fait sortir du banc à la 121e minute du quart de finale contre le Costa Rica, et lors de la séance de tirs au but, l'excellent portier de Newcastle United arrête deux essais et envoie les Néerlandais en demi-finale. D'ailleurs, son coéquipier Ron Vlaar fut l'un des meilleurs défenseurs de la compétition, tout comme le chilien Gary Medel ou le jeune français Raphaël Varane, qui malgré son erreur face à Hummels lors du quart de finale, a été très bon avec les Bleus. Au niveau défensif, nous pouvons aussi rendre hommage à toute l'équipe de l'Argentine, qui a réussi à faire déjouer tout ses adversaires grâce à



© Ben Tavener

une certaine rigueur défensive et ainsi accéder en finale. Au milieu de terrain, le champion du Monde, Kroos, fut l'un des meilleurs joueurs du tournoi avec James Rodriguez. Ce dernier a éclaboussé la compétition de tout son talent, terminant meilleur buteur (6 buts) et en marquant certainement un des plus beaux buts (une magnifique reprise de volée contre l'Uruguay). Enfin, en attaque, de nombreux joueurs se sont montrés comme Thomas Müller et surtout Miroslav Klose, l'humble joueur de la Lazio Rome qui devient le meilleur buteur de l'histoire de la Coupe du Monde. Neymar (avant sa blessure) et Robin Van Persie ont été d'une grande aide pour leur selection avec 4 buts chacun. Arjen Robben termine avec 3 buts mais semble avoir retrouvé ses jambes de 20 ans, lui qui a été un véritable poison pour toutes les défenses adverses.

Faisons un rapide tour d'horizon des principales deceptions de cette 20e Coupe du Monde. En réalité ces joueurs qui nous ont déçu sont surtout les deux stars de ces dernières années : Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. Comme nous l'avons dit précédemment, le Mondial du Portugais fut à l'image de celui de son équipe : court et désastreux. Arrivé blessé au Brésil, il n'a jamais semblé en mesure de faire la différence. Pire, il fut relativement à l'écart de son équipe sur le terrain, rechignant au travail collectif et défensif. Malgré son petit but marqué face au Ghana, l'individualiste portugais aura été transparent. Le cas Lionel Messi est plus discutable. Indispensable en début de compétition, le barcelonais s'est petit à petit éteint au point d'être peu influent lors de la finale contre l'Allemagne. A tel point qu'il a presque eu honte de recevoir le trophée de meilleur joueur de la compétition. Cette récompense n'est pas mérité, lui même le sait, mais les 13 votants (des personnalités influentes dans le monde professionnel) ont choisi.... Cependant on peut se demander s'ils ont bien regardé la même Coupe du Monde que nous. Incapable de faire la différence lors des grands matches, le meilleur joueur du Monde repart extrêmement déçu, lui qui aurait pu dépasser le mythe Maradona dans le coeur des Argentins.

- Nicolas Fayeulle

POURQUOI BOYCOTTER CE MONDIAL ?



© Ben Tavener

Liberté d'expression mise en péril, utilisation abusive de la force pour expulser les habitants de chez eux, le droit de manifester quasiment bafoué, l'armée et la police dans les favelas, etc... le constat est alarmant et nous donne toutes les raisons de boycotter ce mondial.

Certes, à notre niveau ce combat est vain. Oui c'est un coup d'épée dans l'eau. Mais peut-on laisser tout cela se produire sans réagir ? Pouvons nous rester passif face aux atrocités qui se déroulent et dont les médias ne parlent presque plus ? Peut-on encore faire semblant d'oublier cela pour regarder bien tranquillement un mondial qui a lieu dans des conditions scandaleuses ?

Parlons déjà de l'économie. Admettez que cela est ironique de voir un gouvernement incapable de donner un toit aux pauvres en prétextant un manque d'argent alors qu'il débloque des millions pour construire des stades pour le mondial et les Jeux Olympiques. Et l'on sait très bien que les retombées économiques (lorsqu'elles existent puisqu'un pays va parfois à la faillite pour l'organisation de tels événements, pensez à la Grèce avec les JO...) n'iront pas vers les plus démunis. C'est un argument fallacieux, mais puisque l'on parle des retombées du mondial, pourquoi les Brésiliens ne pourraient-ils pas utiliser une telle vitrine pour leurs combats sociaux ? On en vient à réprimer les grèves et les manifestations par la force dans une démocratie pour que des matchs de football puissent se tenir. C'est grave. Et le pire vient de Platini, président de l'UEFA qui demande aux Brésiliens de se taire bien gentiment pendant le mondial et de reprendre leurs revendications après. Tout est normal. A côté de ça les joueurs du Cameroun refusent de monter dans l'avion s'ils n'ont pas leurs primes. Ils ne sont pas du même monde. Les problèmes économiques du sport qui est devenu une grande entreprise capitaliste sont une chose, mais le pire reste de bafouer à un tel niveau les droits humains. Le sport a clairement perdu sa valeur politique et le football a oublié d'où il vient. D'un sport populaire, il semble aujourd'hui être un sport de millionnaires qui n'hésitent pas à écraser les pauvres pour gagner toujours plus. Alors si le mondial permet toujours de rassembler tout un pays derrière son équipe et que cela offre de magnifiques souvenirs, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Allons demander aux habitants expulsés, aux sans-toits s'ils sont toujours derrière leur équipe. La beauté politique du sport qui permet de rassembler un peuple, de représenter une société (souvenez vous du black-blanc-beur), de voir des pays du tiers-monde s'imposer face aux grandes puissances économiques, cela n'existe plus. On est dans la phase écœurante du sport qui légitime des régimes totalitaires pour l'organisation d'une compétition, qui devient un enjeu de Guerre Froide, ou qui aujourd'hui fait d'une démocratie un régime où les droits de l'Homme en viennent à être bafoués. Alors oui c'est beau le sport, oui c'est agréable de vibrer pendant un match avec ses amis ou sa famille, oui c'est prenant et on a tous envie de regarder, mais franchement, quelle conscience avoir lorsque l'on sait tout cela ? Vous vous dites que regarder ou non ça ne changera rien. Effectivement, individuellement ça ne changera rien. Mais si petit à petit les voix se lèvent et se font entendre, si l'entreprise capitaliste perd de l'argent parce qu'elle ne fédère plus autant, si les dirigeants s'évertuent à faire changer les institutions sportives, on sera tous gagnants. Honnêtement, tout cela est de pire en pire. Les événements sportifs qui se préparent au Brésil, en Russie, au Qatar seront pires que ce mondial. Est-ce que l'on pourra encore fermer les yeux juste pour regarder du sport ? Est-ce qu'on pourra encore faire semblant de croire Poutine qui joue au démocrate deux mois avant les JO et qui reprend de plus belle son totalitarisme lorsque tout cela est fini ? Ne rien dire, ne rien faire, rester passif, c'est cautionner ce qu'il se passe. Que votre amour du sport prime sur votre conscience politique est un droit tout à fait respectable, mais si boycotter vous semble ridicule ou inutile, ne venez pas vous insurger après contre ce qui se passe ici ou là, parce que cela serait hypocrite.

- *Philippe Husson*

SOCIALE SCHIZOPHRÉNIE


© AFP

Alors que les débats budgétaires ont débuté à l'Assemblée Nationale le lundi 23 mai, la tête du parti socialiste se voit contrainte de composer avec un corps qui refuse d'obéir. Qui sont « les frondeurs socialistes» ? Quel pouvoir ont-ils vraiment, et quel sont les risques à s'opposer à un nouveau Premier Ministre plus sanguin que jamais et confronté à ses premiers mouvements sociaux ? Décryptage.

Combien sont-ils ?

Malgré la place centrale qu'ils occupent dans l'espace médiatique, en réalité personne ne s'accorde sur leur nombre. Parmi eux on retrouve cependant les 41 députés qui se sont abstenus sur le programme de stabilité budgétaire de Manuel Valls. La question du nombre a son importance, Jean-Marc Germain, figure du mouvement, député des Hauts-de-Seine l'a appris à ses dépends, lui qui a dû faire présenter ses excuses pour sa manipulation peu scrupuleuse des chiffres, dénoncée par ses petits camarades.

Sur quoi sont-ils d'accords ?

Au milieu de revendications plus ou moins diverses telles que l'organisation d'une primaire socialiste pour les élections présidentielles de 2017, ils sont néanmoins rassemblés contre deux textes cruciaux, le projet de loi de finances rectificatif, puis de financement de la Sécurité sociale. Jugeant les entreprises clairement favorisées par rapport aux ménages, ils menacent de déposer des amendements à l'assemblée en dehors du Parti Socialiste. Parmi les principales mesures visées, on ne s'étonnera donc pas de retrouver des suggestions telles que la suppression de l'article six qui prévoit le gel des allocations logement, ou l'amendement de l'article 1er, finalement rejeté, qui proposait des réductions d'impôts pour les entreprises dans lesquelles les apprentis représentent plus de 5 % de l'effectif total.

Marche ou crève

Évidemment il s'agit là d'un affront à la toute puissance exécutive qui ne saurait demeurer impunie, mais quelle couverture médiatique pour des élus jusqu'alors dans l'ombre des grands ténors du parti ! A grand renfort de prestations télévisuelles les menaces pleuvent en cascade depuis ce lundi 23 janvier. Bruno Le Roux, patron du groupe socialiste à l'Assemblée Nationale, a été on ne peut plus clair. Face aux frondeurs il n'hésite pas à brandir un éventail de sanctions allant de l'avertissement à l'exclusion du groupe. La loyauté ne s'achète pas, mais la trahison se paye.

C'est grave ?

En réalité même si le fait de parler fort avec un gros bâton ne dissuadait pas les renégats, il existe tout un panel de dispositions permettant au pouvoir exécutif de poursuivre sa route vers le social-libéralisme. Permettant donc de passer outre l'approbation des représentants des citoyens. Selon l'alinéa 3 de l'article 49 de la Constitution, «le premier ministre peut, après délibération du Conseil des ministres, engager la responsabilité du gouvernement devant l'Assemblée nationale sur le vote d'un projet de loi». Le fameux «49,3» qui comme chacun sait permet de neutraliser l'opposition. L'opposition étant parfaitement en mesure de se neutraliser toute seule, il s'agit cette fois de neutraliser la majorité. Logique.

Des citoyens plus timorés lui préféreront nettement l'application de l'article 44-3 de la Constitution, ou «vote bloqué» qui veut que «l'Assemblée saisie se prononce par un seul vote sur tout ou partie du texte en discussion en ne retenant que les amendements proposés ou acceptés par le gouvernement». Habituellement un vote est requis pour chaque article et chaque amendement d'une loi. Dans le cas de son utilisation, l'Assemblée est obligée de voter le texte en bloc, circulez rien à voir.

- Fabien Randrianarisoa

LE TEMPS SCOLAIRE, OBJET DE TOUS LES DÉBATS

En pleine période de vacances scolaires, il est temps d'évoquer la rentrée prochaine et la réforme voulue par Benoît Hamon, ministre de l'Éducation Nationale, concernant principalement la répartition du temps scolaire à l'école. Certaines dispositions sont néanmoins constatées, notamment à cause du retour des cours le mercredi matin.



Le 12 juin 2014, Benoît Hamon a adressé une lettre aux parents d'élèves ainsi qu'aux professeurs pour cerner les véritables objectifs pédagogiques de la réforme. Le ministre commence déjà par un constat : " Nombreuses sont les études internationales qui pointent le fait que nos écoliers savent moins bien mobiliser leurs connaissances à bon escient que leurs voisins européens." En effet, depuis la mise en place de la réforme de 2008, les écoliers français ont le nombre de jours d'école le plus faible des pays de l'OCDE. Pour une moyenne de 144 jours par an (contre 187 en moyenne pour les autres pays), la répartition du temps de travail nécessite obligatoirement de plus longues et plus chargées journées. Depuis 2008, un élève français cumule près de 864 heures de cours par an contre 774 à 821 heures en moyenne pour l'OCDE. Cela s'agrémente d'une semaine plus courte avec seulement quatre jours exploités sur sept, contre cinq voire six du côté de nos voisins européens.

Ainsi, Benoît Hamon et son comité de rédaction ont opté pour un plus grand équilibre des rythmes naturels de l'enfant, c'est à dire une différenciation nette entre temps de travail et temps de repos. Allègement du nombre d'heures d'enseignement par jour, meilleure répartition des heures d'enseignement ainsi que la programmation des cours les plus importants au moment où la faculté d'apprentissage de l'enfant est meilleure. Dans un rapport de janvier 2010, un comité de scientifiques (Robert Debré entre autres) avait étudié la désynchronisation de l'enfant dans les temps scolaires. C'est sur cette étude que le ministère de l'éducation nationale s'est appuyé pour établir la réforme de 2015. Ainsi, comme il en était il y a déjà six ans, il faut revenir à une semaine de quatre

jours et demi permettant un raccourcissement du temps d'apprentissage de 45 minutes par jour. Les chronobiologistes ont aussi évoqué la mise en place d'un système d'alternance efficace du temps scolaire et des périodes de vacances. Enfin, l'idée majeure qui en ressort serait de prendre en compte "la nature des trois temps qui composent les 24 heures de la journée, à savoir les temps familiaux, les temps scolaires et les temps récréatifs, sociaux, associatifs, sportifs, artistiques et culturels passés en dehors de la famille et de l'école". Pour mettre en place cette répartition du temps, plusieurs modifications ont été effectuées par rapport au système actuel. Tout d'abord, le mercredi matin (ou le samedi matin, le décret laissant à disposition des villes le choix de la matinée) se verra agrémenter de trois heures de cours. De plus, se basant sur le système "d'accompagnement" du collège, des activités pédagogiques complémentaires aux heures d'enseignement seront organisées pour aider les élèves en difficulté. Cependant, la plus grande innovation de cette réforme, ou du moins la plus grande fierté de Benoît Hamon si l'on en croit ses dires, serait l'instauration du PEDT (Projet éducatif territorial). Se basant sur les fonds spécifiques pour accompagner l'organisation d'activités périscolaires par les communes (dotation forfaitaire de 50 euros par élève), le projet a pour but de tirer parti des ressources territoriales un apprentissage culturel du monde qui nous entoure. Ainsi, ces activités en dehors du temps scolaire permettrait à chaque enfant d'avoir "un parcours éducatif cohérent et de qualité".

Une répartition du temps scolaire amenant à des revendications municipales et communales

Selon un sondage BVA Opinion pour le Parisien, seulement 13% des français seraient favorables à une réforme sur le système de notation français, jugé trop sévère. Benoît Hamon voulait à tout prix éviter les nouveaux litiges pouvant avoir lieu, après les nombreux problème de la réforme des rythmes scolaires de 2013 (Vincent Peillon). C'est ainsi qu'il avait précisé la création "d'autres formes d'évaluation plus bienveillantes" avec un suivi du progrès de l'enfant en temps réel. Cependant, en voulant éviter les nouveaux débordements, le nouveau résident de la rue de Grenelle en a créé d'autres. En effet, certains parents restent incompris devant un système sans note : "Sans note, comment savoir la réelle opportunité de l'enfant à exploiter ses capacités intellectuelles ?". Pour rappel, le ministre de l'Éducation Nationale avait énoncé au Parisien que " La note doit être utilisée à bon escient. Elle est utile, mais, quand elle paralyse, on doit lui substituer d'autres formes d'évaluation". Autre péripétie, Benoît Hamon, invité de France Info le 12 juin dernier, avait énoncé une phrase destinée aux réclamations des maires sur la mise en place de la réforme des rythmes scolaires : " Si un maire décidait de ne pas ouvrir l'école le mercredi alors qu'il doit y avoir classe, c'est aussi absurde qu'un maire qui n'ouvrirait pas une école le dimanche alors que c'est un jour de vote. C'est illégal.". Cela concernait tout autant Evelyne Flacher, maire sans étiquette d'une petite commune dans la Loire et qui a décidé de faire une grève de la faim contre cette réforme. Pour elle, les changements de Benoît Hamon ne ferait qu'aggraver la situation économique des villes ainsi que la capacité d'apprentissage des enfants. Le premier problème serait d'ordre financier. Elle avait déclaré au journal 20 minutes que "Les associations culturelles et sportives ont augmenté le prix de leurs prestations. Donc nous n'avons pas le budget pour offrir aux enfants des activités périscolaires de qualité.". Ainsi, la volonté de multiplier les activités pour satisfaire le PEDT s'avère difficile quant à la situation actuelle des associations. De plus, Evelyne Flacher expose un argument sur la remise en vigueur des temps de classe extrascolaires : "En faisant de la simple garderie une demi-journée par semaine, cela coûterait à la commune 15.000 euros par an, en comptant l'aide de l'État. Ce qui équivaudrait à 7% d'augmentation des impôts locaux. C'est impossible en période de crise". Pour elle, garder les enfants plus longtemps pour exercer des activités culturelles ou sportives ne serait qu'un moyen pour augmenter les impôts locaux et ainsi redorer le blason de l'État. Enfin, les nouveaux rythmes ne permettraient pas non plus, selon elle, d'améliorer les conditions d'apprentissage des enfants : "Leur ajouter une demi-journée de garderie, ça ne leur apportera rien sur ce point et cela les fatiguera.".

- Baptiste Erondel

HARO SUR LA RÉFORME PÉNALE !


© Xavier de Torres/Maxppp

Vivement critiquée par la droite, vent debout contre une réforme qu'elle juge laxiste, la réforme pénale proposée par la garde des Sceaux, Christiane Taubira, fait en ce moment la navette au Parlement, entre l'Assemblée Nationale et le Sénat. Les débats sont enflammés, le sujet cristallisant toutes les oppositions politiques.

Adopté en première lecture à l'Assemblée le 10 juin dernier, amendé par la commission des Lois du Sénat qui a redonné plus d'ambition au texte... Le projet de loi portant sur « la prévention de la récidive et l'individualisation des peines » porté par Christiane Taubira suscite tout autant l'unanimité de la gauche que le rejet massif de la droite. Le gouvernement Valls est, comme d'habitude serait-on tenté de dire, taxé de laxiste par l'opposition, vieille rengaine utilisé régulièrement pour discréditer l'action des socialistes concernant tout ce qui relève de la sécurité publique.

A l'origine de cette loi, les conclusions de la Conférence sur la prévention de la récidive réunie en février 2013 à l'initiative de la garde des Sceaux, rassemblant des experts du monde judiciaire. Ces conclusions ont inspiré le gouvernement pour concocter cette réforme pénale. Une conférence qui fût l'occasion de poser un constat simple : pour les infractions mineures, une peine de probation en liberté vaut mieux qu'une peine exécutée en milieu fermé, qui favorise la récidive.

Bref, la réforme souhaite trancher dans son esprit avec la politique tout-sécuritaire menée pendant 10 ans par Nicolas Sarkozy, depuis son passage au ministère de l'Intérieur jusqu'à son arrivée à l'Élysée. Pour paraphraser la fameuse phrase de l'ancien Premier Ministre, Lionel Jospin, « la prison ne peut pas tout ». Une administration pénitentiaire qui est, de plus, en limite de surchauffe avec une surpopulation en détention atteignant des records : en 2013, on dénombrait près de 69 000 détenus pour 57 000 places dans les prisons françaises, qui plus est pas toujours dignes de ce que l'on pourrait attendre du pays des Droits de l'Homme.

La contrainte pénale : la mesure la plus emblématique... et la plus contestée

Faire de la contrainte pénale la peine principale pour certains délits : c'est la disposition phare du texte.

Le vol sans usage d'armes à feu, la conduite en état d'ivresse ou bien l'usage de stupéfiants ne seraient plus passibles d'enfermement. En somme, tous les délits pouvant amener à une peine de prison de moins de 5 ans seront concernés, à partir du 1er janvier 2017. Mais les atteintes aux personnes en sont exclues. Des délits qui jusqu'alors, représenterait chaque année, selon le rapporteur PS du texte au Sénat, Jean-Pierre Michel, près de 50 000 condamnations à des peines de prison ferme ou avec sursis !

A la répression, la réforme pénale portée par la garde des Sceaux privilégie le suivi et la réinsertion. Elle mise sur un suivi accru en milieu ouvert, notamment par un accompagnement socio-éducatif individualisé de chaque condamné, sous le contrôle d'un juge d'application des peines. Selon l'étude d'impact, 8'000 à 20'000 contraintes pénales devraient être prononcées chaque année, pouvant s'appliquer pour une durée allant de six mois à cinq ans. Cette disposition est aussi la plus controversée, accusée « de remettre en cause l'équilibre des peines et le principe de la prison » selon le député UMP Jean-Frédéric Poisson ou bien d'être un signal négatif qui serait « interprétée par les délinquants comme un signal de faiblesse » pour Georges Fenech, autre député UMP. La gauche réplique que le taux de récidive a presque doublé sous les années Sarkozy.

Plus globalement, ce sont deux conceptions de la rétention qui s'affrontent. La droite la voit comme une suite logique pour un délinquant qui ne s'est pas amendé par le fait de multiples dispositions préalables prises à son encontre (sursis simple, travail d'intérêt général...) ; alors que pour la gauche, la prison a de plus fortes chances qu'une peine en milieu ouvert d'alimenter le processus de récidive chez un condamné. Comme l'a résumé Christiane Taubira, « le caractère criminogène de la prison est bien réel ».

La (ré)affirmation de l'individualisation des peines

La réforme Taubira détricote aussi plusieurs mesures emblématiques prises sous Nicolas Sarkozy. D'abord, il en est ainsi pour les tribunaux correctionnels pour mineurs, instaurés dans le but d'appliquer une plus grande sévérité à leur encontre et de se montrer plus solennel. Peine perdue... En plus d'être jugé inutile, cela a contribué à désorganiser encore un peu plus des institutions judiciaires en limite de rupture.
Le glas des peines planchers a aussi sonné avec cette nouvelle loi. L'idée était d'instaurer des peines minimales pour les récidivistes. Mais les magistrats pouvaient éviter cette mesure en la motivant lors de l'audience, une exception dont ils ont fait largement usage, hostiles à cette disposition qui s'est avérée en dernier ressort contre-productive. Au lieu de s'appliquer en premier lieu aux condamnations lourdes, elles ont eu comme conséquence première de servir dans la condamnation de délits mineurs, venant alourdir des peines de manière inconsidérée dans des cas où cela ne se révélait pas impératif.

Accompagner pour réinsérer dans la société

L'un des objets de cette réforme est par ailleurs d'améliorer le retour en liberté des détenus. En effet, environ 80% des condamnations se soldent par des « sorties sèches », c'est-à-dire sans qu'aucun suivi ni accompagnement ne soit proposé – c'est le cas de 98% des peines de moins de six mois. « Or le taux de récidive est deux fois plus élevé dans le cadre de sorties «sèches» que dans le cadre d'un aménagement de peine. Sans logement, sans RSA [Revenu de Solidarité Active], sans carte Vitale, complètement démunis, les libérés récidivent, leurs seuls réseaux étant ceux qu'ils ont côtoyés avant le délit qui les a conduits en prison... et ceux qu'ils ont rencontrés en prison même ! », argumente Esther Benbassa, sénatrice Europe-Ecologie Les-Verts (EELV) du Val-de-Marne.

Pour lutter contre cet état de fait, la situation des détenus sera évaluée aux deux tiers de leur peine. Selon le parcours en détention et le projet d'insertion souhaité, une «libération sous contrainte» pourra éventuellement être décidée par le juge d'application des peines, comportant des mesures de restriction, d'obligation et/ou de surveillance.

Mais bien sûr, qui dit contrainte pénale et libération sous contrainte dit plus de moyens. Et qui dit plus de moyens dit plus de personnels. C'est ainsi que 40 postes de Juges d'application des peines (Jap) vont être crées, ainsi que 1 000 postes de Conseillers d'Insertion et de Probation, permettant de répondre à ces missions supplémentaires.

- Samuel Ladvenu

Musique



ENCORE UN HELLFEST POUR MAZE !

Pour cette neuvième édition du Hellfest à Clisson (Loire Atlantique 44), nous nous sommes rendus pour la seconde fois à ce festival d'anthologie placé sous le signe du métal. Après notre première participation pour Maze l'année dernière, nous avions hâte de renouveler l'expérience et nous n'avons pas été déçus ! De surprise en surprise, avec une programmation épique, une nouvelle organisation du site mieux pensée et des décors impressionnants, on peut dire que ce Hellfest 2014 nous en a fait voir de toutes les couleurs.



Ce fut les 20, 21 et 22 juin que le plus grand festival de metal français a eu lieu, complet cinq mois avant le début des festivités par la promesses des têtes d'affiches plus alléchantes les unes que les autres. 152 353, c'est le nombre exact de festivaliers présents cette année, chiffre annoncé par le généralissime organisateur Ben Barbaud en conférence de presse, soit une moyenne de 46 000 spectateurs par jours. En haut de l'affiche cette année : des légendes du hardrock comme Aerosmith, Deep Purple, des monstres du heavy metal : Black Sabbath, Slayer et Iron Maiden et la relève assurée par Soulfly, Avenged Sevenfold et Trivium ainsi que des groupes de punk/hardcore présents principalement sur la mythique Warzone. Le Hellfest a su encore cette année promouvoir le métal français avec un total de 12% de groupes francophones, juste derrière les géants américains (38%). Le festival est toujours fidèle à ses origines (la CLS Crew avait pour but d'organiser des concerts de punk/hardcore de la région de Nantes) avec une surreprésentation des groupes de punk/hardcore (en nombre majoritairement sur la Warzone) suivis de très près par les groupes de styles Black metal, Death metal et Doom/Sludge/Stoner respectivement présents sur les scènes The Temple, The Altar et The Valley. Retour sur cette neuvième édition du Hellfest Open Air 2014 vue par Maze !

Un festival toujours plus innovant

À l'image de cette phrase dite par Ben Barbaud en conférence de presse : "Le grand défi du Hellfest, c'est de faire toujours plus", le festival nous a encore démontré cela cette année. Le site a été entièrement repensé avec une organisation ambitieuse pour garantir des conditions optimales d'accueil pour les festivaliers.

La grosse claque de cette année, elle est au niveau de la décoration : le festival a mis les bouchés doubles pour nous en mettre plein la vue. Par où commencer ? Peut-être par l'énorme guitare d'une dizaine de mètres (de JF Buisson) qui devient l'emblème permanente du Hellfest à Clisson, érigée sur le rond point qui domine l'entrée du festival. Avant l'entrée du site on peut aussi admirer la sculpture en métal représentant le logo du Hellfest en forme de "H" avec la phrase "Clisson Rock Open Air". Pour continuer sur les nouveautés, on peut aussi se promener dans une zone commerciale, le "Hall City Square" entièrement bétonnée où se situent dorénavant les "extreme market" ainsi que des boutiques au décor digne d'une superproduction hollywoodienne : magasin de vêtements, tatoueurs, animations diverses (point photos, customisation de chaussures, ...) ainsi que le point info juste avant l'accès aux scènes, qui est le même que l'année dernière "la grande cathédrale" du hellfest. Enfin on retrouve dans ce "Hall City Square" un grand rond point orné d'une gigantesque tête de mort agrémentée de papillons. Pour l'organisation du site propre aux scènes, on retrouve un espace dédié à la restauration et un espace merchandising avec le décor des années précédentes avec la triple pyramides de feu (Madneom), l'espace feu de camp et le célèbre arbre Hellfest (JF Buisson). On retrouve aussi l'espace vert et la porte du royaume du muscadet qui donnent sur la Warzone, et de l'autre coté les trois tentes Altar, Temple et Valley. Autres nouveautés cette année, la présence d'une grande roue, d'un tank devant les mainstages, d'un point d'eau et de sanitaires, d'une sculpture représentant un corbeau au centre du site où est affichée la programmation et un nouvel accès à la zone VIP à savoir une énorme tête de mort pirate juste à coté de l'espace merch/dédicasses et des mainstages.

Cette année l'accès au camping a entièrement changé avec une passerelle qui passe par dessus la route afin de permettre la libre circulation des véhicules et éviter les débordements des festivaliers. Cette passerelle donne directement sur le metal corner qui est, pour cette édition, séparé du camping ; d'autres stands sont aussi présents (outdoor) ainsi que des bars, qu'un stand de rechargement de mobile et un écran vidéo qui diffuse des clips ainsi que certains match de la coupe du monde. Enfin, un espace restauration est installé juste devant l'entrée du camping ; entrée qui est cette année contrôlée à l'aide des bracelets festivals. Comme les années précédentes, le camping est traditionnellement séparé en différents camps caractérisés par une couleur.

Dernière nouveauté très controversée, c'est la présence des forces de l'ordre à l'intérieur du camping (police montée) et au sein même de l'espace des concerts, ce qui a tout de même contribué au bon déroulement du festival.

Une programmation exception'hell !

Cette année la programmation fut annoncée très tôt par la confirmation très rapide des artistes présents pour cette édition 2014, ce qui a permis la vente rapide des 150000 pass trois jours 5 mois avant le début du festival. La prog de ce Hellfest regroupe des monstres sacrés du métal et du hardrock, une première pour le festival.
Le 20 juin : Une journée plutôt heavy metal, avec la présence de Slayer et des leaders Iron Maiden au Mainstages. Sabaton, Rob Zombie et Trivium viennent compléter le tableau. On remarque aussi une forte présence de groupes de Trash metal sur la Mainstage 2, notamment avec Sepultura.

Pour bien démarrer le festival, on avait besoin d'un bon petit groupe de metalcore... et voila que nos désirs sont exhaussés avec l'apparition de Crossthfaith sur la Mainstage 1. Crossfaith, c'est un groupe originaire du Japon, qui mélange du metalcore et des sonorités électro propres à l'univers japonais. C'est en cela que le groupe est un ovni sur la scène metalcore et alterne gros breakdowns avec des beats plus acidulés. Un show à la fois festif et qui comble aussi les headbangers... quoi de mieux pour se mettre dans l'ambiance ? On adore ce groupe qui propose un style propre et original, influencé largement par les samples de Prodigy (notamment par la reprise de la chanson Omen). Un petit tour sur la Warzone pour voir Nasty... groupe de hardcore made in Belgique bien puissant ; on a pu s'échauffer dans le pit avec les moshers. Une bonne petite découverte hardcore, sans plus...Toujours sur la Warzone, on a assisté à la performance de Stick To Your Guns, le groupe de punk-hardcore américain. Le groupe joue leur dernier album «Diamond», à l'image de l'ouverture du set par «Against Them All». Jesse Barnett, le frontman du groupe, n'hésite pas à s'adresser au public entre les chansons pour montrer son enthousiasme de jouer en France. STYG joue «Such Pain» pour rendre hommage au groupe «Wall of Jericho» aussi présent sur le festival. Il clôture son set par «Amber» de l'album «The Hope Division» ; une prestation pêchue et bien rodée. On suit ensuite M.O.D, groupe de crossover Trash, sur la MS2...Method Of Destruction propose un style brut de décoffrage



qui saura ravir les amateurs du genre... et pour les autres, il permettra de se défouler dans le pit. Therapy ? leur succède sur la MS1, groupe irlandais de metal alternatif. Et on a bien aimé, le show est propre et plus tranquille, tout en régalant les headbangers. Les membres du groupe savent mettre l'ambiance en reprenant l'essentiel de leur album «Troublegum» et reprenant des titres de Judas Priest et Joy Division. C'est au tour de Trivium le groupe américain de metalcore, véritable père du genre. On a vraiment bien aimé leur prestation, avec de gros riffs puissants issus des derniers albums «Vengeance Falls» (décors de l'artwork de l'album) et «In Waves», ainsi que des titres phares du groupe comme «Dying in your arms» et «Down from the sky». Le show durera 50 min, et malgré des problèmes de son, Matt Heafy s'impose comme un réel frontman : il met l'ambiance, propose un chant clair propre (le scream est réalisé par Corey Beaulieu, guitariste rythmique) et est aussi le lead guitariste. Et voici un ovni du metal, Rob Zombie, sur la MS1, le quatuor américain de metal industriel. Un décors inspiré des vieux films d'horreur (King Kong, Frankenstein...), que le groupe renforce avec leur maquillage et style vestimentaire. Le groupe ouvre le show par «Dragula», un de leurs hits les plus connus. Les micros font aussi partie du décors (vampire crucifié, squelette à 6 bras...) et les musiciens changent de tenues et d'instruments, toujours dans un style de film d'horreur, et pour intensifier le spectacle (guitare led, fluo, plus extravagantes les unes que les autres). À cela, on peu ajouter un solo du très grand John Five et un de batterie de Ginger Fish. Le groupe mélange des chansons des 5 albums studio, mais propose aussi des reprises très connues des festivaliers comme «Enter Sandman» de Metallica et «School's Out» d'Alice Cooper. Rob est très proche du public et assure le show, il se dégote un drapeau français et l'agite sur scène ou prend le masque «tête de cheval» d'un festivalier et joue avec sur scène. Bref, un show haut en couleur et complet en tout point ; jeu de scène, reprises connues, décor, humour, connivence avec le public au rendez-vous : un véritable coup de cœur pour ce vendredi. Petit retour sur la Warzone avec Pro-Pain, groupe de hardcore pêchu new-yorkais. Circle pit au rendez-vous, moshers comblés, de quoi se mettre en appétit. Solos, breakdowns lourds, growl nerveux, un ensemble testostéroné.

La tête d'affiche arrive ensuite sur la MS1 : Iron Maiden quoi ! Un décor de banquise (Cf Sonisphère 2013) et une petite vidéo d'introduction montrant des paysages glacés (fonte des glaces) sous une musique apocalyptique. Explosion, changement de décors, pyrotechnie et jeu de scène sont au rendez-vous. Le set reste pratiquement le même que celui du Sonisphère 2013 (Maiden England), et pioche des classiques old school du groupe, comme «Iron Maiden» et des hits comme «2 Minutes to Midnight», «Can I Play with Madness»,» The Trooper», «The Number of the Beast» ou encore «Run to the Hills». Le show reste toujours aussi énergique, avec un Bruce Dickinson en grande forme, courant de part et d'autre de la scène. Ce dernier nous a même parlé



du match France-Suisse qui avait lieu au même moment en annonçant le score.

C'est au tour de Slayer sur la MS2, une prestation aussi très attendue pour les fans de trash metal. Et là ça ne rigole plus, le groupe californien envoie du lourd dès le début et sans un temps d'arrêt. Tom Araya et Kerry King sont en puissance et transforment la fosse en véritable champs de bataille. Les morceaux joués sont principalement des vieux titres du groupe, accompagnés des grands classiques comme «Raining Blood», «Angel Of Death» et «Disciple». «Hate Woldwide» et «Implode» sont les seuls morceaux récents joués. Finalement, nous terminons cette journée par une très bonne surprise pondue sur la Warzone : la performance hardcore de Wall Of Jericho, venu tout droit des USA. La chanteuse «bodybuldeuse» Candace Kucsulain ne manque pas d'énergie pour mettre l'ambiance au sein du pit : une vague de wall of death et de circle pit retentit alors. Les tracks s'enchainent, piochées parmi leurs derniers albums, à l'exception de «Playing Soldier Again» issu de l'album «The bound feed the gagged» de 1999. Une des meilleures découvertes de cette édition 2014.

Le 21 juin : LA journée à ne pas louper, avec les deux géants du hard rock Aerosmith et Deep Purple. Une journée plus calme, me direz-vous ? Et bah non : pour pimenter un peu le tout, on y ajoutera une pincée de metalcore (Avenged Sevenfold, We Came As Romans, Miss May I, Of Mice & Men, Protest The Hero...bref ce qu'on aime quoi).

Début des festivités à 10h30 sur la MS2 avec les frenchies de Darkness Dynamite (metalcore) pour bien nous réveiller en ce deuxième jour. Les jeunes Parisiens nous ont permis de nous mettre dans le bain pour cette matinée forte en metalcore sur la Mainstage avec les premiers circle pit. C'est ensuite au tour de Of Mice & Men, LE groupe que nous attendions par dessus tout pour cette édition 2014 et là une chose à dire... nous n'avons pas été déçus ! Malgré une courte prestation à une heure matinale, les californiens nous ont régalés avec leur metalcore pêchu qui illustre bien leur ascension sur la scène metalcore actuel. Le groupe a principalement joué des chansons issues de leur dernier album «Restoring Force» en introduisant par la premier chanson de l'opus «Public Service Anouncement» puis en enchainant avec les très célèbres «You're Not Alone», «Feels Like Forever» et «Would You Still Be There» ainsi que les puissants titres «Bones Exposed» et «Break Free». Of Mice & Men ne jouera que quelques titres plus anciens dont «O.G. Loko» de l'album «The Flood». Austin Carlile est resté très proche du public et nous a fait grâce de plusieurs bains de foule. C'était une prestation parfaite que nous n'oublierons pas de sitôt. Toujours plus de metalcore avec un autre groupe très attendu par la rédaction : Miss May I, malgré une appréhension au niveau du scream réputé un peu «barbare» en live, nous avons été agréablement surpris par la performance de Levi Benton. Remplaçant When She Sleeps initialement annoncé.



Là aussi le groupe a joué pas mal de tracks de leur dernier opus «Rise Of The Lion» sorti récemment. Batterie puissante, riffs entrainants et cris rauques étaient au rendez-vous. Pour la première fois de la journée nous faisons un petit tour sur la Warzone pour aller voir Misconduct. Un show bien rodé autour d'un punk pêchu venu directement de Suède et un chanteur proche du public. Dernier groupe de metalcore que l'on attendait au tournant : We Came As Romans (que nous avons déjà eu l'occasion de voir en live au «Vans Off The Wall Music Night» fin 2013) promettant une prestation de qualité, les américains ont su envoyer les breakdowns nerveux et faire mosher les festivaliers avec ses mélanges de riffs de guitares brutaux et beats plus électroniques, caractéristique de la nouvelle vague metalcore. Nous sommes toujours autant impressionnés par le scream de notre ami David Stephens. Le groupe a joué principalement des titres de leur dernier album «Tracing Back Roots» en introduisant par la chanson du même nom puis des hits comme «Present, Future and Past», «Fade Away», «A Moment» et «Hope». Le groupe a aussi joué un des généralissimes cover à l'origine de sa réputation, celle de «Glad You Came» de The Wanted (Punk Goes Pop), très efficace en live. 2 autres tracks des anciens albums apparaissent dans la setlist dont le hit «To Plant A Seed» avec la participation de Ryan Neff, bassiste de Miss May I. WCAR ne nous décevra pas sur ce concert, proposant une ambiance plus festive mais néanmoins relevée à la sauce metalcore. On campe sur la MS2 avec l'arrivée de Dagoba, groupe de death metal made in France bien bourru que nous avons déjà pu voir au Sonisphère 2013. Avec un décor rappelant l'artwork du dernier album en date, «Post-Mortem Nihil Est», le groupe introduit sa setlist par un hit de celui-ci nommé «I, Reptile». On y retrouve aussi d'autres classiques comme «The Man You're Not». Les français nous ont même offert un Wall Of Death de 200 mètres sur «It's All About Time», nous rappelant celui de Gojira un an plus tôt au Hellfest. Retour sur la Warzone pour un groupe que nous voulions voir et que nous avons aussi précédemment chroniqué... Protest The Hero, le groupe de Mathcore Canadien présent sur la scène Djent internationale. Une bonne surprise aussi en découvrant en live le chanteur Rody Walker plein d'humour nous confiant qu'il n'était pas dans son état normal et essayant de parler français et de ses problèmes de la vie de tous les jours (coupe de cheveux, haleine du matin, ...). Protest The Hero est un subtile mélange de breakdown brutaux associés à une voix digne d'un groupe heavy metal et des riffs très techniques, le tout dans un style très destructuré propre au djent. Le groupe nous a surtout présenté son dernier album «Volition» sorti en 2013. Serait-ce le début du djent au Hellfest ? Un des leaders du hardcore américain s'est imposé sur la mainstage 2 à l'heure des grands, Hatebreed proposant un hardcore old-school et brute de décoffrage mais néanmoins très appréciable. Le son est de qualité, le growl parfois rappé et ça nous plait. Encore une bonne découverte pour cette année. Nous n'avons pas couvert le concert de Soulfly et Deep Purple.

La tête d'affiche du samedi : Aerosmith. Les légendaires hardrockers des seventies nous font l'honneur de leur présence pour cette édition. On ne présente plus le groupe : mélange de blues et de rock old school, il a vendu plus de 150 millions d'albums dans le monde entier. La voix du chanteur Steven Tyler est incontournable dans l'histoire du hardrock ainsi que



le jeu de guitare de Joe Perry. Le groupe débute son show avec «Back in the saddle». S'en suivent deux heures d'un concert aux allures effrénées sous le signe des strass et paillettes. Aerosmith ne fera pas l'impasse sur ses plus grands titres comme «Love in an Elevator», «Cryin'», «Livin' on the edge», «I don't Want to Miss a Thing» et «Mamma Kin». Ils joueront aussi une reprise des Beatles «Come Together». Durant le show les américains montreront un véritable jeu de scène et une grande connivence entre Steven et Joe. Nous aurons le droit à des explosions de confettis, une passerelle s'enfonçant dans la fosse et un grand écran dans la scène orné du logo illuminé du groupe. Un spectacle haut en couleur qui se conclut en apothéose avec deux chansons en rappel : les célèbres «Dream On» que Steven interprétera au piano et «Sweet Emotion».

Dernier groupe pour ce samedi 21 juin, mais pas des moindres ! Annoncé comme l'une des têtes d'affiche de cette journée, Avenged Sevenfold représente la nouvelle génération du metal. Aux origines metalcore, ils retournent aux sources du metal en changeant pour un style résolument plus heavy metal avec leur dernier album «Hail To The King». Ce qui en fait un groupe très attendu par le jeune public du Hellfest ainsi qu'apprécié par les amateurs de heavy metal. Eux aussi nous les attendions avec impatience. A7x a su mélanger des titres issus de «Hail To The King» aux anciens hits d'influences plus metalcore qui ont su faire la renommée du groupe pour notre plus grand plaisir. Le concert débute en trombe par «Shepperd of Fire» avec des explosions de feux d'artifices et de la pyrotechnie à gogo. Suivi par «Critical Acclaim» de l'album «Avenged Sevenfold» sorti en 2007 et l'énorme «Bat Country» de «City of Evil», 2005. Puis deux chansons de «Hail To The King» : le single du même nom et «Doing Time» et trois titres de «Nightmare» (2010) «Buried Alive», «So Far Away» en hommage au défunt batteur Jimmy «The Rev» Sullivan et «Nightmare» (Yes !). L'apogée du concert fut atteinte lorsque les premières notes de «This Means War» («Hail To The King») retentissent, accompagnées de multiples feux d'artifices. En fin de cette liste arrive «Afterlife», une de nos chansons préférées d'A7x. Et pour finir en beauté le groupe exécutera en rappel leur premier hit «Unholy Confession» avec ses shreds emmenés par Synyster Gates et Zacky Vengeance. Ce show restera le plus impressionnant de cette année grâce aussi à M. Shadow au top de sa forme.

Le 22 juin : Oh non, c'est déjà la fin... mais une programmation à la hauteur des jours précédents, avec les mythiques Black Sabbath en tête de liste. On y verra des groupes de metal (Seether, Alter Bridge) sur la Mainstage 1 et des groupes plutôt Black metal sur la Mainstage 2 (Emperor, Behemoth...).

Début de cette journée avec Cobra, sur la Warzone... Formation française de «Grass punk metal Legend», Cobra a réussi à réveiller les festivaliers encore endormis. Devant ce punk bien gras, nous décidâmes de nous diriger sur la mainstage 1...pour une autre très bonne surprise : Blues Pills ! Et oui, c'est aussi ça les festivals, de bonnes découvertes. Et même si le blues n'est pas ce que l'on vient forcément chercher dans un festival de musiques brutales comme le Hellfest, et bah on adhère quand même. Blues Pills, c'est un groupe d'origines diverses, partagé entre la France, la Suède et les USA, de rock psyché aux allures de blues. La chanteuse, Erlin Larson



amène de la fraîcheur à ce début de journée, tout en nous transportant dans l'atmosphère psychédélique du groupe, un vrai régal pour nos oreilles. Pour continuer sur cette lancée, nous avons suivi Scorpion Child sur la mainstage 2, un groupe de hard rock avec une touche de psychédélique là aussi. Le groupe, originaire du Texas et mené par Aryn Jonathan Black aux vocals, a été formé en 2006. Il est aussi composé de Christopher Jay Cowart (lead guitar), Shaun Avants (bass) et Jon Rice (drums). Il sort son premier album en 2013, du même nom que le groupe, sous le label Nuclear Blast, après la sortie d'un EP intitulé «Thy Southern Sting» en 2009 qui s'annonçait prometteur. Nous avons particulièrement aimé leur single «Polygon of Eyes» issu de leur album, d'ailleurs élu "SINGLE OF THE WEEK" sur itunes en juin 2013. Au tour des Frenchies de Lofofora de mettre le feu au MS1. Groupe de punk-fusion, originaire de Paris, il est une institution sur la scène punk depuis sa naissance en 1989. Le groupe est reconnaissable à sa puissance, ses riffs effrénés, un chant brutal et revendicatif mené par le leader Reuno. Il a déjà 9 albums à son actif avec un dernier en préparation, dont le groupe nous a donné un aperçu en jouant le titre «L'innocence». Les discours du charismatique Reuno, par exemple sur le statut des intermittents du spectacle, n'est pas sans nous rappeler un autre groupe français, Mass Hysteria, mené par Mouss Kelai, vu l'édition précédente à Clisson. L'ambiance était au rendez-vous, la foule plus déchaînée que jamais, surtout lorsque Reuno annonça que «Le petit journal» de canal était présent et que Maxime Musqua s'est lancé dans la foule pour un slam. Une bonne fin de matinée, il est l'heure de se remplir la panse...Retour sur la MS1 pour le show de Crowbar, sludge américain. Le groupe est classé dans le sludge mais ce n'est pas si simple, on a l'impression que la musique est un mélange de doom, de hardcore et de heavy. Ce groupe d'anthologie, aux 25 ans de carrière, nous propose un son très énergique et décapant, avec un growl brut de décoffrage et des riffs parfois groovy, parfois lents et extrêmement lourds. Crowbar jouera aussi bien ses classiques que des titres issus de «Symmetry In Black». C'est au tour de Seether, toujours sur la MS1 où l'on a choisi de rester car la mainstage 2 est plongée dans le black/power metal. Ce dernier a bercé notre adolescence avec une voix mythique (Shaun Morgan), et part pour un show de 45 minutes. Malheureusement, le groupe n'a pas vraiment réussi à réaliser une prestation digne de ce nom, malgré le fait que Seether a joué ses plus grands hits. Le groupe de Post grunge originaire d'Afrique du sud débute par «Gasoline» et joue ensuite un florilège de ses succès, dont le très connu «Fine Again», pour terminer avec «Remedy», chanson à l'origine de la réputation du groupe. Finalement, c'est au tour d'Alter Bridge, sur la même scène. Metal alternatif américain, le groupe est mené par le frontman Miles Kennedy, très connu pour avoir travaillé avec Slash, ainsi que par sa voix mélodique rappelant les plus grands groupes de hard rock. Le groupe fait la promo de leur dernier album, sorti en septembre 2013 et intitulé «Fortress», débutant par «Addicted to Pain». Il pioche aussi des hits dans leurs 4 albums studio, à l'image du très grand «Rise Today» de l'al-



bum «Blackbird» sorti en 2007. Un show parfait, aux passages mélodiques et tranquilles, alternés par des refrains ou des break plus percutants, ou Miles intensifie son chant. Ce groupe est une vraie pépite, du chanteur aux musiciens et n'a pas rencontré d'égal dans son genre (metal alternatif) durant cette édition du Hellfest. Mark Tremonti à la guitare nous offre de nombreux solos et nous en met aussi plein la vue, comme sur la chanson «Blackbird». La chaleur de début d'après midi oblige même les pompiers à arroser la foule à coup de jets d'eau.

La dernière tête d'affiche de cette édition est en route sur la MS1, à 23H10. C'est Black Sabbath, considéré comme le papa du metal, il est très attendu par les festivaliers venus le voir du monde entier. Le groupe entre sur scène sur le titre épique «War pigs». Une heure et demi de show, à coup de riffs dévastateurs et old school. En effet, le groupe a choisi de n'interpréter que des hits, ce qui ravit les festivaliers, tous précédent l'album «Volume 4» à l'exception de 2 titres de leur dernier album en lice, «13». On retrouvera les mythiques «Snowblind», «Black Sabbath», «Iron Man» ou encore «Children of the Grave». Tony Iommi enchaine les solos de guitare et n'a rien perdu de son talent exceptionnel. On regrettera légèrement la performance vocale d'Ozzy Osbourne, qui n'était pas au meilleur de sa forme, mais qui a tout de même su raviver la flamme du public. Un show vintage et metal à souhait, pour conclure cette édition du Hellfest, avec cette prestigieuse tête d'affiche.

Et voila, c'est déjà la fin...en résumé : un Hellfest sans égal, des groupes d'anthologie et une affiche des plus prestigieuses ; des décors magnifiques, du soleil à souhait et des festivaliers au rendez-vous... que demander de plus ? On a pu également se rendre à l'espace VIP et voir des show démentiels, des démonstrations de skate et j'en passe. Mais alors, pour 2015, que nous réserve le festival pour fêter ses 10 ans ? Les paris sont ouverts, mais il sera difficile de faire mieux que cette année... quoi que Ben Barbot nous a démontré que faire «toujours plus» au Hellfest, c'est possible alors personnellement on a hâte de voir l'affiche de la prochaine édition.

- Sur place, Thomas Pesnel et Jason Stum

RENCONTRE AVEC FAUVE ≠

« FAUVE A UNE FIN, FAUVE N'EST PAS UNE CARRIÈRE »

À l'occasion de leur passage au festival Papillons de Nuit, à Saint-Laurent-de-Cuves, Maze s'est entretenu avec un membre du collectif Fauve. Nous sommes revenus sur leurs débuts, les effets que le buzz autour de Fauve a eu sur eux. Comment maîtriser quelque chose qui vous tombe dessus imprévisiblement ? Et par la suite, comment « nourrir le Fauve », et réussir à retranscrire le collectif sur scène ? Qu'est-ce que Fauve leur apporte aujourd'hui et comment ils se projettent demain ? Réponses.



Maze : Comment appréhendez-vous le concert de ce soir aux Papillons de Nuit ?

Fauve : On a trop peur. C'est stressant car on n'a jamais joué devant autant de monde. Ça fait à la fois plaisir et à la fois peur. Ce n'est pas un état naturel pour nous de monter sur scène, c'est quelque chose de douloureux. On s'y habitue car on a quand même fait beaucoup de concerts, donc ça commence à être moins dur. Si on a créé un collectif c'est pour être resserré, c'est plus rassurant. Mais rien que le fait d'être debout devant des milliers de personnes, peu importe ce que tu vas dire ou ce que tu vas faire, ce n'est pas un état naturel, c'est juste flippant. Il y a quelque chose d'hyper impudique à monter sur scène. C'est pour ça qu'on essaye d'être le plus discret car on se trouve déjà suffisamment impudiques et transparents avec nos textes. On ne supporterait pas de se mettre en avant, c'est quelque chose qui nous angoisse. Ça doit être l'enfer de ne pas pouvoir marcher sans que tout le monde te regarde. Par exemple, tout à l'heure, j'ai pu voir le début du concert de Foals dans la fosse.

Maze : Le fait de se dissimuler, c'est pour vous protéger ou c'est un concept artistique ?

Fauve : L'idée c'est de se préserver, c'est une question de pudeur tout simplement. On a toujours fait ça depuis que le groupe existe. Cette décision est arrivée simplement. Il y a 3 ans, on a écrit notre première chanson, « Kané », on l'a enregistrée, puis on s'est dit que ce serait bien de faire un clip, car on a des potes qui font de la vidéo. Ils sont ensuite entrés dans le collectif. À la base, on n'est pas un collectif, on est juste amis, une poignée de 3 ou 4 mecs qui ont écrit une chanson. Ce qu'on raconte est hyper impudique, hyper transparent. On s'est posé la question « qu'est-ce qu'on met dans le clip ? ». Chacun a dit qu'il ne voulait pas qu'on voit sa gueule. Et puis, à ce

moment-là, ce qu'on faisait n'intéressait personne, c'était uniquement pour nos proches, et il n'y avait que 50 vues. Du coup, les gens qui regardaient savaient qui on était. On a halluciné quand on a vu que la vidéo sortait du cercle de nos potes et de nos familles. Ça nous a fait peur au début. Des gens qu'on ne connaissait pas ont commencé à commenter la vidéo. On se demandait pourquoi ils entraient dans notre intimité. Avec internet, on pouvait s'attendre à quelques vues mais pas dans la démesure qu'on a pu vivre. Et puis au final, ça n'apporte rien, le plus important c'est le projet, pas les personnes qui le font. Savoir si c'est Pierre, Paul ou Jacques qui fait le truc, pour nous c'est accessoire.

Maze : Alors pourquoi faites-vous de la promo, alors que vous voulez vous protéger ?

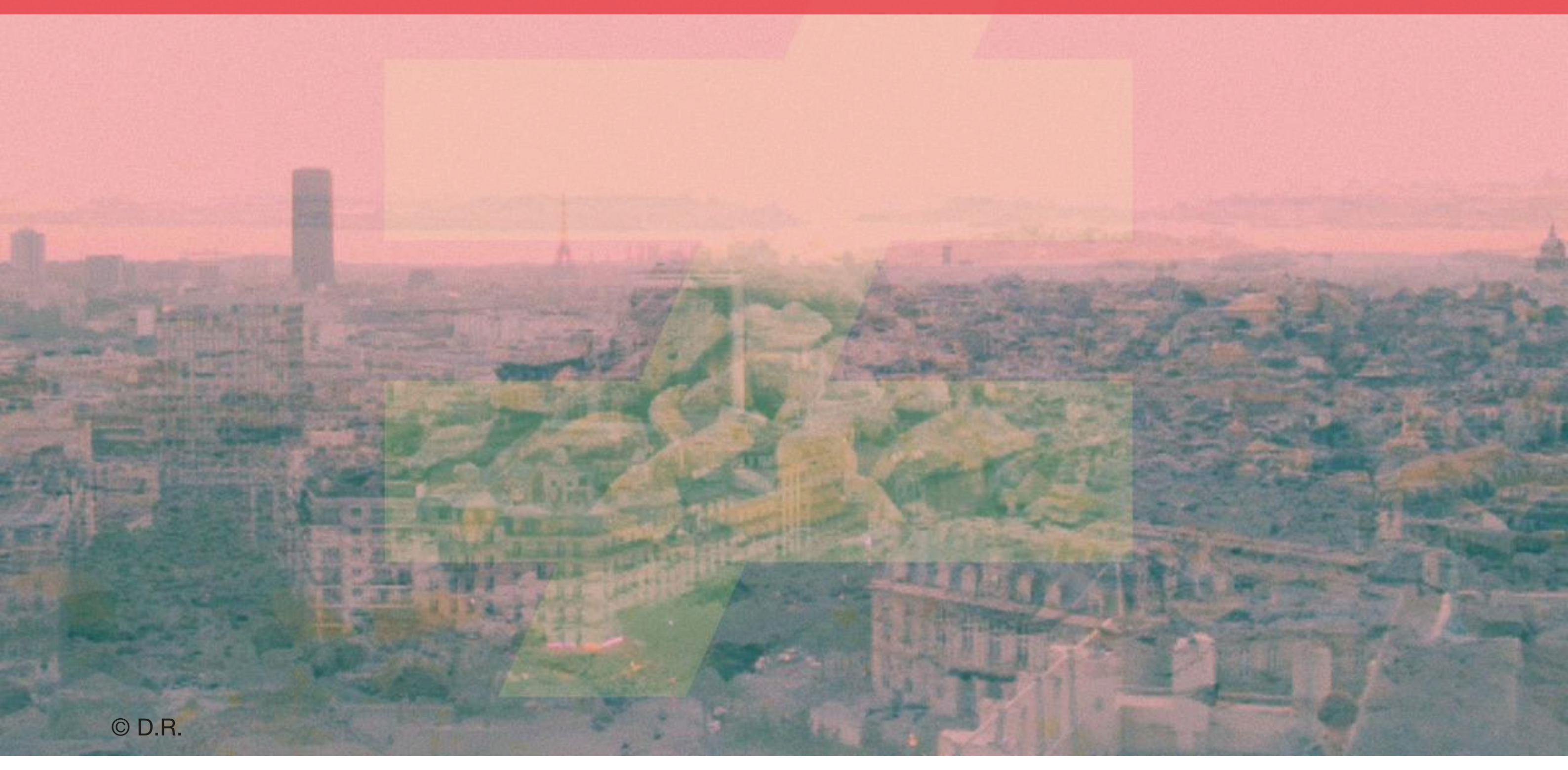
Fauve : Au départ, on ne faisait pas du tout de promo, tout simplement parce qu'on ne voulait pas mettre d'huile sur le feu. Il y avait un petit buzz qui était en train de se mettre en place et on parlait trop de nous. Ça nous mettait mal à l'aise, on ne se sentait pas assez prêts, pas assez matures artistiquement. Après les premières chansons et les premiers concerts, on n'était pas assez solides. Alors on s'est dit, « c'est simple, on aimerait bien que les gens parlent un peu moins de nous, alors on ne va pas parler aux médias, comme ça eux, ne parleront pas de nous ». Le problème est qu'ils parlaient quand même de nous, et qu'ils racontaient n'importe quoi. Méchants, dévalorisants, ou au contraire très flatteurs, peu importe, les propos étaient juste faux, pas fidèles à la réalité tout simplement. On disait de nous qu'on était anti-système, parce qu'on n'a pas de maisons de disques, pas de managers, et qu'on fait tout tout seuls. On n'a pas envie d'être anti-système, on ne remet pas en cause le système des labels, on en a juste pas besoin. On a dit que Fauve c'était deux publicitaires, que c'était un concept, on nous a fait passer pour des mecs hyper branchés, hyper hipsters, ce qui n'est pas trop notre cas. Tout ça, ce n'était juste pas fidèle à la réalité. Ça nous gênait. Et les rares fois où on trouvait des articles pertinents, qui étaient parfois durs avec nous, très critiques, mais qui étaient justes, c'était lorsque l'on prenait le temps de faire des interviews. Petit à petit, après plus de concerts, plus de morceaux, on s'est senti un peu plus forts, surtout au moment de l'album, donc on a commencé à prendre du temps pour faire un travail de pédagogie et rencontrer les journalistes, pour leur expliquer ce qu'on fait. On ne croit pas vraiment à cette histoire de mystère, juste parce qu'on ne montre pas nos gueules, car au-delà de ça, on est assez disponibles. On fait plein d'interviews. On n'a pas l'impression de créer un mystère ou de cacher des choses. On peut répondre à n'importe quelle question, le seul truc qui nous tient à cœur c'est nous, en tant qu'individus.

Maze : Ce que vous faites est difficile à classer musicalement… Parler, slamer, quel terme utilisez-vous ? Pourquoi faire ça plutôt que de chanter ?

Fauve : Parler. Fauve, n'importe qui peut le faire. Pour nous, c'est comme des monologues sous la douche. Ce sont des confessions, des confidences entre amis, sans aucun filtre, sans cet enrobage joli qu'on trouve parfois dans le slam. Quand tu écris une mélodie, tu es assez vite contraint par le nombre de vers, de pieds, voire de rimes. Il faut que ce que tu as besoin de dire rentre dans la mélodie, que tu ajustes les termes, que tu changes un mot pour qu'il rime. Ça nous rendait pas très heureux d'écrire comme ça, d'être limité, il y a quelque chose de très frustrant. Un jour on a juste fait tourner 3 accords en boucle, et on a commencé à parler, et ça a donné ce truc un peu bizarre.

Maze : Comment ça se passe exactement dans votre meute, dans votre clan ?

Fauve : C'est plutôt une sorte de fratrie. C'est tout sauf exclusif, on essaye d'être le plus inclusif possible. À l'origine, on est des amis d'enfance. Mais il


© D.R.

y a des gens qui font partie du collectif parce qu'on les a découvert sur internet et qu'on les a trouvé intéressants. Un des mecs qui a écrit des textes sur le nouvel album est un écrivain qui nous avait envoyé son livre « D'autres prendront nos places », Pierre Noirclerc. Maintenant il fait partie du collectif. On peut parler de lui en tant qu'individu car il a une carrière en tant qu'individu. Mais sinon le but de Fauve c'est vraiment d'effacer tous nos égos. Fauve c'est un peu comme une sorte d'animal de compagnie dont on aurait la charge commune. Fauve est plus important que les personnes dans Fauve, et Fauve est moins important que le propos de Fauve qu'on essaye de défendre. On fait un peu ce qu'il y a de mieux pour Fauve. Quand on se lance dans un nouveau projet on appelle ça « Nourrir le Fauve ». C'est d'ailleurs pour ça qu'on fait des « Pâtisseries », ces petites vidéos qu'on fait à la cool.

Maze : Vous n'êtes pas tous musiciens, il y a des vidéastes, des comédiens, des paroliers, des photographes… Comment retranscrivez-vous le collectif sur scène ?

Fauve : Dans le collectif, on est une vingtaine à peu près. Sur scène, on est 5, c'est un mélange de musiciens, paroliers, vidéastes… Il y a un vidéaste sur scène qui ne fait pas de musique. Pendant qu'on joue, il envoie plein de projections. Il a plein de samples vidéo de 1 ou 2 secondes avec lesquelles il fait des superpositions. On essaye de faire vivre différentes disciplines sur scène. On dit qu'on est un collectif et pas un groupe sinon cela ne serait pas cool pour les personnes qui n'y font pas de musique.

Maze : Comment vous projetez-vous dans le temps ?

Fauve : Fauve a une fin. On ne sait pas quand est-ce qu'elle arrivera, mais entre nous on en parle beaucoup. On sait que pour n'en garder que du bon, des bons souvenirs, parce que c'est un peu exceptionnel ce qu'il nous arrive, le jour où ça deviendra normal ou banal, et qu'on ne sera plus stressés pour jouer devant autant de monde, il faudra arrêter le truc, car il aura perdu sa saveur. Fauve ça nous a sorti d'une routine qui nous anesthésiait, qui nous faisait du mal. Le but ce n'est pas que Fauve devienne une nouvelle routine. Parfois, on croise des musiciens blasés, nous on n'a pas envie de ça. Fauve n'est pas une carrière. Aujourd'hui il y a encore beaucoup d'excitation car on découvre plein de trucs et ça nous fait plaisir. Mais dès que cela disparaît, on arrête. Fauve ce n'est pas une fin en soi, pour nous, c'est juste un moyen d'être bien dans sa vie. Ce n'était pas notre rêve, on n'a jamais rêvé de faire de la musique. On fait de la musique parce que ça nous fait du bien. Et puis, quand on va arrêter Fauve, on continuera à faire d'autres trucs entre nous.

- Propos recueillis par Orlane Le Bouteiller

AUTOUR D'UNE BIÈRE AVEC BRNS

Peut-être connaissez vous BRNS ? Révélés lors de Rock en Seine édition 2013, le jeune groupe belge dénué de voyelles (prononcer "brains") a partagé sa première bière des Papillons de nuit avec nous, et ça, ça n'a pas de prix.


© D.R.

Maze : Pourquoi le choix de ce nom ?
Tim (batterie et chant) : "Brains" pour un film de zombie « Le retour des morts vivants » de Dan O'Bannon vu il y a 3 ou 4 ans, les zombies arrêtent pas de crier "BRAINS" parce qu'ils veulent manger de la cervelle et ça faisait un peu partie de l'univers au moment de la création du groupe. On a enlevé les voyelles parce que c'est beaucoup plus facile à trouver sur internet par rapport à tous les autres qui contiennent "brains" dans leur nom, et puis c'était aussi une référence à tous ces groupes qui faisaient ça à l'époque à la MGMT.

Maze : Quand est-ce que vous avez débuté le groupe ?
Tim : Début 2010 le groupe a commencé, puis César est arrivé début 2012 donc un peu plus de 4 ans dont 2 ans et demi ensemble dans notre formation actuelle.
César (clavier et percussions) : A la base il y a surtout l'idée de faire une musique qui nous correspondait vraiment, on avait chacun un boulot, on a avancé pas à pas et c'est vrai qu'on a fait un succès très critique d'abord, et ça a été très chouette pour nous de faire des dates de qualité. Puis très vite on a eu la chance de faire de très bon festivals comme Rock en Seine où on était en découverte, c'était l'après midi mais la plaine s'est remplie très vite et c'était exceptionnel !

Maze : Vous aviez déjà fait les Papillons de nuit ?
César : J 'étais déjà venu il y a trois ans avec un autre groupe, il n'y avait pas autant de monde mais on a pas encore eu vraiment le temps d'aller voir, on arrive tout juste de Paris, demain on repart pour l'Allemagne et Paris dimanche.

Maze : Vous avez un planning super chargé !
César : On récupère après coup, là c'est un peu le hasard du calendrier. On vient de rentrer de tournée en Allemagne, des dates plus "simples" qu'en France mais c'est vraiment ce qui nous correspond de jouer dans des clubs sympas. On est vraiment très heureux.

Maze : Vous faites partie des groupes qui prônez le retour au vinyle ?
Tim : Oui comme beaucoup je pense,c'est vrai que ça reste un bel objet, c'est cool d'avoir le visuel en grand. Ça permet vraiment de profiter d'un bel objet et d'un son un peu plus roots, un peu plus chaud,- dans le groupe on a tous racheté une platine.

Maze: Votre musique traverse pas mal d'horizons, comment est-ce que vous la définissez ?
Tim: Le dénominateur commun c'est d'abord la pop, puis on a complété ça avec le post rock, le math rock la noise... On écoute énormément de choses et on ne se donne pas de limites quand aux inspirations et aux structures alambiquées des chansons, on a pas vraiment de limites par rapport à ça.

Maze : Vous avez des objectifs quant à votre futur ?
César : On réfléchit pas trop à long terme comme ça, on essaie d'exploiter les possibilités qui nous sont données, on a possibilité de faire ça comme métier pour l'instant grâce à l'État Belge, donc on essaye de rentabiliser ce temps un maximum et de faire ça intelligemment. Après dire si on sera toujours là dans 10-20 ans, on est pas encore en mesure de le dire mais déjà le statut d'artiste nous permet de faire ça à plein temps, pourquoi faire un vrai boulot alors qu'on peut ne faire que ça ? On est pas supers riches mais c'est devenu notre vrai boulot.

- Propos recueillis par Fabien Randrianarisoa

NEW WAVE DU 21ÈME SIÈCLE

LA FEMME


© D.R.

Parlons peu, parlons bien, parlons de La Femme. Il ne s'agit pas là de faire l'apologie de cet être égal à l'homme, non loin de là. La Femme dont je vous parle est composée de 5 personnes totalement hors des limites, hors du monde et hors des sentiers battus de la musique.

Le groupe est né de la rencontre de jeunes adultes désireux de voir leur monde changer mais n'ayant pas les moyens d'agir à grande échelle. Ils se sont donc réunis afin d'exprimer leurs opinions, de manière assez décalée mais toujours consciente. Sacha, Marlon, Sam, Noé et Clémence forment ainsi ce groupe inattendu, surprenant et désopilant qu'est La Femme. Ils surfent pour ainsi dire sur la nouvelle vague, ou new wave. Ce style musical influence énormément leurs sonorités. Des groupes comme Marie et les garçons ou encore Taxi Girl sont certainement à l'origine de leurs chansons en apparence fraîches et accessibles.

Même si leurs chansons paraissent à première vue psychédéliques et délirantes, il ne faut certainement pas se borner et arrêter d'écouter sous prétexte qu'il n'est question que de bruits et de phrases mises bout à bout sans lien entre elles. Je ne nie pas, et personne ne nie, que cette musique paraît très spartiate et issue d'un pari débile entre copains. Néanmoins, les membres du groupe, aussi perchés qu'ils puissent paraître, renferment en eux un savoir inouï et une culture parfaitement mise à profit. Les textes, aux apparences innocentes et irréfléchies, sont en fait des océans de références culturelles s'étalant à travers les âges.

Mais que seraient ces textes s'ils étaient mal interprétés ? Rien, absolument rien. Il faut rendre à César ce qui appartient à César, ou plutôt rendre à Clémence Quélennec tout le mérite que l'on doit lui attribuer. Ce petit bout de femme est en réalité une boule d'énergie capable de tenir plusieurs heures en live sans jamais perdre une once de sa bonne humeur et de son talent de show girl. En plus de chanter, elle apporte au concert une dimension féminine bien nécessaire à La Femme paradoxalement composée majoritairement d'hommes. Ses explosions de voix, ce cocktail survitaminé de cris maîtrisés et d'envolées rares mais impressionnantes, et ce physique avantageux qui ne fait qu'attirer le regard, ne font qu'augmenter la valeur de ce groupe de la nouvelle scène française. En ce qui concerne les textes, pourquoi ne pas avoir un bref aperçu de tous ces titres marquants que nous offrent la gente masculine de cette femme ?

Anti Taxi, premier titre proposé par cette femme aux yeux vides, adepte du top-less et de voyeurisme, est une belle entrée en matière. Subtilement, elle nous amène a ressentir l'ambiance que l'album dégagera durant 58 minutes. Des bruits indéfinissables aboutissent, après plusieurs secondes d'une attente démesurée, aux premières notes synthétisées et pourtant si réelles a l'oreille. Durant tout le morceau, on ne cesse d'entendre une petite voix espiègle nous répéter de « prendre le bus « sous prétexte qu'elle est «anti-taxi». Jusqu'ici rien de transcendant, et pourtant le simple fait de répéter sur plusieurs tons et avec plusieurs intonations ce leitmotiv , donne au récepteur une sensation de révolte intérieur propice a comprendre le reste des chansons. Tout est calculé.



Vient ensuite le premier étage du perchoir, Amour dans le Motu. Je lance a quiconque le défi de comprendre le sens de cette chanson sans louper aucune référence et en interprétant correctement chaque formulation. En apparence il s'agit d'une chanson sur le meurtre et sur les remords ici atténués par la prise de substances fortement déconseillées. On n'en saura jamais vraiment plus, ni sur le pourquoi du comment, ni sur l'identité de l'assassin, et encore moins sur les circonstances de ce meurtre.

Le troisième titre est une sorte de mise en garde. Au rythme de percussions exotiques, Clémence nous chante la compréhension deLa Femme, au sens large du terme, par La Femme. Une sorte de vampire aux «ongles tentaculaires» qui nous promet le grand frisson a coup d'allitérations sifflantes, si quiconque tente une approche, même très légère.

Nous en arrivons au meilleur titre de ce groupe, selon moi : Hypsoline. Le titre se suffit a lui même, incompréhensible mais attirant voire envoûtant, il est là dans la continuité du morceau précédent mais présente quelques différences. La plus grande est sûrement le changement radical de style au niveau de l'écriture. Il est question d'Anastasia, de saumon, de napalm, de folie, de propanol et de mole. Bien sur tous ces mots sont placés dans des phrases bourrées de sens et de sous entendus. Je pense que chacun peut se faire sa propre interprétation d'Hypsoline, vous livrer la mienne gâcherait le plaisir d'imaginer tout et son contraire après chaque écoute.

Pour terminer, il nous faut parler de ce morceau qui n'est certainement pas négligeable : Si un jour. Il traite d'un problème de société de plus en plus présent de nos jours. Il suffit de lire ces quelques phrases pour comprendre : «Mais moi j'aimerais vraiment pouvoir abandonner mon Moulinex, devenir unisexe. Pour savoir cracher, fumer toute la journée, marcher tout en sifflant, porter des pantalons» Bien plus qu'une terrible envie de changer de sexe, il s'agit d'un message a toutes les personnes ressentant le besoin d'exprimer leur vraie personnalité, peu importe le regard que les autres pourront porter sur eux. Tout ceci enrobé de boite a rythmes, de synthétiseurs démangés par une terrible envie de changer eux aussi, et d'un auto-tune changeant légèrement la voix de notre chanteuse favorite pour la faire paraître un peu plus robotisée et par conséquent plus conforme à ce que l'on attend d'elle... Réfléchi dans les moindres détails, n'est-il pas ?

En bref, pour tous les amateurs de psyché, de new wave ou simplement de voyage musical, il est indispensable de compter « Psycho Tropical Berlin » premier album de La Femme parmi ses incontournables. Ce groupe est sans aucun doute l'avenir de la musique française que l'on voit exploser petit a petit ces derniers temps. Pour cela il faut bien sur accepter d'être aveuglé par cette dynamite en or qui promet un feu d'artifice émotionnel. Sans crainte, vous laisserez ce disque tourner plusieurs fois dans la journée, les sonorités s'incrusteront dans vos têtes mais vous ne voudrez certainement pas les en faire sortir. Vous vous demanderez si ça valait vraiment le coup d'écouter cet Ovni. Mais une fois le contact avec la réalité repris, vous n'aurez qu'une envie, retourner dans ce paradis musical.

- Sofia Touhami

RENCONTRE AVEC SALUT C'EST COOL

Maze s'est rendu vendredi 11 juillet à la 22e édition du festival Chauffer dans la Noirceur. L'occasion pour nous d'engager une techno ballade surréaliste avec James et Vadim, de Salut c'est cool.



Maze : On peut lire dans votre bio que vous faites de la "techno ballade", ça se traduit par quoi pour vous ?
Vadim : La techno ballade ? Ah oui alors t'as du avoir un dossier de presse un peu provisoire, un peu fleuve, en fait c'est de la techno avec du chant des paroles, clap clap dans les mains, des chansons avec de la musique un peu... De la musique techno je crois.

Maze : Comment est ce que vous composez vos titres ?
Vadim : On parle de choses qu'on aime...
James : On essaie de trouver des idées avant tout, et ensuite on essaie de développer ces idées sous forme de chansons, et d'une certaine manière on cherche à...
Vadim: A faire des trucs qui nous excitent ! On passe pas de temps dans les studios, on fait tout chez nous à la maison, on a un micro et un ordinateur, fin on a 4 ordis, quand même, pas sur scène hein, chez nous ! Un ordi chacun.
James : Non mais moi j'ai deux ordis, fin on peut dire que moi j'en ai presque deux.
Vadim Ouais donc toi t'en as deux et demi, et moi j'en ai un un quart.

Maze : J'ai perdu le compte là...
James : Au final On en a 6, et moi j'ai une tablette aussi, ça fait presque un entier.
Vadim : Et ma mère a un ordi...
James : et du coup ça fait...
Vadim : ET MA MÈRE A UN ORDI, enfin deux même.

Maze : Tout ça en comptant ceux de la voisine ?
Vadim : J'ai pas de voisine... enfin j'en ai mais je sais

pas si elle a un ordi.

Maze : Vous écrivez tous les paroles ?
Vadim : Ouais on essaie tous d'écrire des trucs de temps en temps, quand on sent qu'on a un truc, qu'on a envie de le chanter quoi...

Maze : Et vous avez tous un rôle bien défini à Salut c'est cool ?
Vadim : Non non on compose tous sur l'ordi, on écrit tous et on chante tous, et on fait d'autres trucs...

Maze : Et comment ça se passe justement pour ce qui est de la prestation sur scène ?
James : On a des MJC 2000...
Vadim : Mais Non ça c'est les maisons de la culture et de la jeunesse (Rires)
Non des CDJ et sinon on a des platines de DJ mais on s'en sert pas trop comme des DJ , et on chante avec des micros, comme des... comme des MC's.
James : Ensuite on essaie de trouver des objets pour s'amuser un peu, genre du scotch, Pour se faire des déguisements...

Maze : Vous arrivez à faire des déguisements... ?
James : Ça dépend, tu peux faire plein de trucs avec du scotch. On essaie de créer des activités...

Maze : Donc vous n'avez pas un show que vous refaites sur toutes les scènes ?
Vladim : Non non on fait jamais la même chose, mais c'est toujours interactif !

Maze : Et qui est derrière vos clips ?
Vadim : C'est nous ! On fait tout, on fait notre site internet, on fait nos clips, tout ce que tu peux lire sur nous.

Maze : Ah ok, votre bio c'est vous ?
Vadim : Ouais mais on en est pas très contents.
James : C'est assez compliqué à écrire une bio, faut absolument qu'on pense à la modifier d'ailleurs... Tu l'as trouvée comment ?

Maze : Cool, vraiment la bio éponyme quoi ! (rires)
Vadim : Parce qu'on est habitués à lire des trucs qui nous correspondent pas dans la presse ou les brochures de festival et du coup on essaie de préciser un peu.. on y arrive pas trop. (rires)

Maze : Et comment vous modifieriez l'actuelle ?
Vadim : On a envie de la simplifier et de la rendre plus sympa, elle est un peu cucul la praline, elle est un peu...
James : (mime un bruit de moteur de moto)
Vadim : Parce qu'on est un peu aussi des bikers quoi
James : On veut pas avoir l'impression d'être une bande de naïfs, de chiffes molles qui regardent Julie Lescault...

Maze : Vous tournez pas mal, avec quels groupes que vous croisez êtes vous plutôt potes en ce moment?
James : Y a Sexy Sushi... après c'est pas un monde où y'a des grandes bandes d'amis qui rigolent en se tapant dans le dos. Mais si, on commence à être potes avec Fauve, ils sont super gentils ! On les a rencontré à Montréal on a fait une after party après eux, et ils sont tous supers gentils.

Maze : Et vous avez des projets de feat. en cours du coup ?
James : Oui bien sur mais jamais collaboration pour collaboration. Si jamais un jour on rencontre des gens et qu'il y a des trucs chouettes à faire, on fera à ce moment là.

Maze : Vous bossez sur de nouveaux titres en ce moment ?
Vadim : On a plein de morceaux en cours, plein plein plein. On se fixe pas de date on fait ça comme ça nous vient.

- Fabien Randrianarisoa

DÉFI RELEVÉ POUR LA 6EME ÉDITION DU FESTIVAL BEAUREGARD !

C'est un nouveau record pour le festival Beauregard qui a franchi le seuil des 80 000 entrées pour leur dernière édition qui s'est déroulée les 3, 4, 5 et 6 juillet à Hérouville-Saint-Clair (basse Normandie). Ce festival en plein essor s'est déroulé entre pluie et soleil normand, et a transporté les festivaliers grâce à ses têtes d'affiches diverses, touchant de nombreux publics.



Jeudi 3 Juillet

Voilà c'est le jour J, le before tant attendu du festival de Beauregard. C'est avec des yeux pétillants que les convois exceptionnels de festivaliers viennent voir Stromae sur scène : enfants, ados, adultes et seniors. 24000 personnes attendent le talentueux belge sur la grande scène du festival. C'est à 21h30 qu'il apparaît et c'est parti pour 2h de concert à la hauteur de sa réputation sous une chaleur normande presque anormale, du jamais connu ! Formidable. Alors on danse, Humain à l'eau ou encore Quand c'est ?, Stromae fait vibrer son publique avec une scénographie très travaillée, un spectacle presque théâtral avec des changements de décors et de costumes à la hauteur de nos attentes, du début à la fin, à en donner des frissons malgré la chaleur. « Ça fait plaisir de venir en Normandie, dans un si beau cadre » ; souriant, proche de son publique, Stromae n'oublie pas de remercier longuement toute son équipe, et de nous remercier nous, public.

Vendredi 4 juillet

Les festivaliers ont fait face à un dilemme cornélien : regarder le match de l'équipe de France ou aller au concert de London Grammar... Le choix fut compliqué pour certains mais pour nous la question ne s'est pas posée : Ce qu'on attend, c'est Blondie !

Et c'est avec la voix paisible et magnifique de London Grammar qu'une longue série de concerts va s'enchaîner, car après le groupe Britannique, c'est un retour aux sources avec Blondie qui défoulera le publique nostalgique des années 80 à coup de Call Me et de Heart of glass ainsi que les nombreux autres succès de ce groupe incontournable des 80's. Le groupe ayant pris de l'âge, on appréhendait leur prestation, mais c'est avec surprise que nous avons découvert la fraîcheur de ce groupe sur scène. « Ça fait tellement plaisir de revenir en France après autant de temps ! ».
Sur la scène B, c'est un saut de 10 ans et un changement de rythme : nous voilà prêts à danser une der-

nière fois le MIA avec IAM pour leur tournée d'adieu. Puis c'est vers la scène A que les festivaliers se déplacent pour aller profiter du show exceptionnel d'1h30 de Shaka Ponk ; une performance que les festivaliers savourent à chaque seconde que ce soit visuellement que musicalement. Nous : impressionnés par leur prestation scénique incomparable de celle d'il y a deux ans, aussi à Beauregard.

Puis retour à la scène B pour assister au concert de Kavinsky, qui hélas n'était pas du même niveau que ces prédécesseurs de la scène A. Des litres de pluie et un petit coup de Nightcall et nous voilà de retour sur la scène A face au jeune binôme britannique Disclosure, où les festivaliers se déhanchent sur leur tube You and Me et White noice. Ces deux frères de 19 et 22 ans étaient très attendus du jeune publique tout juste bachelier et ont su clôturer le festival vers trois heures du matin.
C'était la fête au château d'Hérouville-Saint-Clair, et c'est avec impatience qu'on attend le lendemain pour continuer ces 4 jours de fête, on n'en est qu'à la moitié !

Samedi 5 juillet

Après deux jours presque complets, il reste encore deux jours de festival. Le concert le plus attendu de la journée semble être celui de Portishead. « On a hâte de voir ce que ça donne, c'est un groupe culte tout de même ! » nous a confié un festivalier attendant de pied ferme son groupe favori. Mais d'abord, place aux découvertes avec les groupes Samba de la muerte, Be quiet, Zone libre extended et We have band ! Cette scène de jeunes a ouvert le festival avec énormément de fraîcheur avant de laisser place au groupe d'américains Foster The People. Ce groupe de BG entame le début de soirée avec leurs chansons pop, faisant chanter le public avec Pumped up kicks. C'est au tour d'Angus et Julia Stone de jouer pour nous, avant Vanessa Paradis. Sa nouvelle coupe de cheveux et ses chansons ont fait danser le publique amateur de chanson française ; elle était accompagnée de Benjamin Biolay sur scène, un habitué du festival ayant joué l'année dernière pour la 5eme édition.
Au tour de Portishead de faire son show.« Époustouflant », « magnifique, j'ai cru pleurer » ont été les réactions les plus prononcées par les festivaliers. Beth Gibbons a ému le public, chantant avec une grande concentration, les yeux fermés. Le public était unanime sur leur prestation, et comme l'expliquent les organisateurs, « leur prestation était à la hauteur de nos attentes, c'était la tête d'affiche du festival ».

Ensuite, le groupe Fauve était très attendu par les festivalières en délire ! HAUT LES CŒURS HAUT LES CŒURS ! Malgré leur fidèle « NIQUE SA MÈRE LE BLIZZARD », le vent était froid et la pluie n'a cessé de tomber. Des sacs poubelle en guise de capes, les courageux festivaliers sont restés pour voir le collectif FAUVE. « Ce soir, c'est un peu notre stade de France, merci la Normandie, on vous aime ».

Et pour finir, c'est par sa beauté physique et scénique que nous finissons sur une note électro avec Gesaffelstein. Le beau DJ lyonnais nous en a mis plein la vue, sa musique minimaliste, ses jeux de lumières... si vous avez l'occasion de le voir, courez-y !

Dimanche 6 juillet

Le dimanche, la fatigue a commencé à se faire sentir. Après 4 jours intensifs, il fallait de la volonté pour tenir encore debout dans la fosse face aux prestations des artistes. Pour nous, la journée a commencé avec Yodelice. Cet artiste français a fait l'unanimité face au public grâce à sa pêche et a su faire revenir quelques rayons de soleil qui ont persisté jusqu'à la fin de la journée.
On parlait de fatigue, et c'est avec la musique envoûtante et lyrique que nos oreilles ont pu se reposer avec la musique d'Agnès Obel, on était tous ravis ! Ensuite, vient le tour de BRETON, un groupe de jeunes, de nous faire voyager en Bretagne... Non en vrai il s'agit d'un groupe anglais très créatif. Ce collectif de cinq artistes fait non seulement de la musique mais aussi du cinéma et des livres. Vient le



tour de Damon Albarn. Que dire, les festivaliers le disent eux-même : «C'était énorme, lui, ses chansons, son orchestre présent sur scène, j'ai adoré». Ayant entamé sa carrière solo, Damon Albarn a d'abord joué dans les groupes Gorillaz et Blur, et a su nous faire profiter de tout son savoir-faire et nous achever à coup de «Clint Eastwood», ce qui était très inattendu.
L'avant dernier concert pour finir les 4 jours était celui de John Butler Trio, une bonne découverte pour nous de ce groupe sur scène. Très énergique il a joué au coucher du soleil tout son répertoire pour le grand bonheur du public.

Et pour finir, le groupe mythique très attendu du public venu majoritairement ce dimanche pour les voir : les Pixies ! Presque deux heures de concert, 15'000 personnes et de nombreux tubes, les Pixies ont joué leurs chansons sans transition, une sorte de show sans pause, impossible de reprendre son souffle. Les fans venus en masse, la foule a chanté en cœur le morceau «Where is my mind» et «Monkey's gone to heaven», en plus de découvrir les morceaux de leur dernier album.

On dit oui à la 6ème édition du festival de Beauregard avec une programmation variée attirant de nombreux publics : on voit l'envie des programmateurs de ne pas se limiter dans des choix artistiques. L'organisation était parfaite et le site très propre. C'était aussi l'occasion pour le festival de donner son avis sur le cas des intermittents du spectacle en diffusant des vidéos de soutiens avant quelque concerts, comme par exemple avant celui de Fauve ; « ça a permis de maintenir la pression » expliquent les organisateurs. « Si nous avons l'occasion de refaire 4 jours de festival, on ne s'en privera pas ! » Alors à l'année prochaine, pendant 4 jours ?

Interview de Cats on trees

«La musique pour nous, c'est un vrai rêve d'enfant. On a commencé très tôt, je jouais déjà du piano très tôt étant enfant. On savait que la musique allait faire partie de notre vie, mais on ne savait pas encore comment.»

Quels sont les artistes qui vous inspirent ?
Les artistes qui nous plaisent sont ceux qui ont une certaine authenticité. Je fais en plus de la musique, de la peinture ; cela m'inspire tout comme les films que je regarde. Tout ce qui nous entoure nous nourrit. On prend du recul sur ce qui nous entoure et on l'exprime.



Comment composez-vous ?
Pendant la période des festivals, on a moins de temps pour composer en musique. Il nous arrive de composer des morceaux pendant les balances, des mélodies nous viennent en tête. On a très vite commencé par la scène et c'est cette contrainte qui nous a fait progresser. On n'a pas peur de se mettre à nu. Ce n'est pas parce que notre musique est fragile qu'elle est moins bien.

Vous avez repris la chanson Mad World de Gary Jules (à l'origine composée par le groupe Tears for Fears) pendant votre concert, pourquoi ce choix, qu'est-ce qui vous touche dans cette chanson ?
Cette chanson de Gary Jules nous touche beaucoup. On a ressenti le besoin de se l'approprier et de la jouer sur scène. Cette chanson est en cohérence avec notre musique, avec qui on est.

Courte entrevue avec IAM

Qu'est-ce qui a changé pour vous depuis les années 90, votre commencement ?

Nous nous remettons en permanence en question, c'est ça qui fait évoluer notre musique. Notre ambiance est plus engagée maintenant, nous faisons un gros travail d'équipe. Nos sources d'inspirations restent toujours variées, ça peut-être la télé réalité tout comme la politique, ou même nous-mêmes.

Qu'est-ce que la musique pour vous ?

La musique pour nous c'est quelque chose de très éclectique. Ce qu'on aime est certes très éclectique mais aussi très radical. J'ai par exemple écouté de la musique thaï pendant le trajet Caen / Paris pour venir ici, je ne comprenais rien aux paroles mais j'ai ressenti toute l'émotion. Pour moi la musique, c'est avant tout l'émotion.

C'est très pressés que les membres d'IAM ont du repartir, sans pouvoir accorder plus de temps aux questions.

- Solène Lautridou et Charline Valenchon

RENCONTRE AVEC LA CLFT MILITIA

Le collectif lyonnais protéiforme de la CLFT Militia - à la fois résidence, webzine & label, prend une place de plus en plus importante dans l'univers techno français contemporain. Avec maintenant à son actif pas moins de six sorties - en vinyles s'il vous plait -, plusieurs lives encensés par le public - closing de Robert Hood et de Shed aux dernières Nuits Sonores -, et de belles collaborations, de Samuli Kemppi à Ben Gibson, la CLFT Milita pourrait être en passe de devenir une grande pontesse de la techno française. Rencontre.


© D.R.

Tout d'abord, si certains ne vous avez pas cernés malgré ma petite introduction à votre propos, comment vous présenteriez-vous en quelques mots ?

#indépendants #anonymes #consciencieux #passionnés #prodigues #généreux #désaxés #irrépressibles #vétilleux #extasiés #infiltrés #téméraires #exigeants #insatiables #clandestins #acharnés #pugnaces #ardents #médidubitatifs #coalisés #nomades #flexibles #incorruptibles #passeurs #propagandistes #parasomniaques #célibataires #rasésurlescotés

On peut avoir l'impression d'assister à un renouveau de la techno hexagonale et mondiale depuis quelques années, entre l'émergence de collectifs, tels que vous ou encore les parisiens de 75021 ou de SNTWN, et par exemple le Weather Festival, qui en deux éditions seulement s'est imposé comme une référence en matière de techno-music. Cela se ressent-il de l'intérieur ? La scène a-t-elle changée ?

La scène a changé, c'est certain. Et qui plus est en France. Elle s'est redéveloppée, et de manière exponentielle. Il y a quelques années à peine, il fallait être fou (et nous l'étions) pour croire à une telle recrudescence de l'activité techno. Au moins autant que ceux qui s'imaginent que des aliens puissent se cacher dans les sous-sols de l'aéroport de Denver. Nul ne sait ce qu'il se passe sous celui du Bourget, mais nul n'aurait pu non plus s'attendre à y voir réuni tant de monde pour le Weather dernier, c'est vrai.

En tant que membres privilégiés de ce que certains appellent le grand complot, bien sur, nous avons pu constater un net regain de l'attention à l'égard de notre cause. Il y a effectivement, comme nous, nombre de personnes qui s'y rattachent aujourd'hui,

prennent leur courage à deux pieds, et osent créer, produire, diffuser, jouer, ou simplement aller danser. La musique, elle, n'a pas tellement évolué. C'est seulement ses contours qui ont été redessinés et affinés.

En parallèle de cela, on voit comme une démocratisation de la techno et de la tech-house avec des artistes ou des labels comme Gesaffelstein et sa troupe ou encore les gars de chez French Fries, qu'en pensez-vous ?

L'utilisation d'internet, celle du smartphone, de la tablette, du gps, ou du vibromasseur se sont démocratisées. Gesaffelstein, oui, peut-être aussi, depuis qu'il a accepté de porter des costumes Givenchy. Fait-il encore de la techno? Vulgariser la techno, c'est la nier, et donc faire autre chose. C'est un mouvement qui, même s'il reprend de l'ampleur, reste en marge, et continue de déranger l'opinion publique. Le seul moyen qu'il ait de rentrer dans les mœurs serait de renoncer à son essence même. À l'heure qu'il est, seule une partie restreinte de la population peut se targuer d'y être sensible. Certes oui, les mannequins de la fashion week de Paris déambulent sur du Perc, mais il est peu probable que ce dernier remplace Pittbull lors de la cérémonie d'ouverture du prochain mondial, ou pose en slip en lieu et place de Rihanna en couverture des magazines. Là, en effet, la techno se sera démocratisée. Mais ce n'est bien évidemment pas le sort que nous lui souhaitons.

Il m'a été donné à lire à votre propos quelques critiques quant à un certain « passéisme » dans votre esthétisme général : sorties en vinyles, d'ailleurs même bientôt en cassettes, photos uniquement argentiques … Que répondez-vous à cela ?

Si nous avons choisi d'utiliser ces supports, c'est avant tout par souci de qualité. Le format digital n'est pas un support. Il ne représente pour nous qu'un outil de diffusion, de promotion, totalement éphémère. Nous souhaitons que notre travail, ainsi que celui des artistes que nous promouvons, puisse laisser des traces, puisse perdurer au-delà de notre courte vie, et même peut-être, puisse se réincarner plus tard. Le progrès ne repose pas que dans l'innovation, c'est un fait dont nous sommes convaincus. À ceux qui - bêtement- nous perçoivent comme des passéistes, nous avons l'habitude de rétorquer que «rétrospectifs» convient mieux à notre démarche. Pour aller de l'avant, il faut prendre du recul car prendre du recul, c'est prendre de l'élan. Ce n'est pas nouveau, et ce n'est ni nous ni Marty McFly qui l'avons inventé.

D'ailleurs oui, vous avez comme projet une sortie sous format cassette, la CLFTTP001, pouvez-vous nous en dire plus ? D'où vous est venue cette motivation plutôt risquée d'utiliser un format - et qui, a contrario du vinyle, n'est plus spécialement populaire ?

Nous sommes prolétaires et sans le sou. Le vinyle coûte très cher, surtout pour les albums. Et nous voulions absolument pouvoir produire de longs formats. C'est donc la principale raison qui nous a fait songer à la cassette comme alternative. Par la suite, on s'est rapidement rendu compte qu'elle comportait bien d'autres avantages que le simple fait d'être bon marché. Sortir un vinyle prend du temps, plusieurs mois, le processus de production est complexe, les usines sont souvent débordées. Graver une cassette c'est enfantin, et très rapide. Nous voulions aussi toucher un autre public. Les vinyles sont essentiellement achetés par des DJ, voués à être joués en clubs, en raves, en milieux festifs. La cassette est plus propice à l'écoute solitaire, à domicile, ou en voiture. Faire le choix de la cassette, c'était aussi du coup s'autoriser l'ouverture d'un catalogue entièrement nouveau, la diffusion d'une techno différente, plus calme, plus expérimentale, ou plus sentimentale. En toute logique, il devrait être plus simple de pouvoir l'écouter. Beaucoup de gens doivent avoir un lecteur cassettes ou un baladeur qui traîne encore quelqu'un part chez eux. Des platines, plus rarement. Nous espérons donc ainsi toucher un public plus large. Enfin, et surtout, a contrario du vinyle, la cassette est un support qui nous est familier,



© D.R.

avec lequel nous avons grandi, à travers lequel nous avons découvert la musique, et donc auquel nous nous devions d'être reconnaissants. CLFTTP001, c'est une manière de lui rendre hommage, et de le préserver.

Comment vivez-vous votre rôle d'acteur privilégié de la scène lyonnaise, ville de plus en plus « techno dans l'âme » (les Nuits Sonores, Dawn Records, Haste, Groovedge, etc ...) ? Si je puis m'exprimer ainsi, « est-ce une bonne ville pour danser sur du kick » ?

Acteurs, nous le sommes. Privilégiés, à aucun moment, même si effectivement, nous cohabitons cordialement, dans l'échange, le partage, et la bonne humeur, avec le reste de nos comparses. Les Lyonnais ont un faible pour la musique électronique, mais pas que, et pas seulement pour la techno, qui est encore loin de faire l'unanimité. Les programmations des clubs, les bacs des disquaires et les sorties des labels sont souvent très éclectiques. Le son tend à se durcir, indéniablement, et les attentes du public également. Couper les basses et ne pas les remettre assez vite, c'est risquer le blâme et le châtiment. C'est parfois regrettable. La techno ne se limite pas à son kick, mais certes, on y danse plus, et mieux, que sur le pont d'Avignon ; non plus en rond, mais tous en rangs d'oignons.

Pour conclure, pourrions-nous avoir quelques informations quant à vos futurs projets ?

Ce que l'avenir nous réserve, seul le passé nous le dira. Conquérir la FM, noircir des pages, sortir des clubs, changer de décor, s'armer d'un système son... Voici, sans trop en dire, les projets qui nous taraudent actuellement et que nous ne devrions pas tarder à mettre sur de bons rails.

Nos plus grands remerciements à la CLFT Militia et à Simon Chambon-Andreani. Bonne continuation à eux.

- Propos recueillis par Victor Jayet-Besnard

ØLIVER

UN VENT DE FRAÎCHEUR AU CŒUR DE L'ÉTÉ


© D.R.

Fraichement débarqués en 2012 sur la scène Indie-Pop française, les quatre garçons du groupe parisien ØLIVER nous offrent leur tout premier EP, Fortune cookies. On peut y trouver les titres True Bee, Pom-Pom, ou encore Faceless. Chez Maze, on a un petit coup de cœur pour Subway, What sound for that song et Bad Shape, plus sombres que les autres titres de l'EP.

Fortune Cookies est un condensé de bonne humeur et de sons qui correspondent à la nouvelle scène pop à l'image d'Elephanz, de Jabberwocky ou de Griefjoy. Le groupe ne surprend pas vraiment mais offre un EP soigné tant au niveau musical qu'esthétique, très intéressant et sympa pour l'été. On retrouve d'ailleurs la patte de leur réalisateur, Samuel Navel, qui s'est chargé des albums de Puggy (To win the world), Cascadeur (Ghost surfer) ou encore Kid North (Atlas). Après de nombreux retours positifs et une sortie de l'EP format vinyle prévue en juillet, on espère que Flo, Clément, Christophe et Paul ne vont pas s'arrêter en si bon chemin. Chez Maze, on attend la sortie d'un album aussi bien fini mais aussi se démarquant plus des autres artistes. On leur souhaite autant de chance que le présage leur nom d'album, faisant référence aux petits gâteaux chinois !

- Julia Coutant

RETOUR SUR LE FESTIVAL FREEMUSIC DE MONTENDRE

Montendre, c'est son lac, ses pins à perte de vue et l'été c'est le festival Freemusic ! Chaque année c'est l'événement attendu par tous les amateurs de musique de la région. On passe du bon temps en plein air avec ses amis et on fait beaucoup de nouvelles rencontres. On a aussi le plaisir d'écouter de nouveaux groupes ou bien de redécouvrir en live des morceaux légendaires. Le vendredi 20 et le samedi 21 Juin, les festivités ont commencé à partir de 19h00. Pour commencer, ce sont des groupes aux univers doux et entraînant qui ont lancé la danse. Au fil de la soirée, le volume et le rythme montent : on passe du rock puis, après minuit, c'est autour du rap et de l'électro. Le programme de ce festival suivait parfaitement le rythme de ses spectateurs. La soirée se terminait à 2h du mat et la plupart rentrait au camping pour terminer la soirée. Maze est allé faire un petit tour dans la foule et dans les coulisses pour vous faire partager plus en détails la folle ambiance des Freemusic.



Vendredi 20 Juin

La soirée a commencé avec A Call At Nausicaa, un des groupes que l'on a pu découvrir ce soir là, originaire de Bordeaux. A Call At Nausicaa est un mélange de rock et de classique qui donne un folk intelligent et pertinent. Le groupe est composé de trois garçons et deux filles qui jouent guitare, violon, trompette, violoncelle et batterie. Sur scène, chaque instrument accompagne le spectateur dans un univers simple et doux.

« Notre groupe est un peu comme un orchestre de poche » s'amuse à dire le trompettiste du groupe. Et l'on peut dire que c'est exactement cela qu'on ressent lorsqu'on voit et écoute A Call At Nausicaa.

Le groupe s'inspire de la folk américaine, de Sufjan Stevens, de Joy Division et de bien d'autres artistes. Ce savant mélange de cordes mélodieuses accompagné par un duo Guitare/Batterie rock et rythmé donne une prestance incroyable sur scène. Le tout dominé par des paroles drôles et touchantes. Un groupe à suivre de prêt, qui s'impose de plus en plus sur la scène bordelaise. Vous pourrez les retrouver cet été le 23 Juillet au Cap Ferret en collaboration avec Bordeaux Rock ainsi que le 31 Août à Jonzac. A la rentrée, est prévu la sortie d'un EP regroupant toute leur musique ainsi qu'un nouveau single dont le titre est encore inconnu.

Aux alentours de 21h, la foule commence à s'épaissir. On voit toutes sortes de gens se presser devant

la scène avec des couronnes de fleurs dans les cheveux, en short en jean et des lunettes de soleil extravagantes. On se croirait presque au festival de Coachella aux Etats-Unis !

Le public danse devant Dub Inc (Reggae) puis chante avec Elephantz (Electro-pop). Le monde se presse à la brasserie, tandis que d'autres regardent avec exaltation le match de foot sur grand écran. L'ambiance est plus qu'estivale.
La soirée du 20 Juin bat son plein à l'arrivée du groupe légendaire Skip The Use. C'est LE groupe phare de la soirée. Un rock-pop énergétique qui fait danser toute la foule. La puissance du groupe est créée par la folle énergie de son chanteur, Mat Bastard. La communion entre le groupe et son public est électrique. Mat, pour les intimes, comme une puce excitée saute partout sur scène puis se jette dans la foule. Skip The Use, c'est une musique complètement folle et dansante qui nous réveille et nous transforme en boule énergisante. Durant le concert, en plus des cris de la foule en délire, on a pu entendre les titres mythiques du groupe tels que Ghost, Nameless world, Cup of Coffee, tous issus du dernier album de Skip The Use sorti en 2013 « Little Armageddon ». Ensuite, la soirée continue avec les groupes Set&Match (Hip-Hop) puis deux groupes électro : The Bloody Beetroots Live et Tha Trickaz.

Samedi 21 Juin

Deuxième et dernier soir du festival. Les Freemusic accueillent pour la fête de la musique de nombreux groupes tous intéressants et différents. La soirée est ouverte par le jeune groupe mais pas moins talentueux Colours in the street (pop). Tout comme A Call At Nausicaa le vendredi soir, Colours in the Street est la découverte musicale de ce deuxième soir. Révélés par de nombreux prix en 2013, ce groupe est composé de quatre jeunes garçons. Leur univers magique et coloré nous rappelle Coldplay, Radiohead ou encore Foals.
Vers 21h00, c'est autour du premier artiste très attendu de la soirée : Yodelice. On connaît tous l'univers rock et folk de Yodelice. Son arrivée sur scène, tel un Cow-boy, n'est pas passé inaperçu. Pour le plus grand plaisir du public, il a interprété ses plus belles chansons et aussi les plus connues. On a pu chanter avec lui « Sunday With A Flu », « Fade Away » et bien d'autres morceaux doux et mélodieux.

Ensuite, nous avons eu le plaisir de retrouver Le Prince Miiaou sur scène, alias Maud-Elisa Mandeau. Nous avons déjà découvert l'univers exceptionnel du Prince Miiaou dans un article de Maze dans le numéro de Février 2014. (voir ici). Ensuite, la soirée continue avec le groupe légendaire The Offsprings.

En effet, très attendu ce soir là, The Offsprings a fait un tabac ! Pour ceux qui ne connaissent pas ce groupe, il a derrière lui 30 ans de carrières, 40 millions d'albums vendus dans le monde et énormément de prix ; autant dire qu'il s'agissait de l'événement exceptionnel à ne pas rater des Freemusic ! Et ça, tout le monde le savait... C'est le concert qui a eu le plus de public du festival. The Offsprings, c'est un univers très rock et dynamique. La foule était déchaînée, poussait, si bien que les petits chanceux qui avait réservé leur place tout devant se sont retrouvé collé contre la barrière et bousculés dans tous les sens. Toutefois nous étions prévenu : sur le programme du festival nous pouvions lire à propos du concert de The Offsprings « Pour les moins sportifs, un peu de préparation physique s'imposera avant le festival. »
The Offsprings grâce à son expérience et son sens du rythme a offert à ses spectateurs un concert de qualité, qui a fait poussé des cris d'excitation jusqu'à l'autre bout du camping. Après ce moment exceptionnel, la foule ne s'est pas calmée pour autant. La soirée a continué avec un groupe bien connu et aussi tout attendu ce soir là : le S-Crew. C'est un groupe de rap français que la plupart des jeunes attendait avec impatience ce soir là. Finalement, la soirée a continué avec deux groupes d'électro : Netsky DJ Set & Script MG et Son of kick feat. Lady Leshurr qui a fait danser le public jusqu'à 2h du matin. La soirée ne s'est pas pour autant terminée si tôt. La plupart se retrouvait au camping et ont continué à profiter de l'ambiance estivale des Freemusic.

En résumé, les Freemusic, c'est le festival qui inaugure l'été. La musique est très variée, il y a beaucoup de monde et des gens différents et de tout âge. Bref, les Freemusic 2015 sont une possibilité de sortie entre amis très sympa pour commencer l'été prochain. En attendant, la saison des festivals de musiques vient tout juste de commencer en France et vous pouvez trouver dans toutes les régions d'autres festivals de musique avec d'autres groupes aussi talentueux.

- Lauranne Wintersheim

RENCONTRE AVEC JENNIFER AYACHE

Après presque 15 ans avec Superbus, 5 albums, un best of, des centaines et des centaines de concerts et une fanbase bien solide, Jenn Ayache (leader, chanteuse, auteur et compositrice dans le groupe) a pris le risque : celui de se lancer en solo. Envers et contre tous, c'est un virage très serré vers la musique plus électronique et urbaine qu'elle prend avec +001, son premier album solo, qui sortira le 22 septembre. Rencontre avec une Jenn en pleine renaissance.



© D.R.

Bonjour Jenn ! En 2011, tu montrais déjà ton envie d'essayer autre chose que Superbus avec le collectif Wonderama. Alors que ce projet n'a pas abouti, tu te lances aujourd'hui pour de bon sans ton groupe. Te sens-tu davantage prête à te lancer aujourd'hui qu'à ce moment-là ?
Oui je me sens plus prête, j'avais besoin de tester, d'expérimenter, même si je continue encore à le faire avec ce projet solo, Wonderama était le tout début, cet album en est la continuité.

Le risque te fait-il moins peur maintenant ?
Le risque fait peur de toute façon, mais c'est ce qui est intéressant, se mettre en danger.

On ne peut que souligner l'éclectisme de cet album, entre le rap de J'ai Voyagé, l'électro-pop de Weather Operator ou L'Américain, qui rappelle les sonorités utilisées par Lana Del Rey. Cet album t'a permis d'essayer les styles que tu n'avais pas pu intégrer dans Superbus ?
La musique de Superbus était déjà très éclectique, j'ai toujours aimé jouer avec les époques, les styles, les sons. Ici c'est la même chose, avec encore de nouveaux ingrédients.

Quel est le morceau de l'album dont tu es la plus fière ?
Je suis fière de l'album dans son ensemble, parce que je me dis que j'ai été capable de le faire, donc chaque chanson m'évoque un moment précis, une période, un souvenir, l'humeur dans laquelle je me trouvais quand je l'ai composée. Mais pour danser je vous conseille Just In Time !

Quel sera le prochain single ?
Il s'appelle Acide. J'ai rajouté quelques nouveaux titres à l'album, puisque je continue d'écrire presque

tous les jours, et celui-ci en fait partie, c'est une chanson d'été, je trouve, elle ira bien pour la période.

À la première écoute, j'ai été très déroutée par la chanson Elle A Balancé. Qu'est-ce qui t'a poussée à écrire cette chanson ? Comment doit-on la comprendre ?
Elle A Balancé est une chanson de peste ! Certaines personnes de mon entourage m'ont rapporté des rumeurs, des choses que certaines filles peuvent dire derrière mon dos, c'est une chanson en réponse, pour celles qui auraient envie de se bagarrer !

J'ai beaucoup aimé Diabolo Menthe, un vrai OVNI musical dans +001. Pourquoi cette reprise si douce, aux paroles si nostalgiques ?
Cette chanson me plaît depuis longtemps, elle me touche, je l'ai écoutée en vinyle avec ma mère un soir, j'ai décidé de la reprendre grâce à ce joli moment passé avec elle.

Tito Prince et Mat Bastard sur ton album, The Young Professionals et maintenant M. Pokora, que de duos en vue ! Pourquoi t'y lances-tu maintenant alors qu'il y en avait très peu avec Superbus ? Pourquoi ce choix d'artistes plus urbains ?
Il n'y a pas de duo prévu avec M.Pokora, c'est une collaboration sur son album, mais en écriture, je ne chante pas avec lui. Le fait d'être sans mon groupe me rend un peu plus libre de rencontrer de nouvelles personnes, alors je n'ai pas envie de me mettre de barrière. Tito Prince, Mat Bastard, TYP, c'est un mélange d'univers qui reste assez cohérent finalement.

Dans le clip du single L'Américain, tu te montres séduisant un bel américain... Pourtant, sur les dernières secondes, tu le laisses gisant au bord de la route comme mort... Qu'est-ce que ce final signifie ?
Ça signifie que les gens se creusent la tête pour savoir pourquoi. Qu'a t- il pu arriver à ce bel Américain ?!

Avec ce changement de style assez prononcé, penses-tu que cet album va changer l'image que le public a de toi ? Qu'as-tu à dire aux fans qui ne se retrouvent pas autant dans tes nouvelles chansons ?
J'essaye de ne pas me poser trop de questions, sinon je ne fais rien. Une bonne chanson reste une bonne chanson, et comme je fais les choses sincèrement, et que j'y mets du cœur, j'imagine que ceux qui ne s'y retrouvent pas, laisseront place à ceux qui s'y retrouvent.

Penses-tu que ce virage solo urbain, cette nouvelle façon de travailler, aura des impacts sur ton travail dans Superbus ?
Oui sûrement, car j'apprends beaucoup de choses en ce moment, c'est presque comme une analyse chez un psy !

L'après Jenn Ayache ce sera quoi ? Une pause pour ta vie privée, le retour de Superbus ?
Je ne sais pas encore. Déjà sortir cet album et partir en tournée, on verra pour l'après !

Petite question culture : tu parles souvent de ton goût pour le cinéma, tu co-réalises tes clips... Ton top 3 de films vus ou sortis récemment ce serait quoi ?
J'ai été assez bluffée par la réalisation de Gravity. Tenir un film si longtemps avec un seul personnage, c'est assez fort. Et sinon j'ai des films cultes qui restent les mêmes : le Batman de Tim Burton, Pulp Fiction, La Vie Est Belle, et beaucoup d'autres, mais la liste est trop longue !

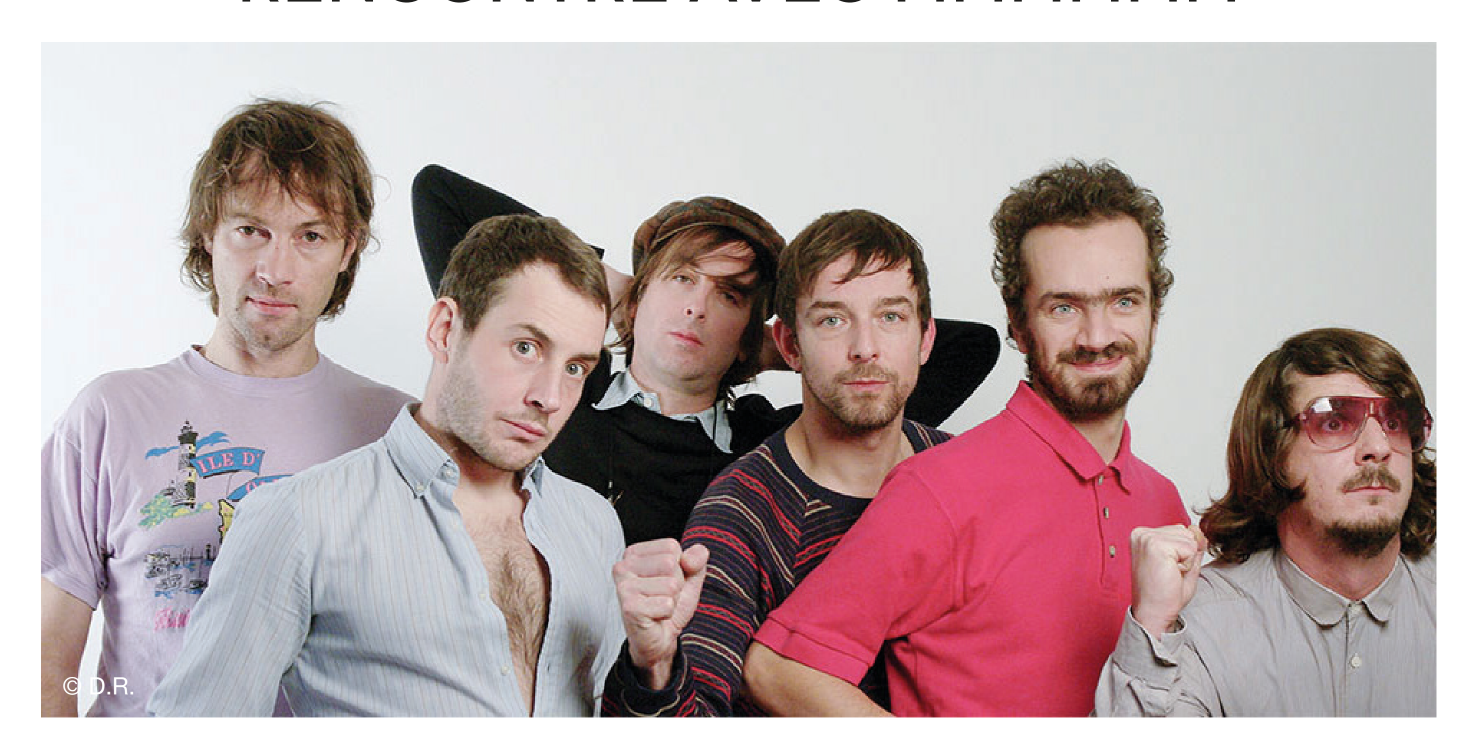
Et ton livre de chevet ?
N'importe quel Amélie Nothomb !

Et pour finir, les autres membres de Superbus, tu as des nouvelles ? Chacun a l'air d'aller de son petit projet : The Dukes, Mr Freak, Patrice a aussi l'air d'enregistrer dernièrement…
Oui on se parle et on se voit souvent, chacun garde un œil sur l'autre et les projets des uns et des autres sont jolis. On prendra le temps qu'il faudra, mais on se retrouvera !

- Propos recueillis par Laurie Montagner

ÉROTISME BOVIN

RENCONTRE AVEC MMMMMM



© D.R.

MmMmMm à la scène comme à la ville c'est une histoire de copains qui font de la musique avec leurs autres copains, et puis tout ça ça fait tellement de copains qu'on ne sait plus trop qui est qui, vous suivez ? L'improbable hydre normand à six têtes nous accordé un entretien exclusif juste après leur passage aux Papillons de nuit, après ça plus d'excuses pour massacrer leur patronyme.

Maze : Alors qu'est ce que vous avez pensé du public des Papillons ?
Kid : C'était formidable, ils sont ultra chauds, ils en demandent énormément et du coup c'est un plaisir de leur en donner pour leur argent, pour ceux qui avaient payer leur place et effectivement on aime la compétition, sans aller jusqu'à la win mais on se bagarre. On a eu du répondant, c'était physique car il fait très chaud en Normandie mais c'était formidable ! On est tous de St Lo, on était déjà venus en festivaliers, et on est très fiers de porter haut les couleurs de la Normandie « Normandie mon amour si tu nous entends ».

Maze : Et pourquoi le choix de ce nom ?
Kid : C'est toute l'énergie que dégage un deux roues survitaminé, [il imite le bruit en mimant l'accélération de la poignée de gaz], tu peux le prononcer comme tu veux, on a tendance a faire un peu la mobylette, mais ça peut être très sexy.
Frabchy : [Voix sexy : on] « MMM vous êtes avec les MmMmMm ce soir », ça peut être une moto, ça peut être des gémissements, un mélange d érotisme et de cambouis... et éventuellement de vache quoi, c'est de l'érotisme bovin ! Bien sur. T'as le droit de tout faire avec les MmMmMm.

Maze : Sur scène vous ne tenez pas en place, vous êtes tous multi-instrumentistes?
Greg Morrice : Manu a fait le conservatoire de cor anglais, dit le « French cor » là bas. Non sérieusement on a plaisir à se dire multi non-instrumentistes, parce qu'effectivement on a tendance à passer derrière tous les postes... mais y en a qui sont très bons.
Kid : Certains sont arrivés dans le groupe sans avoir jamais joué d'instrument, à part moi même avec ma thèse de cor anglais. Et du coup toute la liberté du projet, c'est d'avoir ouvert la porte à des copains qui avaient envie de faire de la musique tout simplement, avec leurs autres copains ! Et donc ça fait plein de copains. Et donc les morceaux arrivent sans prévenir, et on est l'un ou l'autre derrière un instrument, et même si tu sais pas faire tu peux toujours trouver un truc à faire. On s'est jamais dit on va mettre le meilleur batteur a la batterie, ou le guitariste a la guitare, c est complètement open.
Frabchy : Personne n'écrit on se met tous dans un local, notre petit studio ; on arrive on se met un peu comme on le sent et on rentre dans un délire, on enregistre tout avec un Iphone. On refait tout bien et après on rajoute un peu de bordel par dessus, et après une fois que c'est organisé on ramène le



© D.R.

chaos.
Greg Morrice : On a l'air comme ça de branlicots mais finalement c'est un bordel organisé, on a l'air de coqs sans tête qui courent dans tous les sens mais.. ; Orelsan a dit à propos de nous, j ai l'impression qu'ils se ressemblent tous, que c'est toujours le même mec. MmMmMm c'est un peu ça, c'est un corps, un mec, six têtes.

Maze : Comment va se passer l'été pour les MmMmMm ?
Kid : On est sur pas mal de festivals, les Franco, Beauregard et puis on va sortir un 45 tour mi-juin. « ABC » puis deux autres. Peux être un album qui réunira ses morceaux, on verra bien, on voudrait pas faire un album qui passe un peu a coté.
Frabchy : Je fus prof de français un temps, d'où les paroles tu vois « A,B,C » c'est ludique, c'est instructif

Maze : Et vous êtes entièrement consacrés à la musique ou vous avez des boulots à coté ?
Greg Morrice : Ah bah oui.. et là c'est moins drôle !
Frabchy : Ouais moi je suis tennisman professionnel, là je suis allé au 2e tour pour la 1ere fois de ma carrière à Roland Garros, y'a quoi ? Une semaine ? Et voilà j'ai joué sur le cour numéro 17 et je suis passé, je suis passé en 4 sets, donc je suis ravi. Je vais de ville en ville et je vis du tennis quoi.
Kid : Moi je suis professionnel du skateboard, j'ai une boutique qui s appelle Vega skateshop, 18 rue louis blanc ouvert de 10h30 a 19h30 non stop du lundi au samedi, vente par correspondance à nos frais !
Greg Morrice :Voilà le mot clef c'est GÉNÉROSITÉ.
Kid : Et ÉCLECTISME aussi !
Greg Morrice : Ah oui l'éclectisme aussi, j'en ai fais quand j étais jeune, saut en longueur tout ça...
Kid : Sinon moi mon truc c'est les motos japonaises des années 80... Kawasaki GPZ, de 86, 550cm3, la même que Top Gun en dégradé magnum ! Et Flaubert aussi bien sur ! Mais si Flaubert avait pu faire de la moto, il se serait pas privé ! C'est sur il aurait roulé en GPZ Flaubert.

- Propos recueillis par Fabien Randrianarisoa

SOLIDAYS

COMBATTRE LE SIDA EN MUSIQUE

Le week-end du 27 au 29 Juin, l'hippodrome de Longchamps, situé dans la capitale, a été envahi de milliers de spectateurs à l'occasion de la 16ème édition du festival Solidays. Des stands à foison, des concerts de qualité, et bien sûr une ambiance incroyable, on en redemande !



© Angelo Teste des Trucs

Conjuguer solidarité et musique, c'est le défi qu'a proposé de relever l'association Solidarité Sida dont Luc Barruet est le fondateur. Un défi qu'elle relève haut la main, avec ses 175 000 festivaliers venus apprécier les concerts durant trois jours. Aujourd'hui deuxième festival de musiques actuelles de France, juste derrière les Vieilles Charrues, les Solidays prennent de l'ampleur et proposent aux visiteurs un week-end riche en émotions.

Les Solidays, c'est un festival colossal. Une cinquantaine d'hectares sont réunis pour accueillir cinq scènes. Trois chapiteaux, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, abritent des artistes qui émergent dans le monde de la musique. De l'autre côté de l'hippodrome, deux grandes scènes, Paris et Bagatelle, où les grands noms de la programmation proposent un spectacle gigantesque. Entre concerts, animations, saut à l'élastique, expositions et conférences sur des thèmes relatifs au SIDA, on ne s'ennuie pas !

De Vanessa Paradis à Franz Ferdinand, en passant par Metronomy, Skip the Use, -M- ou Fauve, cette 16ème édition annonçait déjà des artistes qu'on ne présente plus ! Venus des quatre coins du monde, la diversité était autant dans leur origine que dans leur genre musical. On pouvait donc retrouver la chaleur du Mexique avec les guitares acoustiques de Rodrigo y Gabriela, danser sur le rock anglais de Breton, vibrer sur l'électro de Vitalic, apprécier les textes de rap de Disiz, ou encore admirer les performances incroyables de la française Christine and the Queens. Bien sûr, aux côtés de ces artistes bien connus, d'autres qui le sont moins, mais pas moins talentueux, étaient présents. Avec Talisco, Klink Clock, James Vincent MCMorrow ou encore les Saint Michel, les chapiteaux ont été très rapidement envahis, eux aussi.

Mais les Solidays, ce ne sont pas seulement des grands noms de la musique. Non, ce sont aussi des grands noms du cinéma, de l'économie, mais aussi de la politique. L'ouverture des Solidays s'est faite en présence de l'américain Bill Gates. Un invité de marque qui avait inauguré le festival ; à noter que



le président d'honneur de cette édition n'est autre qu'Antoine de Caunes. Ce week-end, vous pouviez aussi rencontrer Najat Vallaud-Belkacem, qui a d'ailleurs pris part à plusieurs animations présentées sur les lieux, mais aussi Christiane Taubira dont le discours en hommage à Nelson Mandela en a ému plus d'un ! Par ailleurs, pour la première fois dans l'histoire des Solidays, le Président de la République, François Hollande, était présent, accompagné notamment de Jack Lang, à qui l'on doit la célébration de la musique le 21 Juin. Comme un poisson dans l'eau donc !

Mais au-delà de cet aspect musical inhérent au festival, celui-ci se démarque particulièrement par sa dimension caritative. Les millions de bénéfices récoltés chaque année sont directement reversés à des associations œuvrant dans la prévention et l'aide aux malades. Dans sa continuité, des cérémonies sont organisées, des discours sont déclamés afin de sensibiliser sur les risques du SIDA. Le dimanche, à 18h, le festival s'interrompait : les scènes éteintes, les animations arrêtées, un retour au calme presque insoupçonné. Une cérémonie était organisée afin de rendre hommage aux personnes décédées du SIDA : le patchwork des noms. Un hommage a aussi été rendu à Nelson Mandela, le héros de la lutte anti-apartheid, exemple dans la défense des droits humains. Par ailleurs, le temple du village associatif se retrouve tous les ans entre les deux scènes principales pour accueillir des associations qui défendent, elles aussi, les droits humains ou accomplissent différentes actions de prévention.

Profiter de concerts prodigieux, tout en éveillant sa conscience sur le SIDA grâce à des stands et des conférences surprenantes, c'est presque impensable. Pourtant, Solidays le fait. N'oublions pas de remercier tous ces bénévoles sans qui rien de tout cela ne serait possible ! Une expérience magnifique, un week-end de folie, et des tas de souvenirs à ramener dans les valises. Difficile donc de sortir indemne de ce magnifique festival.

- Amélie Coispel et Pierre Leriche

FESTIVAL JARDIN DU MICHEL
RETOUR SUR LA 10E ÉDITION

À peine les premiers jours de Juin ont-ils pointé le bout de leur nez que nous avons déjà l'impression d'être en période estivale, tous les éléments étant au rendez-vous pour cette 10e édition du Jardin du Michel qui s'est déroulé à Bulligny entre les 6 et 8 Juin dernier, artistes et festivaliers s'en donnant à cœur joie pour rendre cet anniversaire des plus agréables sous le soleil. Retour sur les soirées du vendredi et samedi !



Un vendredi sous les feux de la Scène Lorraine

Festival encore trop méconnu parmi tant d'autres, le Jardin du Michel nous a proposé cette année encore une programmation des plus sympathiques, mettant encore et toujours en avant la scène Lorraine, en atteste la présence de Luna Gritt, duo nancéien qui a été choisi pour ouvrir le bal sur la Grande Scène face à un public encore peu nombreux mais enjoué, se laissant dandiner au rythme des morceaux. Et si leur création ne remonte qu'à 2012 le duo a eu le temps de se faire à la scène, assurant la première partie de Jacques Higelin à Nancy ou en participant à la 40eÉdition du Nancy Jazz Pulsations, le tout couronné par une cinquième place décrochée au show télévisé de France 2, La Grande Battle. Mais aujourd'hui le duo a décidé de se produire en groupe autour d'un set bien agencé dont on retiendra l'entêtant single Be Happy qui nous restera en tête tout au long de la soirée, si ce n'est plus, mais également leur superbe reprise de La Nuit Je Mens du défunt Alain Bashung. Autant vous dire que l'on a hâte de pouvoir découvrir leur album actuellement en cours de réalisation. Changement de scène et d'univers pour la suite des festivités, les luxembourgeois de Seed To Tree nous proposant de passer la frontière à quelques kilomètres de là grâce à leur indie pop-folk. Plus on les observe et plus on a la vague impression de voir les premiers pas scéniques de ce groupe encore fragile même si une légère approche humoristique est tentée, et ce malgré la fondation du groupe qui remonte à 2010. Notre ballade se poursuit avec La Rue Kétanou, très attendu par le public mais surtout venu célébrer les dix ans du festival, chose qui leur revient de droit ayant participé à la toute première édition. Le public s'entassant désormais en masse devant la Grande Scène scande le nom de Michel, organisateur de l'événement qui fera son apparition un bref instant, émotion et satisfaction se mêlant alors à une joie et une bonne humeur communicatives, le set re-

prenant de plus belle, tous reprenant en chœur les titres de La Rue Kétanou, certains dansant ça et là. Et ce n'est pas prêt de s'arrêter puisque la prise de pouvoir revient au groupe français aux quatorze ans de carrière, Danakil qui livrera une véritable performance, la foule montrant son engouement pour leur musique reggae roots.

Là encore le public participe fortement et le groupe se déchaîne sur scène comme au premier jour, n'ayant pas pris une ride même si la rengaine nous paraît parfois longue à déverser les mêmes sonorités.

The Offspring : La déception

Alors que sur la Scène Alternative D-Bangerz envoie un flow électronique, nous parvenons à nous glisser parmi les premiers rangs de la Grande Scène afin d'attendre la véritable tête d'affiche de la soirée, The Offspring de retour en France dans le cadre d'une tournée autour des 20 ans de leur troisième album à succès Smash, ce qui n'est pas pour nous rajeunir. Tout aussi impatients que leurs fans arborant fièrement les couleurs du groupe, nous avons été déçus par la prestation livrée, le chanteur, Dexter Holland chantant clairement en playback, chose que nous avions du mal à concevoir même si nous avions été mis en garde en amont. Alors que penser de ce set ? La musique, elle, est bien desservie en live, mais c'est bien la voix de Dexter qui pose problème, et pour le coup, nous aurions presque préféré écouter l'album dans sa version studio, chaque titre à succès nous décevant chaque fois plus. La soirée bat son plein et nous n'avons qu'une envie, nous remettre de cette déception planante autour du groupe américain. C'est pourquoi nous nous rendons rapidement vers la Scène Alternative où s'apprête à se produire Lyre Le Temps. Retour dans l'Est avec ce groupe des plus surprenants venu de Strasbourg et qui se révèlera rapidement être notre coup de cœur de la soirée, déversant un Hip Hop ponctué d'une dose de swing sur un fond électronique. Si le mélange des genres peut paraître difficile, ce n'est pas à eux qu'il faut en parler, le trio nous bluffant au fil des morceaux, la foule suivant le rythme, les bras se levant des premiers rangs à perte de vue. Une chose est sûre, on a oublié The Offspring aussi rapidement qu'ils sont venus pour la bonne humeur communicative de Lyre Le Temps qui mérite amplement sa place sur scène ce soir au Jardin du Michel et qui nous aura permis de conclure notre première soirée en beauté. Présents sur de nombreux festivals cet été, nous vous les recommandons vivement !

Le Rock à l'honneur pour la seconde soirée !

C'est sous une chaleur harassante que nous nous rendons sur le site pour poursuivre notre festival le lendemain avec au programme une soirée des plus rocks, notamment grâce à la scène lorraine qui continue de défendre ses couleurs sous les noms de Blondstone et Dead Stereo Boots. Au détour d'un passage par l'espace presse avant l'ouverture des portes, nous nous arrêterons à la conférence de presse des premiers, apprenant diverses choses sur leur album Mass Solace sorti en avril dernier. Il ne nous en faudra pas plus pour gagner l'intérieur du festival, les fans les plus fervents d'Alice Cooper se trouvant déjà devant les barrières de la Grande Scène où va se produire Blondstone en ouverture de cette soirée quelques minutes plus tard, déversant un rock acerbe et entraînant, ne nous laissant pas de marbre. À quelques pas de là, le duo nancéien Dead Stereo Boots prend le relais sur la Scène Alternative avec les titres Strawberrie Pie et Honey en guise d'ouverture, annonçant un set électrique et percutant. On notera par ailleurs que ces deux titres sont présents sur leur EP Broken Stereo Love sorti en septembre 2013. Ça et là des t-shirt à leur effigie se dissimulent, certains chantonnant avec eux ces deux titres maintenant connus, le second ayant même fait l'objet d'un clip autour des contes. « Ça fait du bien d'être là ! » déclare le chanteur, Roger, entre deux titres, la joie s'affichant sur leur visage avant de demander s'il y a des filles dans l'assemblée, lançant She puis Beautiful Beach, en ajoutant non sans humour « pas la plage ». Les Dead Stereo Boots plaisent et ça se ressent, des pogos se formant au centre quelques morceaux plus tard, soulevant la poussière en un nuage au rythme infernal de la batterie. La chaleur est pesante et pourtant la température de nos corps vient encore de monter de quelques degrés grâce à eux, les t-shirt sautant chez filles et garçons. Ils laisseront place au très attendu Alice Cooper mais aussi à FFF et Skip The Use qui se produiront tous trois sur la Grande Scène ; la Scène Alternative quant à elle nous proposant de découvrir ceux qui sont parvenus jusqu'à la final du Festival Sosh aime Les Inrocks Lab, Grand Blanc, eux aussi issus de la scène lorraine avant de faire place à l'international, Kid Karaté et Murkage prenant le relais.



FFF : Le retour gagnant !

Séparée depuis 2001, la Fédération Française de Fonck dite FFF a repris du service suite à une reformation exceptionnelle en 2013 à l'occasion d'une soirée au bénéfice du Secours Populaire (Secours Pop Rocks) organisée au Bus Palladium et à laquelle avait participé –M- lors de la première édition, retrouvant les routes de France cette année. C'est donc au Jardin du Michel que nous les retrouvons en ce 7 Juin pour un show détonnant, Marco Prince essayant de remuer la foule à grand renfort de « Jump », parvenant à ses fins aisément. Un clin d'œil sera d'ailleurs fait à leurs « copains du Nord », Skip The Use qui se produiront plus tard dans la soirée et qui sont eux aussi venus apprécier le concert dans un coin de scène. Et si l'actualité est actuellement tournée vers la montée du Front National en France comme en Europe, les FFF décident de donner leur opinion, les doigts se levant sur scène comme dans le public avant d'entamer La Jeunesse Emmerde le Front National des Bérurier Noir qui font notamment partie de leurs inspirations. Le public se soulève alors en une masse et reprend en chœur ce titre connu d'un bon nombre avant que le groupe porté par la guitare de Yarol Poupaud nous entraîne vers d'autres morceaux tels que Barbes que l'on scandera avec eux.

Sur la Grande Scène s'en est loin d'être terminé puisque l'on monte en grade avec le véritable show à l'américaine d'Alice Cooper s'apprêtant à être donné. Et autant se le dire, si les fans sont venus en masse pour le voir, seules deux dates étant prévues en France pour le mois de Juin, les générations se confondent dans la foule, arborant t-shirts et maquillages, les artistes quant à eux étant curieux de découvrir l'homme sur scène. Homme qui justement nous envoie une pluie d'effets, passant par la pyrotechnie, une réplique géante de lui-même ou encore une guillotine, misant véritablement sur le spectacle. L'âge se creuse sur son visage mais ses morceaux n'ont pas pris une ride, repris par les plus fervents tandis que l'on se laisse éblouir, redécouvrant en live ces titres que nous avions si souvent entendus. Difficile de passer sans encombre après un tel spectacle nous direz-vous, pourtantc'est bien ce qu'on fait les ronchinois de Skip The Use. Mat Bastard et ses compères n'ont peur de rien et nous le prouvent ce soir encore assurant leur set avec ces titres que l'on connait tous à présent sur le bout des doigts passant du récent Nameless World à Give Me Your Life ou encore People In The Shadow, signant la reprise de leur tournée des festivals sous un bon jour. « On finit tous comme des Michel » clamera Mat avant d'entamer Bastard Song, rendant ainsi hommage au festival et lançant également un clin d'œil à ses compères surnommés de ce nom.

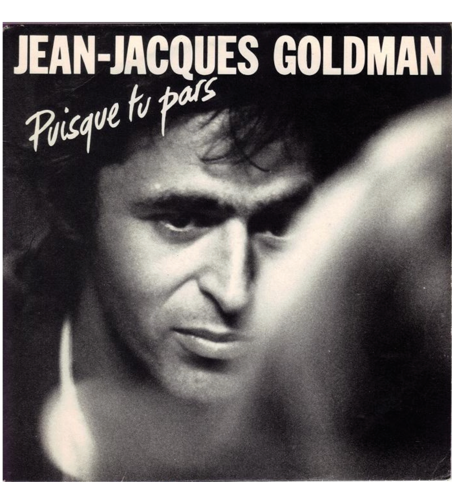
- Elise Verger

MAZE PLAYLIST : POST-BAC

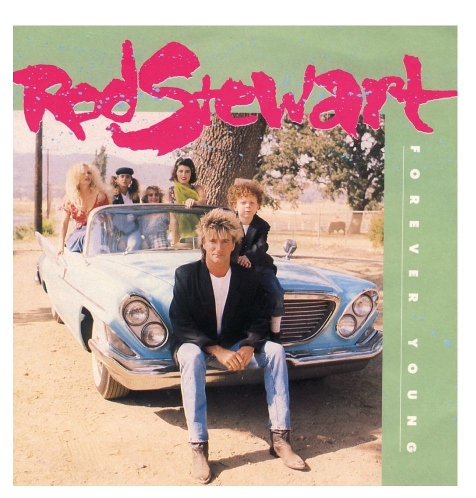
Chez Maze, on se préoccupe de nos lecteurs qui ont passé le bac en juin. Pour accompagner le changement qui les attend avec les études supérieures c'est-à-dire les «au revoir», la liberté, l'avenir en perspective et puis la recherche d'appartement, Maze a concocté une petite playlist pour les chouchouter. Mais attention à toi étudiant qui désire changer d'article car tu penses qu'il ne te concerne pas : tu peux quand même découvrir des chansons sympas qui te ramèneront quelques années en arrière.



The Beatles - She's leaving home (1967)



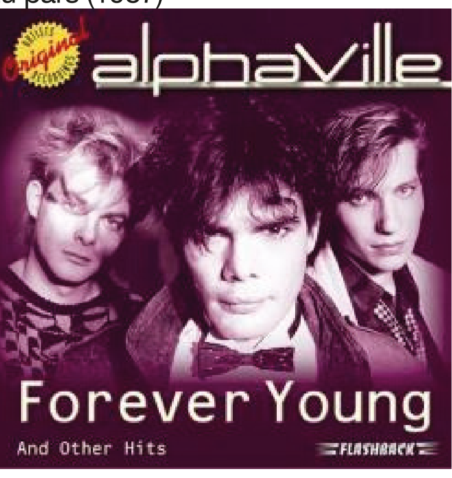
Jean-Jacques Goldman - Puisque tu pars (1987)



Rod Stewart - Forever young (1988)



Beastie Boys - Fight for your right (1986)



Alphaville - Forever young (1984)



Bon Jovi - It's my life (2000)



Eddie Vedder - Rise (2007)



Renaud - Dans mon HLM (1980)

Alors, vous avez apprécié ? On peut penser que cette playlist est un peu tristounette mais en fait elle est aussi pleine de joie et de nostalgie pour l'enfance qui s'envole (oui oui) : c'est l'histoire de la vie ! On ne vous retient pas plus longtemps car on sait que vos cartons vous attendent avec Maze dedans ! Vous pouvez retrouver la playlist complète gratuitement sur Spotify.

- Julia Coutant

Cinéma



JIMMY'S HALL – COEUR D'ANTAN

Jimmy ouvre les fenêtres, dérangeant la poussière d'un ancien dancing. Il laisse entrer la lumière pour réveiller un passé qu'il a fui par nécessité. La lumière est à l'image du personnage ; naturelle, sans artifices. Elle ne vient pas des hauteurs, elle égaye les regards et les danses. Une ombre plane sur l'éclat des reflets, une ombre qui se croit divine. Synonyme de délation, elle apporte coups de fouets et culpabilisation. Le personnage du dernier film de Ken Loach inspiré d'une histoire vraie, Jimmy, éclaire cette ombre à grands coups de rêves illuminés d'une naïveté enfantine.



© D.R.

Ce sont des imperfections de pellicule qui ouvrent le film, grises à la fois dans leur nature et dans ce qu'elles montrent. Ce sont des archives des années 30 qui introduisent Jimmy's Hall. A échelle internationale, le krach boursier de Wall Street et la crise viennent appauvrir toujours plus de monde, jusqu'à la profonde campagne irlandaise, cœur de l'histoire, sortant tout juste de la guerre. Dans ces vallées brumeuses, un homme aux habits soignés revient là où il a poussé son premier cri. Après un exil de 10 ans, il veut remettre de la terre sous ses ongles et tremper ses chemises de sueur. Mais au détour d'un chemin, son passé le rattrape. Le dancing qu'il avait construit et son symbole de liberté ont demeuré dans les esprits. Cette force symbolique, Jimmy Gralton veut désormais qu'elle transpire des chorégraphies afro-américaines, qu'elle vienne réveiller les tympans de la jeunesse et ranimer le jazz qui sommeille sous les épidermes. Mais cette utopie rencontre un mur paroissial au béton haineux et effrayé, que les jeunes pousses idéalistes encouragent à fissurer de nouveau.

Au péril de sa vie et de ses amours, Jimmy est un leader. Personnage à l'identité décevante, sorte de héros inébranlable, peu de failles semblent le traverser. Le peuple, il ne semble en faire réellement partie mais est prêt à tout pour le représenter pour le plus grand malheur de père Sheridan. Ce conservateur, considérant le pouvoir divin comme une arme au service de son propre despotisme refuse lui, la ré-ouverture du dancing. Alors, après avoir épié les danseurs à l'entrée du Jimmy's Hall il proclame du haut de son autel les noms des traîtres à brûler vifs. Pour ces deux hommes tant opposés, leurs idées sont leur unique force de vie. Mais la peur que


© D.R.

ressent Sheridan à l'idée de perdre son monopole le pousse à une violence sans merci. A l'aide d'insupportable moustachus, les riches propriétaires, un complot va se monter pour détrôner le bonheur juvénile des villageois.

A l'image du whisky irlandais, Jimmy's Hall est authentique, un film qui ne profite pas des carrières ni des têtes d'affiches. Distillé de décors naturels et de quelques rubalises qui se perdent entre deux plans, de têtes inconnues, d'aucunes lumières artificielles, d'habits d'époques et d'une crédibilité à toute épreuve, il vous restera en bouche des saveurs fruitées légèrement boisées. Quelques singuliers deux roues gisent sur le parvis du dancing pendant que de belles rousses swinguent sur un parquet. Mais entre deux pas de danse, n'allez pas vous ridiculiser à faire les cinéphiles qui reconnaissent les acteurs pendant la séance. Grâce à un jeu spontané, la frontière entre les acteurs et leurs personnage n'est jamais franchie. La dernière œuvre du cinéaste ressemble à plusieurs livres nous offrant des lectures multiples et prenantes. Si les moins enjoués auront l'impression que Ken Loach recycle une vieille recette de film social où l'espoir a toujours plus de force, d'autres y verront certainement une simple chasse aux sorcières. Mais le gramophone émettra ses premières notes, vous envoûtera et vous persuadera que c'est une histoire d'amour double, celle de Jimmy pour son village et celle d'un jeune homme ébouriffé pour Oonagh, jeune irlandaise au visage pétillant. Le film nous brûle et nous fascine.

Aussi captivant et insaisissable que cette liberté, Jimmy's Hall nous happe entre folie et utopie.

- Emma Pellegrino et Benoit Michaely

GILLES JACOB

INTERVIEW D'UN GRAND CINÉPHILE

Gilles Jacob, président du festival de Cannes entre 2001 et 2014, a accepté de répondre à nos questions et de nous livrer son regard affûté sur le cinéma.


© D.R.

Quelle définition donneriez-vous de la cinéphilie ?
C'est l'amour du cinéma dit de façon non étymologique.

Quelle image de la cinéphilie avez-vous à l'heure de la VOD et du téléchargement ?
Les nouvelles techniques facilitent l'accession aux classiques et aux films du patrimoine de tous les pays, si nécessaires pour acquérir le goût.

Avec internet tout le monde peut s'improviser critique de films. Pensez-vous que cela peut être bénéfique ?
J'ai toujours pensé que le vrai talent finit par se faire connaitre. Truffaut disait, mais est-ce de lui, la France compte 50 millions de critiques de cinéma.

Est-ce que vous pensez qu'il y a une démocratisation du cinéma aujourd'hui ?
Depuis ses débuts, le cinématographe a été un art populaire : le ciné. Témoin : le cinéma du samedi soir. Aujourd'hui, séries télé et jeux vidéo lui font la vie dure.

Les smartphones ont révolutionné le cinéma amateur. Quel changement cela a apporté dans le cinéma professionnel ?
Ça devrait mais ce n'est guère encore le cas sauf peut-être dans certaines écoles de cinéma ou concours de films courts pour smartphones justement.

Vous êtes un grand cinéphile, une sorte de passeur de témoin avec la génération actuelle ; quel héritage du cinéma d'antan devrions-nous garder ?
Tous les classiques permettant de se rappeler que le cinéma est un art, y compris les grands films d'aujourd'hui qui deviendront les classiques de demain s'ils vieillissent bien.

La transition vers le numérique des années 2000 a-t-elle été marquante pour le cinéma ?
Le numérique permet, entre autres possibilités, à un film sur Hannibal de montrer des dizaines d'éléphants à bon compte. Ça n'est pas rien.

En tant qu'ancien journaliste, quelles qualités



AFP

faut-il avoir pour faire un bon critique de films selon vous ?
La curiosité, le goût, la culture, la probité, l'enthousiasme, la clarté, la rigueur, le style, une certaine générosité, et une dizaine d'autres que j'ai oubliées.

Chabrol disait qu'il ne fallait pas plus de 4h pour apprendre la mise en scène, partagez-vous son opinion ? Quel est alors le rôle d'une école de cinéma ?
Il disait même 2 heures mais il était très doué et il parlait de la technique de la caméra. Il oubliait sciemment les milliers d'heures où il avait observé les grands classiques comme Hitchcock, un de ses maîtres.

Est-ce que l'élite du cinéma français reste dans une création aux méthodes traditionnelles voire classiques, ou se tourne-t-elle plutôt vers une démocratisation du cinéma ?
Il y a toujours eu des metteurs en scène utilisant la grammaire cinématographique traditionnelle et d'autres tentés par des recherches formelles inédites, disons Carné et Grémillon.

Il y a très peu de jeunes qui réussissent dans le cinéma, on pense par exemple à Xavier Dolan, comment expliquez-vous cela ?
Je pense qu'il y a encore moins de vieux qui réussissent. Sauf si on est Orson Welles. Il faut un certain temps avant d'être reconnu, temps qui peut coïncider avec celui nécessaire pour acquérir du métier..

Que pensez-vous du cinéphile cinéaste ?
Du bien si cela correspond à la Nouvelle Vague française ou aux nouveaux cinéastes américains des années 70.

Enfin, vous aviez été visionnaire en comprenant très tôt l'importance qu'aura Godard. Comment imaginez-vous le cinéma dans 20 ans ?
Il y aura toujours un Godard quelque part. À vous de le découvrir.

- Propos recueillis par Philippe Husson

LES POINGS CONTRE LES MURS

UN PLONGEON CINÉMATOGRAPHIQUE DANS L'UNIVERS CARCÉRAL

Deux ans après Perfect Sense, David Mackenzie réalise Les poings contre les murs, un drame britannique poignant tourné dans une vraie prison en Irlande. Vous connaissez sûrement Cook de la série Skins (Jack O'Connell), et bien le revoilà plus brillant que jamais dans le rôle principal du film. Un petit bijou.



© D.R.

Eric Love, 19 ans, est incarcéré dans une prison pour adultes. Délinquant violent, il a du mal à trouver sa place. De plus, il doit faire face aux paroles de son père, Neville Love, qui est déjà en prison depuis un long moment. Il apprend tout de même à se contrôler, mais doit faire face aux agressions physiques et morales des détenus, et des matons. On plonge ici dans un réalisme fou. C'est tellement puissant. S'ajoute à cela, un esthétisme étonnant. La relation père/fils qu'on trouve dans ce film est très ambiguë. Il est impossible de la cerner réellement. Eric a beaucoup à apprendre. Les poings contre les murs, c'est pas juste un film de mecs en taule, c'est beaucoup plus profond que ça. On nous met dans l'ambiance tout doucement, on en apprend tout du long petit à petit, mais jamais trop.

On a un jeu d'acteurs impressionnant. Personne ne s'attend à une telle violence, personne ne s'attend à une telle émotion. On a des scènes extraordinaires. Les films et séries en prison, on connaît, mais celui-ci est différent. Il n'est pas question d'évasion, ou de sujets déjà traités comme dans Prison Break ou bien Un prophète. On a quelque chose de nouveau. Ce Jack O'Connell est exceptionnel. Il fait passer quelque chose d'intense. C'est vraiment délicat de comprendre le personnage. "Starred Up" est le titre original du film britannique de Mackenzie. Cela signifie en fait, le fait de transférer un mineur dans une prison pour adultes, en raison de son degré de violence élevé. A savoir, qu'on ne sait même pas vraiment pourquoi ce Eric est incarcéré. Mais, la violence ne vient pas seulement des détenus, il y a aussi celles des chefs et des gardiens, qui n'hésitent pas à employer les grands moyens et ne voient aucun espoir dans ces hommes agressifs.

Bien sûr, on ne peut pas passer à côté du déjà vu, le film ne se déroulant que dans le centre de détention. La loi du plus fort, les réunions pour aider à la réinsertion, etc., mais l'inédit c'est vraiment la relation père/fils, père joué par Ben Mendelsohn (qu'on a pu voir récemment dans Perfect Mothers ou bien The place beyond the Pines) aussi étrange que son fils avec des sautes d'humeur imprévisibles. Le suspense est là, leur relation est indescriptible et la parole n'est pas mise à l'honneur. On a une scène finale tellement forte qu'on sort de la salle bouleversé. Le réalisateur a aussi beaucoup accentué les détails et joué avec la lenteur pour faire contraste aux scènes de combat très brusques et rapides. Des plans sont vraiment brillants.

Les poings contre les murs est vraiment un film abouti, émouvant, puissant et étonnant. Vous serez surpris.

- Noa Coupey

JERSEY BOYS


© D.R.

Le nouveau Clint Eastwood est comme un bonbon difficile à avaler, compliqué à digérer mais dont la saveur reste longuement en bouche.

Oui oui, Clint Eastwood a sorti un film. Mais il n'y a eu presque aucune promotion en France. La raison paraît simple, Franki Valli et les 4 saisons ne sont pas des musiciens très connus dans l'Hexagone. Ceci dit, une fois que l'on a vu le film, on prend conscience de toutes les chansons encore célébrées aujourd'hui qu'ils ont pu écrire.

Bref, un biopic musical réalisé par Clint Eastwood ça surprend. Mais ça marche. Le grand Clint ne fait pas que retracer l'histoire de ces 4 gars qui vont s'en sortir grâce à la musique, il réinvente le genre du biopic. Pour une fois, les 4 personnages s'adressent au spectateur, ils parlent de leurs sentiments, leurs émotions, de leurs vies. On a plus besoin d'une grande composition d'acteur avec des scènes plus tire-larmes les unes que les autres pour arriver à comprendre ce que le personnage ressent. L'idée n'est pas extraordinaire, s'adresser à la caméra aujourd'hui n'est plus spectaculaire, mais cela change tout, cela réinvente le biopic et cela permet, enfin, de réussir un biopic ! Cela est en plus sublimé par un esthétisme absolument parfait, avec une lumière magnifique et une photographie splendide.

Eastwood fait le choix de garder les acteurs de la pièce de Broadway qu'il adapte et il faut rendre hommage à ces 4 très belles performances. Ils chantent, ils dansent, ils crient et ils pleurent, toujours avec brio. Malgré tout, on peut regretter l'intention de trop bien faire et d'être trop exhaustif dans son film et ainsi de nous infliger une première heure assez imbuvable pour un réalisateur de cette trempe. A part cela c'est un petit bijou qui se regarde avec beaucoup de plaisir et on ressort une fois de plus émerveillé par le talent d'Eastwood.

- Philippe Husson

DRAGONS 2
RÉCHAUFFE NOS COEURS D'ENFANTS

Force est de constater que, depuis sa création en 1994, DreamWorks Animation a fait preuve d'ambitions artistiques pour le moins déconcertantes. En effet, les productions privilégiaient constamment un humour approximatif et un rythme artificiel. Pendant tout ce temps, du Monde de Nemo à Wall-e en passant par Les Indestructibles, le studio rival Pixar Animation offrait sans cesse des films définitifs. Pourtant, depuis 2008 avec le réjouissant Kung Fu Panda, une remise en question de fond a été opérée pour voir émerger, à quelques accidents près comme Megamind en 2010, des films plus ambitieux et qui, surprise, se préoccupent de raconter une véritable histoire avec de véritables personnages. C'est dans cette optique qu'est sorti en 2010 le très agréable Dragons, et le 2 juillet chez nous, sa suite logique.


© D.R.

L'enjeu de cet opus est simple : notre héros Harold accompagné de sa créature Krokmou, partent à la recherche d'un mystérieux Drago qui est en train de former une armée de dragons. Cependant sur leur chemin, le jeune homme va faire la rencontre de sa mère, qu'il n'a jamais connu. Le postulat est ainsi posé : Dragons 2 place ses personnages au centre de ses enjeux pour ne jamais les quitter, même lors des effets pyrotechniques de mise en scène. En effet, les relations entre les différents protagonistes et surtout le trio familial avec le père, sont traitées avec justesse, sincérité et respect. Cette volonté ne sera à aucun moment trahie, et encore moins lors des séquences d'actions qui ne sont pas pensées comme des scènes closes, indépendantes du reste, mais un lieu où les rapports entre les personnages y trouvent un formidable écho et développement.

L'autre bonne surprise est le fait que ces personnages se retrouvent également au centre des problématiques de mises en scène. Ainsi, au détour d'un plan qui vient intelligemment iconiser le destin du héro, le réalisateur Dean DeBlois tente de traduire le cœur de son histoire, de ses personnages et plus généralement de son univers par un moyen propre au cinéma, l'image. En effet on ne compte plus les cadres pensés et travaillés, comme celui où au premier plan les deux chefs se battent et à l'arrière le combat entre leurs dragons respectifs, vus comme leur prolongement. Force est de constater que le film recèle de vrais petits moment de cinéma, dont la première apparition de la mère au milieu des nuages digne d'un Miyazaki, ou plus généralement tous les plans de vols magnifiés par la 3D. D'ailleurs, au détour d'un mouvement de caméra ample au


© D.R.

milieu d'un champ de bataille, on se met à rêver à l'utilisation du relief dans les prochaines scènes dantesques de guerre par Peter Jackson dans son dernier Hobbit, en fin d'année. On peut également citer les décors dont le travail et l'inspiration transpirent à chaque image, loin des arrière- plans passe-partout d'un Age de glace. Cette réussite s'explique, à certains égards, par la petite collaboration amicale du grand Guillermo Del Toro, remercié au générique de fin, dont les combats entre les alphas - de gigantesques dragons - rappellent ceux des kaijus dans son galvanisant Pacific Rim. Certains dialogues en font directement référence: "il faut des dragons pour tuer des dragons" au lieu de "pour combattre des monstres on a créé des monstres".

Toutefois, on pourra légitimement émettre des réserves sur des seconds rôles souvent inintéressants et pas franchement utiles dont une ado travaillée par ses hormones ou encore le design des différents dragons. En effet, à vouloir constamment arrondir les visages, leur «effet Pokémon» a du mal à susciter une quelconque intimidation et le fait que ce soit un film à destination des enfants n'est pas une justification. Malgré tout, rien de suffisant pour entacher le sentiment d'une «envie de travail bien fait» qu'inspire le film. Face à un studio Pixar qui enchaîne les suites sans âme tel que Monstres Academy et les projets consensuels comme Rebelle, DreamWorks est bien en train de devenir l'un des studios actuels majeurs de l'animation U.S osant s'aventurer sur le terrain de l'émotion pure.

- Nicolas Renaud

SWIM LITTLE FISH SWIM
MERVEILLES ENFANTINES

Des instants de vies, des histoires de familles… Swim Little Fish Swim filme l'homme dans son paradoxe, dans ses peurs, ses doutes et ses troubles mais aussi dans ses rires et ses folies. Réalisé par Lola Bessis et Ruben Amar, c'est bien plus qu'une simple histoire qui est donnée au spectateur.


© D.R.

Swim Little Fish Swim est un méli-mélo d'instants de vies. Légère brise, ces histoires aux cœurs artistiques évoluent dans un New York au charme loufoque. S'envolant d'anecdotes en anecdotes, ces personnages au charme hésitant nous surprennent tout au long du film. Mais tous ces instants merveilleux sont malheureusement liés par une histoire bien plus banale. Lilas, jeune artiste, est la fille d'une grande peintre. Parisienne, elle quitte le bercail pour découvrir New York et s'y faire un nom si possible sans l'aide de celui de sa mère. Fil conducteur de l'histoire, il est décevant de découvrir un personnage fade rendu encore plus cruche par un jeu médiocre. A contrario, la famille où loge Lilas regorge d'intérêt. Leeward, musicien, n'a jamais fait de son talent un métier et le seul salaire d'infirmière rapporté au foyer ne suffit pas à sa femme. Ce contraste d'ambitions est bien mené et effleure la remise en question de nos objectifs de vies occidentaux. En effet, le mal-être et l'anxiété transparaissent chez la mère, jouée à merveille par Brooke Bloom : torturée, la cigarette à la bouche et les traits creusés, cette femme survit. Anti-capitaliste, utopique et rêveur, son père est à l'inverse un grand enfant insouciant. Leur fille Rainbow est partagée entre la fabuleuse irréalité de son père et le besoin ardent de sécurité de sa mère provoquant en elle une atypique schizophrénie.

Alors que rares sont les films où l'esthétique répond au scénario, Swim Little Fish Swim trouve le juste équilibre. L'esthétique exprime avec justesse le paradoxe du couple entremêlant excentricité et classicisme. Ainsi, le charme du film réside aussi dans son originalité artistique. L'importance accordée à l'esthétique prédomine dans les costumes, les décors : tous sont travaillés et atypiques. Quant aux œuvres de Lilas ; de petites vidéos du quotidien qui permettent de mettre en valeur des instants du film que le spectateur n'aurait perçu de la même manière. Comme si c'était nous qui les interviewons, il est fabuleux de découvrir les pensées des personnages : un rêve, un jeu d'enfant face à un miroir, une chanson… Ces personnes sont filmées avec une délicatesse inouïe. Leurs dires semblent abstraits, exprimant craintes, rêves et fantasmes. Ces instants permettent au spectateur d'entrer en contact avec le personnage. Quant aux compositions de Leeward, composées par le groupe Toys and Tiny Instruments, elles nous emportent dans un autre univers. Les jouets d'enfants en guise d'instruments font a priori sourire pour ensuite nous retenir dans le rêve, la vie pleine de frivolité, la paix.

Swim Little Fish Swim, c'est une vision de la vie pleine de contrastes, de peur, de survie mais surtout de la vie pleine de joie, de beauté et d'amour. Intégrant avec délicatesse des œuvres d'Art, filmant New York par des scènes de rue atypiques, utilisant une esthétique floue aux couleurs passées, filmant le réel magique aujourd'hui délaissé par la volonté de survivre, Ruben Amar et Lola Bessis ont réussi à créer un magnifique pêle-mêle d'œuvres d'Art.

- Emma Pellegrino



a PRECIOUS moment
FOR all cinema lovers*

DEAUVILLE
40e FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN
DU 5 AU 14 SEPTEMBRE 2014

www.festival-deauville.com
#Deauville2014

NOS ÉTOILES CONTRAIRES

LE CHEF D'ŒUVRE DE JOSH BOONE



© D.R.

John Green a écrit un livre puissant, stupéfiant et bouleversant. L'histoire extraordinaire de deux adolescents, Hazel Grace Lancaster et Augustus Waters, respectivement atteinte d'un cancer incurable et en rémission depuis un an et demi. Best-seller apprécié dans le monde entier, l'adaptation est attendue au tournant. Comment réussir à faire vivre ces personnages et leur relation, en restant dans l'esprit du livre et sans tomber dans le pathétique ?

Il suffit d'un bon réalisateur et Josh Boone a tout compris : « Cette histoire, c'est la même que celle de Titanic, sauf que l'iceberg, c'est le cancer. Mais ce n'est pas un film sur l'iceberg, c'est une histoire d'amour. »

En lisant le pitch de Nos Étoiles Contraires, on s'attend à un film qui rend triste et fait pleurer du début à la fin. Oui, les larmes sont inévitables pour une grande partie des spectateurs. On pleure et on finit le film avec une seule impression : wouah. C'est une claque émotionnelle, un film qui marque les es-

prits et dont on sort obligatoirement changé. Mais toutes nos émotions ne sont pas négatives. Si des reniflements se font entendre à plusieurs moments, les rires et sourires sont très souvent présents. Josh Boone a réussi à allier deux émotions contraires au sein du même film : le bonheur et la tristesse. Mais n'est-ce pas tout simplement ce qu'est la vie ?

Si tout n'est pas respecté à la lettre (le film est déjà long de deux heures), l'adaptation est cependant très fidèle au roman de John Green. Les lecteurs y retrouvent tout ce qui les ont fait tomber amoureux de ce livre, si ce n'est plus. Lire une histoire c'est une chose, la voir c'en est une autre, malgré tout plus réelle. Présent à chaque jour de tournage, John Green admet avoir pleuré tous les jours de voir son monde prendre vie. Comment pourrait-on ne pas aimer une adaptation lorsque l'auteur est si impliqué dans le tournage ?

Et cette histoire d'amour prend parfaitement vie grâce à Shailene Woodley (Hazel) et Ansel Elgort (Augustus). Deux personnages qui apparaissent à l'écran comme tout droit sortis du roman. Hazel est forte et sensible, relit encore et encore Une Impériale Affliction, est consciente de sa maladie et extrêmement prudente à ne pas faire de mal à ceux qu'elle laissera derrière elle. Augustus n'a peur que de l'oubli et veut que l'on se rappelle de lui comme d'un héros. Il cherche à impressionner mais reste un jeune homme sensible auquel on s'attache énormément. Tous deux mangent la vie à pleines dents, bien décidés à profiter de chaque instant. Shailene Woodley et Ansel Elgort étaient frères et sœurs dans Divergente, l'adaptation du roman de Veronica Roth, mais Tris et Caleb se font oublier et nous ne voyons que Hazel et Augustus. Ils n'interprètent pas seulement ces personnages, ils les comprennent et sont eux. « C'est un honneur d'avoir pu incarner l'un des personnages fictifs les plus forts que j'aie rencontrés. Nos Étoiles Contraires a changé le regard que je porte sur la vie. » explique Shailene Woodley.

Et comment ne pas parler de Laura Dern et Sam Trammell, les parents de Hazel. Ils ne sont que personnages secondaires mais à chaque fois que nous les retrouvons, les scènes sont marquantes. La douleur de la maladie de leur fille nous touche, quel que soit notre âge. Quant à Nat Wolff, il interprète Isaac, ami de Hazel et Augustus, atteint d'un cancer des yeux. Même si quelques lecteurs avaient fait remarquer qu'il n'était pas blond comme indiqué dans le livre, cela ne fait aucun doute qu'il est lui aussi son personnage, amusant mais torturé. Jeune acteur et musicien à suivre, Nat Wolff sera le héros de la prochaine adaptation d'un autre roman de John Green, La face cachée de Margo (Paper Towns en version originale), qui devrait sortir en 2015.

En plus d'une histoire prenante et d'acteurs magnifiques, nous retrouvons une superbe bande-son. De Birdy à Grouplove, tout en passant par Vivaldi, cet univers nous immerge et nous emporte loin de notre quotidien, dans celui de Hazel. Des chansons toujours au bon moment, qui nous font vibrer au rythme du film.

Un film sorti dans un grand nombre de pays, qui débarque en France le 20 août et qui fait déjà énormément parler de lui. Pour sa première semaine de sortie aux États-Unis, il a récolté 48 M$ au box-office pour un budget de 12 M$ et est passé largement devant le Disney Maléfique et Edge Of Tomorrow (avec Tom Cruise).

Nos Étoiles Contraires est donc un film dont il ne faut surtout pas passer à côté et qui saura vous toucher au plus profond de vous. Terminons sur une autre phrase de Shailene Woodley, notre Hazel Grace Lancaster, qui illustre parfaitement l'esprit de ce que John Green a voulu transmettre dans son livre. « Cette histoire m'a appris combien la vie était brève et incertaine, et que peu importe combien de temps elle dure, ce sont les moments les plus anodins qui sont les plus précieux. »

- Clémentine Coquio-Lebresne

ROMANCE, CONCEPTION IDÉALISÉE OU RÉALITÉ INATTEIGNABLE ?

Jeunes adultes que nous sommes, il est loin le temps de la croyance aux fantasmes et légendes imaginaires. Et pourtant, le spectateur se réincarne toujours dans une romance idéalisée à laquelle tout le monde aimerait espérer. Tantôt le cinéphile en couple se pose des questions tant sur la conception de sa vie à deux que des beaux moments passés, tantôt le célibataire acharné peut briser son petit cœur de pierre par l'envie soudaine de construire une relation parfaite. Et pourtant, le spectateur ne s'identifie-t-il pas au personnage au point d'en devenir acteur ?



© D.R.

Il est indéniable de constater que la venue d'un film à romance pour la presse est signe d'une critique catastrophique. Critiquant le vide dans le jeu d'acteur et la tendance à tout rendre idéal, certains réalisateurs tentent de percer les secrets de l'amour en transcrivant sur l'écran des histoires conceptualisées mais ancrées dans la réalité.

Un phénomène de « teen-movie » ancien et récent

Les cinéastes ont compris l'idée selon laquelle les films romantiques touchent en premier les adolescents et jeunes adultes. En quête d'un « amour éternel », ce sont souvent ces individus qui s'identifient au personnage. Récemment, la sortie au cinéma de Endless Love (le titre français étant « Un amour sans fin », il est bien trop peu significatif de l'histoire à part rendre hommage à L'amour Infini de Franco Zeffirelli en 1981) démontre que ce phénomène est loin d'être terminé. Dans ce long-métrage, on y découvre une jeune fille de bonne famille (Gabriella Wilde) tombant amoureuse d'un garçon issu d'une famille populaire (Alex Pettyfer). Sauf que le père de l'adolescente est contre cette relation et souhaite que sa fille continue ses études de médecine au lieu de privilégier l'amourette qui se construit. Scénario typique de l'imaginaire amoureux à « happy end », il n'en est pas moins plaisant pour les plus férus d'eau de rose. La relation conflictuelle entre le garçon et le père (bien trop douteux) est rendue telle que même les spectateurs ne seraient pas dérangés par une dispute comme celle-ci tant l'amour est parfait.

Les réalisateurs arrivent à identifier parfaitement les attentes des jeunes.

La romance reste un fil scénaristique majeur dans les créations du septième art. Les séquences de champ contre champ à dialogues niais se superposent et procurent une excitation particulière chez la clientèle jeune. Si l'on prend tout bêtement les remakes Spiderman de Marc Webb, la relation entre Gwen Stacy et Peter Parker est quasiment aussi importante que

le scénario principal, à savoir le combat contre les différents ennemis. Bien que les bandes dessinés de Stan Lee y font référence souvent, la romance n'est pas mise au cœur de l'intrigue. Il en est de même pour Casablanca (1942) où la relation entre Rick (Humphrey Bogart) et Ilsa (IngrId Bergman) berce l'histoire magnifique de cette séduction au cœur de la seconde guerre mondiale.

Dans notre cinéma actuel, les cinéastes doivent faire preuve d'imagination, de réflexion mais aussi et avant tout de réalité pour surprendre dans la romance et le drame romantique. Si bien que les réalisateurs comme Marc Webb ou Spike Jonze ont trouvé leur style, leur histoire d'amour, et leur film culte.

Déconstruction de la romance pour une réalité des faits

Avec la sortie d'Under The Skin de Jonathan Glazer mettant en scène Scarlett Johansson et montrant un corps sans voix, il est bon de rappeler le rôle très convaincant de l'actrice dans Her de Spike Jonze. Cette fois-ci, elle interprétait Samantha, une intelligence artificielle à la voix sulfureuse qui séduit Joaquim Phoenix. Spike Jonze a su revisiter le classique romantique en réalisant un long-métrage opposé de son ex-épouse (Lost In Translation). Scarlett Johansson, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans, incarnait une jeune femme tombant amoureuse d'un vieil homme (Bill Murray). Dans Her, la romance platonique laisse sa place à une romance du futur, une incarnation plus qu'osée du coup de foudre. Le cinéaste a imposé, à travers la technologique d'aujourd'hui, sa vision du romantisme, c'est à dire des sentiments névrosés laissant l'amoureux coupé du monde extérieur, et sans toutefois se rendre compte de sa situation. On assiste alors à une déconstruction de la romance typique et idéale que l'on a vue depuis l'apparition de la série des « Coup de foudre ». Cependant, en 2009, Marc Webb a lui aussi interprété la romance dans un aspect plus dramatique tout en restant réel.
Dans 500 jours ensemble, on assiste à l'attirance du personnage incarné par Joseph Gordon-Levitt sur Summer (Zooey Deschanel), nouvelle secrétaire du chef de celui-ci dans l'entreprise de cartes de vœux où il travaille. La construction du film (des retours en arrières et des avancées traduites par le numéro du jour dans laquelle l'action se déroule) traduit directement que leur relation est vouée à l'échec. Et pourtant, Marc Webb réussit à nous faire espérer que les deux tourtereaux finissent tout de même ensemble. Et finalement, avec une des chutes les plus sublimes du cinéma américain (un avis parmi d'autres), le spectateur se rend compte que cette expérience de 500 jours avec la femme de ses rêves n'était finalement que la traduction d'un amour espéré mais inatteignable et remplaçable. Marc Webb déconstruit tout le processus romantique présent dans la majorité des longs-métrages, c'est à dire la rencontre, l'amour fou, la séparation, et le retour. Dans 500 jours ensemble, il est soudainement impossible de construire un fil conducteur de cette relation passionnée.

Finalement, le cinéaste donne sa vision personnelle sur une réalité fascinante qui est le véritable premier amour. Pour ceux l'ayant déjà vécu, vous vous dites que la vie sans cette personne est impossible et qu'aucune gens ne lui arriverait à la cheville. Vous marmonnez que vous ne pourrez jamais vous remettre d'une relation comme celle-ci si elle était vouée à l'échec. Et pourtant, Marc Webb définit la morale de l'histoire comme le remplacement de « Summer » par « Automn », c'est à dire le remplacement d'un amour par un autre et que chaque romance vécue ne permet que l'amélioration de la prochaine (en bien) avec des souvenirs, des déceptions, des expériences et un renforcement de la personnalité. Romance névrosée mise à mal par la réalité, c'est ce que James Ponsoldt s'est aussi décidé à traiter au mois de janvier dernier, dans The Spectacular Now. Mettant en scène les deux jeunes prometteurs Shailene Woodley et Miles Teller, le ton est donné dès le début du film lorsque la surexposition du filtre vert rend le paysage et l'action plus morose et plus dramatique que les autres romances. Sutter (Teller) est un adolescent qui se prétend vivre dans le présent sans se soucier du futur. Au contraire, Aimee (Woodley) pense réellement à son avenir et à l'université qu'elle va intégrer. Comme dans la plupart des longs-métrages du genre, Sutter est le garçon « super cool », roi des soirées. Au contraire, Aimee est plus réservée et se contente de travailler et distribuer le lait tous les matins, à la place de sa mère. A l'aube, Aimee tombe sur Sutter dormant dans un jardin. C'est là le début d'une romance classique. Sauf que Sutter est très porté sur la boisson et a perdu la trace de son père. La réalité l'emporte sur sa romance idéale et le jeune homme se rend compte que vivre dans le présent n'est possible que si l'on pense un minimum dans le futur. Leçon de morale audiovisuelle, James Ponsoldt dramatise les sentiments et les rend plus fort et plus ancré face à un imaginaire de vie impossible à supporter. Les romances parfaites des « teen movie » ne sont qu'une conception idéalisée d'une réalité inatteignable.

- Baptiste Erondel

Littérature



LE TRAIN DES ORPHELINS

UNE HISTOIRE AMÉRICAINE MÉCONNUE

États-Unis, avant la crise de 1929. À cause de l'immigration massive, les rues de New-York se trouvent remplies d'enfants. Le gouvernement décide donc de régler ce problème en les envoyant massivement dans des trains, à travers le pays. Ils sont désignés comme "orphelins", mais uniquement parce qu'ils vivent dans la rue. Certains avaient leurs parents. De nouvelles vies commencent alors pour ces enfants, mais tout ne se passe pas forcément pour le mieux. Quelques uns sont adoptés par des familles aimantes, mais d'autres sont séparés de leurs frères et sœurs, obligés de travailler.



Dans la bande dessinée de Philippe Charlot illustrée par Xavier Fourquemin, nous rencontrons Jim, Joey et leur petite sœur Anna. Ils ont été abandonnés par leur père et ont voyagé dans ce train lorsqu'ils étaient enfants. Le gentil Jim, le Joey râleur et la petite Anna, mal aimée des deux autres, une fratrie à laquelle on s'attache dès le début. Alternant entre passé et présent, nous découvrons leur histoire. Une histoire qui s'enrichit et que l'on comprend de mieux en mieux au fur et à mesure de notre lecture. Des couleurs chaudes avec une grande présence de marron pour le passé, plus froides avec du bleu et du gris pour le présent, tout est pensé pour une compréhension facile.

Actuellement, deux premiers cycles sont parus et un troisième est en préparation. Chaque cycle comporte deux tomes et une intrigue différente, de façon à pouvoir s'arrêter en fin de cycle sans ressentir de frustration. Avec des dessins agréables et une histoire passionnante, cette série se lit rapidement et saura ravir tous ses lecteurs.

Plus que de simples bandes dessinées, c'est un véritable voyage dans le temps qui nous est offert. Nos personnages sont fictifs, mais ces trains ont bel et bien existé. Il est parfois difficile d'imaginer la façon dont a pu se dérouler un passage de l'Histoire (historique, avec un grand H) et c'est pour cette raison que cette série de BD est géniale. Les grands comme pour les plus jeunes découvrent une époque pas si lointaine, mais si différente de la nôtre. Et c'est une découverte qui se déroule tout en douceur, car elle commence dans les années 90, alors que nos personnages ont vieilli...

Philippe Charlot, scénariste, a entendu parler du train des orphelins par Phil Lancaster, un de ses amis habitant dans l'Arkansas. Avec sa femme, Phil Lancaster tourne avec un spectacle dans une grande partie des États-Unis depuis maintenant dix-sept ans pour faire connaître ce qu'ont vécu les enfants de ces trains. Il s'est retrouvé passionné par cette histoire et a rencontré une trentaine de ces enfants d'autrefois. Il n'est pas près d'oublier certaines de ces rencontres et a accepté de nous en parler.

« Une fois, à Little Rock, un monsieur de 91 ans s'est présenté à notre spectacle. Nous n'étions pas au courant. Il était en larmes et nous a dit qu'ils avaient donné une chance à ces orphelins et que même si il ne savait pas d'où il venait, il y avait quelque chose de bon dans l'organisation de ce voyage. Ensuite, tout le monde était en larmes. » explique-t-il.

Phil Lancaster nous raconte aussi l'histoire d'un homme, arrivé en ville à Wellington sans savoir qu'un de ces trains était arrivé. En comprenant que des enfants étaient là pour être adoptés et comme tout allait bien dans sa vie, il a décidé d'en adopter un. Il a pris un enfant par la main, et s'est alors rendu compte qu'il tenait la main de son frère. Ne souhaitant pas les séparer, il a choisi d'emporter les deux garçons. Mais chez lui, il avait déjà deux filles. C'était à la période de Noël et ne sachant pas comment annoncer l'adoption des deux petits garçons à sa famille, il les a cachés sous un drap dans sa voiture et a envoyé ses filles les chercher. Ça a été pour elles un cadeau de Noël merveilleux. Bien sûr, tout ne se passait aussi bien que ça.

Nous ne savons pas tout ce qui est arrivé à tous ces enfants, plus de 250 000 ont été déplacés entre 1854 et 1929. Il y a du positif et du négatif dans ces voyages, mais ils resteront en partie bien mystérieux car beaucoup de ces enfants ont aujourd'hui disparu avec leurs histoires.

- Clémentine Coquio-Lebresne

GUIDE AVERTI DE VACANCES
EN TERRE DU MILIEU


© D.R.

L'été est la saison opportune pour s'évader vers de nouvelles et dépaysantes destinations. Pour cela, il suffit en général de prendre la voiture, l'avion, le train, ou le bateau vers le lieu de son choix. Mais il existe un autre moyen simple et plus rapide pour prendre le large : tourner les pages d'un bon livre, afin de s'envoler de son lit ou de sa terrasse vers des continents vierges de toute exploration.

Vous êtes sceptiques ? Voici un exemple à travers ce guide averti des vacances en Terre du Milieu, issu du génie de l'œuvre de JRR Tolkien, qui nous l'espérons, vous donnera envie de hurler en courant vers votre bibliothèque, la célèbre phrase de ce bon vieux Bilbon Sacquet « Je pars pour une aventure ! ».

Le Rohan
Fort de ses vastes prairies vertes qui s'étalent à perte de vue, le Royaume du Rohan, au Nord du Gondor, est l'un des plus appréciables de la Terre du Milieu pour les touristes. Sa capitale Edoras, bâtie sur une colline près des contreforts des Montagnes Blanches qui délimitent une partie du Royaume, reste une référence pour les voyageurs désireux de se ressourcer après une année difficile. La relève de la garde des Rohirrims face au palais royal, Meduseld, est un spectacle qui vaut le détour, tout comme les tentures de la salle du trône qui narrent la riche histoire du Rohan.

Cependant, la meilleure des multiples et savoureuses attractions touristiques que proposent le Rohan demeure la forteresse de Fort-le-Cor, où durant la Guerre de l'Anneau, les troupes du Bien menées par Théoden affrontèrent celles de l'Isengard dirigées par Saroumane. On y trouve cette saison de superbes reconstitutions historiques grandeur nature à couper le souffle.

Le plus : Le caractère authentique du Royaume.

Le moins : Des difficultés pour capter le wifi et la 4G dans certains espaces...

Minas Tirith
La capitale du Gondor vaut le détour pour le prestige de son Histoire et par la folle vie nocturne du quartier latin. Le Musée de la bataille des Champs du Pelennor, fraîchement inauguré, mérite au moins une journée de votre séjour, tant le sujet abordé est complexe. Les tombeaux des Rois et Intendants du Gondor sont aussi une étape importante dans le voyage.

Sur le plan culturel comme pour ce qui est du divertissement, Minas Tirith est une destination de rêve. Le festival de musique populaire « Allumez le feu », ainsi nommé en hommage à l'Intendant du Gondor Denethor, demeure "The place to be" l'été en Terre du Milieu, surtout si Tom Bombadil accepte de chanter ses plus grands tubes.

Le plus : La vue imprenable en haut de la dernière enceinte.

Le moins : Les pannes à répétitions dans le téléphérique qui mène du premier niveau à l'Arbre blanc.

Les mines de la Moria
Autrefois théâtre d'une terrible tragédie durant le Troisième Âge qui fit couler les larmes du valeureux Gimli, les Mines de la Moria ont aujourd'hui été reprises en main par un riche nain d'affaires venu d'Erebor qui a su cerner le potentiel touristique du lieu où le Balrog fut vaincu par Gandalf le Gris et où la Communauté de l'Anneau commença son inéluctable éclatement.

Le plus : Les mugs « Vous ne passerez pas ! » et les T-Shirts « Fuyez, pauvres fous ! », disponibles à la boutique du Musée des Mines pour une somme très abordable feront le bonheur de vos proches à votre retour.

Le moins : Le manque de lumière à certains endroits peut conduire à d'affreux accidents. Soyez prudents et surveillez vos enfants !

Le Mordor
Le rédacteur dépêché pour visiter le Mordor et nous en offrir un compte-rendu n'est jamais revenu. Nous nous excusons du contre-temps auprès de nos lecteurs, et nous espérons que cela n'aura pas d'incidence sur leur voyage.

La Comté
Sans doute l'une des plus reposantes destinations de toute la Terre du Milieu, pour couper le temps d'un séjour à la campagne avec la folie des grandes villes. Pour autant, dans les trous de Hobbits, la vie n'est pas linéaire, et la surprise peut être au rendez-vous, comme en témoigne le destin légendaire (avant de devenir un mythe) de certains des leurs.

Si la fortune est avec vous, peut-être aurez vous la chance de tomber en même temps que l'anniversaire de Bilbon Sacquet et profiter ainsi du spectacle son et lumière offert par l'Istari Gandalf, celui-là même qui déclara, à propos des Hobbits, «on peut apprendre en un mois tout ce qu'il y a à connaître de leurs façons, mais après un siècle ils peuvent encore vous surprendre. »

Le plus : La bière artisanale des Hobbits.

Le moins : Comment ? Là aussi on ne capte pas le 4G ?!

Message du Ministère de la Santé et des affaires sociales : Les Hobbits apprécient leur herbe à pipe et vous pouvez être invité(e) à la partager avec eux. Le tabagisme passif peut se montrer dangereux pour vos proches.

Fondcombe
Au cœur des Monts Brumeux, la vallée de Fondcombe est une destination qui s'impose d'elle-même pour tous les amoureux de la culture elfique. La beauté naturelle du lieu n'a d'égal que les splendeurs de la demeure d'Elrond, dont le nom n'échappe pas aux amateurs d'histoire. Ceux là, en effet, n'oublient pas que Fondcombe a accueilli durant le Troisième Âge le conseil qui scella le sort de l'Anneau unique.

Le plus : La valeur ajoutée du site classé au patrimoine mondial de la Terre du Milieu demeure le mystère autour de la romance entre le Roi Aragorn et la belle Arwen, dont on a coutume de situer, sans preuves historiques cependant, la rencontre à Fondcombe.

Le moins : Les elfes ne sont pas des plus accueillants si vous êtes un nain.

Ceci n'est bien-entendu qu'un minuscule exemple des multiples destinations que peut nous offrir la lecture en été, alors n'attendez plus ! Filez, une fois la lecture de ce numéro terminé, à la libraire ou à la bibliothèque la plus proche pour entamer de nouveaux voyages !

- Basile Imbert

« ETONNANTS VOYAGEURS ! DITES, QU'AVEZ-VOUS VU ? »

Du 7 au 9 juin, se déroulait la 25ème édition du festival international du livre et du film de Saint-Malo (Bretagne, 75) Étonnants Voyageurs. Créé en 1990 par Michel Le Bris, Brigitte Morin, Christian Rolland, Maëtte Chantrel et Jean-Claude Izzo, il se déroule tous les ans sur les 3 jours de la Pentecôte, pour promouvoir la littérature du monde entier. Le nom du festival est tiré du poème « Le voyage » de Baudelaire. Retour sur un week-end ensoleillé du côté livresque du salon, faits de mots sincères, d'échanges, et d'exotisme.



Se rendre à Étonnants Voyageurs c'est accepter de voyager au-delà de la Bretagne

Le festival de Saint-Malo accueille tous les ans 250 invités du monde entier. Par son programme vaste, il propose des projections, des rencontres entre auteurs et autres professionnels du livre comme du cinéma, et beaucoup d'autres choses.

Cette année, un monde qui bouge est à l'honneur à Saint-Malo : le Brésil, la Chine… Pays émergents et qui font du monde un espace en développement perpétuel, et à l'avenir encore incertain : un monde tant économique que culturel, qui doit encore s'imposer en France face à une littérature occidentale qui s'impose.

Néanmoins, si vous vous baladez entre les allées du salon ou dans les différents lieux du festival, vous serez marqués par la diversité qui se dégage de tous les acteurs de cette festivité grouillante livresque : de l'Angleterre à la France, de Singapour au Brésil, en passant par l'Afrique ou beaucoup d'autres pays.

Les langues se croisent, s'entremêlent et quoi de

mieux que d'assister à toutes sortes de rencontres qui vous permettront de découvrir un nombre de points de vue sur la littérature, le monde, les langues aussi foisonnants que la quantité d'auteurs présents.

Un linguiste, Jean-Pierre Minaudier, a raconté ses aventures linguistiques ce samedi 8 juin. Il partage avec nous ses voyages au cœur des milliers de langues encore parlées dans le monde, et nous diffuse sa joie du mot, des sons, de la communication.

C'est finalement ce que nous transmet ce salon comme valeur : l'envie de voyager, de partager, réunis par une passion commune.

La rencontre au cœur d'un monde de mots

La rencontre reste donc le mot privilégié défendu par le festival avec 500 heures de programmation, principalement de débats, et de cafés littéraires. Vous pouvez assister à la remise du prix Ouest France qui est remis cette année à la jeune Lola Lafon pour son livre La petite communiste qui ne souriait jamais, témoin d'un monde de questions, de pensées ; ou encore écouter les auteurs débattre sur le merveilleux, ou peut-être l'aventure informatique en littérature jeunesse. Ainsi il faut « penser le monde pour ne pas le subir », comme le souligne le festival par sa volonté de faire du monde un monde ouvert, un monde de mots et de pensée.

Au salon du livre, les stands s'éparpillent en millions de livres différents, réunis dans un seul amour de la littérature. La rencontre est tout aussi importante en cet endroit où les lecteurs peuvent discuter directement avec les auteurs. Loin du salon de Paris dont nous avions déjà parlé, l'ambiance est ici conviviale, chaleureuse. On note facilement les sourires qui se croisent, les rires qui s'échangent et les regards qui s'illuminent.

La rencontre est donc privilégiée au cœur du festival, pour communiquer, ouvrir le monde, et le penser ensemble.

Une ambiance conviviale et unique

Le cadre malouin est donc propice à cette ambiance chaleureuse de rencontres entre deux lignes. Disséminés sur 25 lieux, les débats, rencontres et dédicaces se font dans le sel marin, l'odeur du vent et la chaleur du soleil. Le festival réussit parfaitement son projet en proposant un salon ouvert et ensoleillé, estival en tous points et au cadre finalement idyllique. Et fort heureusement, pour cette vingt-cinquième édition, le temps était avec eux !

Finalement, ce salon rend bien honneur à la littérature comme au poème de Baudelaire : voyager, partager, et construire une mémoire sibylline de mots et d'horizons. En un sens, Étonnants Voyageurs reste un salon comme les autres mais se démarque par son atmosphère unique, et son embrasure pleine de réflexions au monde.

A l'année prochaine, peut-être, pour contempler le globe en chœur, tels des pèlerins en quête de mots exotiques.

- Tom Lévêque

LA PROVENCE NOIRE
D'ANDRÉ DE RICHAUD

« Un grand écrivain est un homme qui sait nous surprendre en nous disant ce que nous savions depuis toujours » a déclaré l'auteur et biologiste, Jean Rostand. Je profite donc de ce numéro d'été pour vous présenter l'un des auteurs français les plus brillants qu'ait porté le XXème siècle. Encensé par Mauriac alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années et des rêves encore intacts, le jeune André De Richaud est passé comme un météore sur la scène littéraire française et ne reste de sa fulgurante et sulfureuse traversée, qu'une mince traînée lumineuse, à peine perceptible en cette époque contemporaine.



André De Richaud (gauche) et Baissette (1939-1940)

C'est à la frontière d'un nocturne persistant et d'une sanglante lumière que se dresse la silhouette d'André De Richaud. Se découpant en négatif d'une vie entièrement dédiée à la littérature et parsemée d'instants de gloires éphémères, le génie de ce provençal né en 1907 se révèle publiquement alors que jeune professeur de philosophie, il participe au concours du Prix du Premier Roman avec son livre intitulé La Douleur. Court mais intense, ce roman de jeunesse a longuement agité le jury de l'époque composé entre autres de Jean Giraudoux, François Maurois, Julien Green, Georges Bernanos et François Mauriac. Pourquoi ? Sans nul doute à cause du talent et de la témérité insolente du jeune auteur. Témoin privilégié de la relation fusionnelle d'une mère et de son fils vivants en reclus pendant la seconde guerre mondiale, le lecteur assiste au déchirement intérieur de ces actants alors que des éléments extérieurs s'en viennent troubler la quiétude de leur cosmos. La passion simple de ces deux personnages se drape alors du linceul de la jalousie et de celui de la haine, laissant place à l'envers de ce décor provençal construit de toutes pièces par André De Richaud, à ce pendant obscur qui apparaît comme l'anti-thèse de l'image d'une Provence riante jusqu'ici véhiculée par Marcel Pagnol. L'on pourrait nommée cette Pro-

vence imaginaire, "La Provence Noire d'André De Richaud". Berceau de pulsions inavouables, de tabous et de crimes, cet espace savamment mis en scène -puisqu'André aimait particulièrement le théâtre comme en témoigne ses collaborations avec le célèbre metteur en scène Charles Dullin- ne va cesser de croître et de s'affirmer au fil de ses œuvres comme c'est le cas notamment dans le roman La Fontaine des Lunatiques (1932) ou bien encore dans celui intitulé La Barette Rouge (1938). Mais si les germes prometteurs de cet imaginaire novateur sont reconnus et salués par le jury du concours de l'époque, la première place ne reviendra cependant pas à André De Richaud, son roman ayant été jugé comme particulièrement dérangeant. S'enflammant suite à la mise à l'écart du talent de son jeune protégé, le poète Joseph Delteil s'attaquera vivement à l'hypocrisie de certains votants dans un article paru dans Les Nouvelles Littéraires « J'avais cru comprendre que vous étiez en quête d'un écrivain... Juger une œuvre d'art au point de vue de la Morale, c'est faire décider du calcul intégral par un juge de la paix... […] Le petit Richaud, bien entendu, n'a pas besoin du Prix du Roman. Il grandira tout seul ».

Delteil avait en effet raison, De Richaud n'a cessé de grandir, de manière chaotique, toujours marqué par le talent et la malchance qui chez lui semblent complémentaires. Durant un bref épisode de félicité en 1934, il fait un voyage en Grèce qui va marquer durablement son imaginaire. Pays d'art, de bonne vie et surtout de la Tragédie, André ne va cesser de fondre l'atmosphère grecque sur celle de sa Provence intime jusqu'à rendre à cette dernière des airs d'Olympe sauvage qui s'ignore. Mais s'il observe avec révérence ces deux espaces synonymes d'écrins pour ses histoires, De Richaud reste néanmoins philosophe dans l'âme et oriente toujours ses intrigues sur le Moi de ses personnages qui de plus ou moins loin se répondent de romans en nouvelles. La thématique de la maison, siège du Moi profond revient ainsi fréquemment, soutenu par cet élément central autour duquel s'organise les intrigues, soit la fontaine. Motif omniprésent dans le paysage provençal baigné de soleil et de chaleur, à la limite de l'enfer dont Giono fait état dans son poème Sur des oliviers morts, la fontaine qui est la garante de la vie dispense dans cet univers fantasmé, la folie sous forme liquide. Qui porte une seule goutte de cette eau à ses lèvres se voit condamné à devenir complètement fada. Entre superstition et malédiction, c'est encore une nouvelle facette de l'auteur qui se dévoile ici. Intrigué depuis son plus jeune âge par le destin et ses rouages, De Richaud se plaît à rendre ses personnages prisonniers du leur, voire, en fait un véritable objet de torture mentale -qui semble être chez lui la plus noble souffrance- dont chaque vivant essaie vainement de modifier la trajectoire, comme c'est le cas avec Eusèbe, surnommé Zézé, qui a vu le cours de sa vie remit en question alors qu'il n'était qu'un bébé et qu'une «voyante» ait prédit à ses parents qu'il deviendrait la honte de la famille.

On aurait pu croire que cette vie continuerait, mais la prédiction de la voyante devait s'accomplir. Les parents auraient même été fort déçus de mourir sans avoir la confirmation de dix-sept ans d'angoisse qui avaient minés leur cerveau, jauni leur teint et pétrifié leur sourire. Jouets de divinités cruelles et négligentes, les victimes rendues folles se transforment ainsi le plus souvent en bourreaux, essayant de détruire avant d'être détruites. Mais comme dans tout écrit Richaudien, l'ironie se charge de remettre à sa place, après lui avoir fait connaître des vertiges prodigieux, le simple humain qui se débat comme un beau diable contre des cieux muets et souvent empreints d'abandon. S'intéressant à la vie quotidienne et aux travers d'hommes et de femmes ordinaires, l'écriture de cet auteur parvient ainsi à magnifier le commun pour l'extraire de sa sphère et le projeter dans un espace poétique où la beauté et l'horreur s'allient dans une harmonie étonnement pensée. Nous ouvrant un royaume où les détails sont légion, l'imaginaire Richaudien ne cesse de surprendre qui pénètre dans ses méandres et dévoile une maîtrise certaine de la langue française qui nous fait redécouvrir la richesse d'une œuvre pouvant se targuer d'appartenir aux Belles Lettres malgré le relatif oubli dans lequel elle se voit aujourd'hui plongée.

En somme, si vous aimez les histoires où l'obscurité prévaut, je ne saurais que vous conseiller de lire les romans de cet auteur. Peut-être que ceux-ci allumeront en vous une flamme d'écrivain comme ce fut le cas pour Albert Camus après qu'il ait goûté à La Douleur. Relativement courts, ces écrits n'en restent pas moins riches et vous permettront de découvrir tout un pan d'une littérature exigeante et ensorcelante !

- Marine Roux

NOUVELLE

LES FÉES

Denis avait un jour lu chez un ami, sur un poster qui étalait d'un revers de papier un paysage, une phrase qu'il avait toujours eu du mal à retirer de son esprit : «Les Cévennes, austère beauté». Dès lors, comme à jamais marqué par le vert noir des pins gris qui faisait ressortir celui, luisant, des châtaigniers, il s'était promis de s'y établir après sa retraite, dans une modeste demeure, avec son épouse Mauricette. Leur carrière de professeur d'université - respectivement latin, et mathématiques - achevée, les deux sexagénaires avaient acheté une petite maison tranquille, qui dominait une vallée traversée par le Gardon, où le bonheur d'une solitude sous les forêts cévenoles allait pouvoir suivre son cours tranquille. C'était sans compter quelques événements malheureux que narre cette nouvelle.

Tout commença un soir paisible, alors que Denis écoutait tranquillement, cerné par les étoiles, un verre de vin bio à la main, un peu de musique minimaliste, tandis que son épouse nettoyait le verre de ses lunettes en vue d'une lecture de poèmes sous une lampe de fortune où venait s'écraser les moustiques. C'était l'un de ces moments qui se ressemblaient, où seuls changeaient au fil des soirs les morceaux écoutés et les livres lus. C'était l'un de ces moments tranquilles, mais dans lesquels sommeille une tension inconsciente héritée du temps où l'Homme venait juste de sortir de l'état de singe attardé, qui n'attend qu'un bruit suspect pour se réveiller.
«Tu as entendu ?»
Mauricette, qui venait de terminer un sonnet aux rimes riches, leva ses yeux vers son mari, en train d'éteindre le poste d'où s'éteignait la voix d'un chœur de John Adams.
«Qu'y-a-t-il, chéri ?
- Cela fait deux trois fois que j'entends du bruit venant des broussailles, là-bas.
- Celles qui donnent sur le potager ?
- Exactement. Une fois, deux fois, ce n'est rien. Mais trois fois, en si peu de temps. C'est louche.
- Ce doit être un animal. Rien de plus qu'un animal. J'ai lu dans le journal que le député avait reçu la ligue des chasseurs de sangliers, qui trouve qu'il y en a trop pour cette période de l'année.»
Intérieurement, Denis détesta son épouse, dont la zénitude face à son affolement ne disait rien de bon, flanquée comme une marque de supériorité féminine sur le courage souvent associé au masculin. Mais la colère naissante laissa vite place à la vive inquiétude lorsque les buissons face à lui se remirent à bouger, frénétiquement.
«Cette fois, c'en est trop, je vais voir ce qu'il se passe.
- Tu veux que je vienne avec toi ?
- Pas la peine. Si je m'équipe de la lampe, je peux tout affronter ici.»
Il avait un peu insisté sur le «tout», mais regrettait déjà, en descendant le chemin qui menait au potager derrière les broussailles, d'avoir décliné la proposition de son épouse, et eut soudain à la fois honte et peur de l'avoir laissée toute seule. Arrivant au niveau des broussailles, il se pencha mécaniquement, pour se camoufler d'un danger potentiel.
«Tu as vu quelque chose, chéri ?»
La lumière jaune de la lampe, comme la voix de Mauricette, butta sur le néant. Il n'y avait personne. Le potager était désert.
«Alors, chéri ? Tu as vu quelque chose ?»
Denis sentit dans l'air, comme un lourd sentiment qu'il pouvait palper, la tension des lieux qu'on venait de changer, et qui en gardait encore la trace. Il regarda alors ses pieds, puis les rangées de légumes.
«Les courgettes, chérie ! Les courgettes ont disparu !»
Mauricette descendit à son tour, éclairée par une lampe de poche, pour constater les dégâts.

«C'est un sanglier qui a dû faire le coup. Pas de quoi s'affoler. Nous achèterons nos courgettes chez l'épicier, voilà tout.»
Denis inspecta le potager, à la lueur diffuse et jaunie de sa lampe.
«Impossible que ce soit un sanglier ! Il aurait tout retourné, la terre, les légumes, les buissons !
- Tu te rends compte de ce que tu dis ? Le sanglier n'avait qu'à se baisser pour prendre les courgettes ! Pas besoin de retourner la terre, voyons !
- Et toi ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Un sanglier est obligé de retourner la terre avec son groin pour emporter ta bouffe dans sa gueule !
- Tu les as déjà vu faire ?
- Tu refuses d'accepter la réalité ! Il y a quelqu'un qui nous a chouré nos courgettes, et il est sans doute encore dans les parages ! Je le sens dans mes os !
- Et tu vas te mettre à sa poursuite, toi ? Dans la forêt, alors qu'on approche de minuit et que la lune n'est même pas pleine ? Je te connais assez, et je sais que tu n'auras pas ce courage.
- Inutile de le prendre en chasse. Il a déjà filé... Mais je vais tout de même faire le guet sous la tonnelle. Des fois qu'il lui prenne dans la nuit l'envie de revenir !
- Alors, bonne nuit, Denis !»
Mauricette, un peu exaspérée, alla se coucher, laissant son mari seule sur une chaise, les sens à l'affût, dans l'attente du retour du voleur anonyme. Denis s'endormit à son tour au bout d'une heure, le sommeil lourd peuplé de cauchemars.

La journée du lendemain, Denis insista pour se rendre à la gendarmerie. Mauricette tenta de décliner l'invitation, sous prétexte qu'il fallait bien faire les courses au marché, mais son mari la força à l'accompagner.
«Il faut bien, comprends-tu, des témoins pour que ça soit crédible.»
Mauricette comprenait parfaitement, mais si comprendre est une chose, partager la même opinion à ses yeux paranoïaques en était une autre. L'amour, mais surtout la volonté d'en finir une bonne fois avec cette affaire en cédant à son mari, la fit passer la porte de la gendarmerie. Le brigadier Laforgade, képi enfoncé jusqu'à la moitié des oreilles qu'il avait fort rouges, les accueillit, et leur demanda de raconter leur histoire.
«Votre cas n'est pas isolé. Nous sommes à la recherche d'une femme au comportement qui peut nous paraître assez singulier, dont le signalement nous a été transmis par son beau-frère parisien qui possède une maison dans la vallée. Elle a comme qui dirait décidé de retourner à l'état sauvage et vit dans la nature depuis décembre deux mille onze, selon nos estimations. Son beauf' nous a bien précisé qu'elle avait choisi cette vie, et qu'il était inutile de lancer des recherches. Alors, on n'est pas allé plus loin avec elle. De toute façon, elle n'a jusqu'à présent pas posé de problèmes avec la population locale, la forêt étant suffisamment grande pour ses besoins d'enfant sauvage. Mais depuis quelques semaines, on assiste à des larcins dans les maisons près de là où elle a été vue pour la dernière fois. Et tout porte à croire que c'est elle qui est derrière ces vols à répétition. Voilà son signalement sur cette photo. Même si aujourd'hui elle doit être plus sale, sans doute. Nue, peut-être. Un détail n'apparaît pas sur la photo, cependant. Ce sont ses pieds minuscules. Comme ceux d'une enfant... Mais soyez sans crainte, nous ferons le nécessaire pour vous assurer le retour d'une tranquille retraite !»
En sortant de la gendarmerie, Mauricette tenta de calmer Denis, qui commençait à devenir un peu fou de rage.
«Ah ! Ces hippies emmerdeurs qui nous volent de l'intérieur ! Je t'en foutrais moi, de l'enfant sauvage !
- Allons, chéri, calme toi. Si nous allions plutôt boire un verre au café, pour oublier tout cela. Elle ne reviendra plus, ne t'inquiètes pas. Et de toute façon, rien ne nous dit que c'est elle.
- Justement ! C'est encore pire d'être dans le flou ! Quel scandale !»
Tout en consommant respectivement un Perrier et un verre de blanc, le couple essaya de penser à autre chose en se concentrant sur les consommateurs du bar, en pleine discussion. Le sujet qui revenait le plus était la coupe du monde ou la gestion municipale.
«De toute façon, on a les élus qu'on mérite.
- Les bleus ? Ils n'iront pas en finale, c'est moi qui vous le dis !

- Le temple est favorisé par rapport à l'église. Ils ont refait la place devant. Avec des gravillons et tout. Alors que quand il a fallu des fonds pour le boulodrome devant l'église, ça a été toute une histoire !
- Moi, je me méfierai ter-ri-ble-ment de l'Argentine. Ils ont du mordant. Et de l'envie, nom de Dieu !»
Mais s'absorber dans la conversation des autres et s'y dissoudre n'avait pour une fois aucun effet sur Denis, qui ne pensait qu'à ses courgettes et qu'à la folle en tenue de Tarzan sautant de châtaigniers en châtaigniers. Mauricette lui donna une tape sur le bras qui fit sursauter son esprit.
«Regarde, chéri. C'est Roland le conteur. On est allé à une de ses soirées l'été dernier. Un type formidable, avec sa barbe, ses gilets en mouton et ses histoires pleine d'évasion.»
Mauricette l'invita d'une main à rejoindre sa table.
«Je suis certaine que vous avez des tas de belles histoires à raconter, contre un bon verre.
- Oh, ça, pour sûr ! Je vais vous raconter celle des fées.»
Denis avait horreur de ce genre d'histoires pour gamins, racontées à moitié en patois, puantes d'incohérence et d'irrationnel. Mais il prêta l'oreille, comme pour remercier Mauricette, rayonnante face à lui, de l'avoir accompagné à la gendarmerie.
«C'était au temps de la guerre des camisards, et Mathieu, notre héros, n'avait jamais cru en l'existence des fées. Avant d'aller plus loin, il faut d'abord que je vous en dise plus sur les fées. Elles arrivent comme ça, quand on ne s'y entend pas. Le jour, on les prend pour des papillons, la nuit, pour des lucioles. On les appelle les elfes, les fées, peu importe ! Seuls leurs faits comptent réellement. Elles arrivent à quatre, cinq, six, follement attirées par l'activité humaine, comme un aimant vers le pôle magnétique, et vous observent. Elles ont la taille d'une petite fille lorsqu'elles choisissent de prendre une forme plus humaine que papillonnesque. Dans ce cas-là, il peut leur arriver de vous chiper des choses. Pour ce qui est de notre pauvre Mathieu, c'était ses légumes que visaient les fées.»
Denis se leva de table, en sentant sa peau ridée et parfois tâchée par la vieillesse commencer à brûler d'une vive colère. Mauricette s'excusa auprès du conteur, laissa plus que l'addition, et fondit sur son mari.

Sur la terrasse ce soir-là, Denis n'alluma pas son poste, épiant les alentours de sa maison, en chassant les moustiques autour de lui, la chemise à carreaux bleus déboutonnée. Mauricette n'avait pas eu la force d'esprit nécessaire pour l'accompagner dans sa surveillance de leur domaine. Le thermos de café très fort à sa droite, les cartouches en provision à gauche, le retraité n'avait pas l'intention de se faire voler à nouveau. Rien n'était à signaler à minuit, à part la cavalée d'un lièvre et le hululement intempestif d'un hibou. Ce fut après que les choses se gâtèrent, lorsqu'il eut la terrible sensation d'être épié. Un vol de lucioles traversa le ciel, et son cœur, dynamité par l'activité nocturne et la peur naturelle qui en découle, s'accéléra, refroidi comme celui d'un réacteur, par une sueur gelée et collante. Il venait de songer une fois encore à l'histoire de cet abruti de conteur.
«Qui va-là ?»
Il y eut une salve de grognements, qui n'avaient rien d'humains, et les fourrés autour du potager remuèrent. Denis hésita à s'en approcher, avant de se lancer dans le chemin qui menait aux légumes. Les grognements étaient de plus en plus forts, et c'est la peur au ventre et le fusil à la main que Denis poussa les feuilles du fourré. Son cœur battait, faisant vibrer ses côtes et trembler sa cage thoracique. La tension affluait en flots de sangs qui jaillissaient du palpitant affolé jusqu'aux tempes couvertes de sueur glacée. Ses lunettes semblaient comme embuées, quand il pénétra dans son potager.
Les sangliers s'enfuirent aussi vite qu'ils n'étaient venus, emportant avec eux dans leurs gueules des feuilles de choux et des carottes, euthanasiant la peur dans l'esprit de Denis, laquelle laissa place à un vif soulagement.

Le retraité observa une dernière fois son potager saccagé par les bêtes, mais ne ressentit pas la colère d'avoir tout perdu. Il était au contraire bien content de voir cette affaire qui n'avait que trop durée, tirée au clair, sentant seulement au bout de sa langue le goût amer d'être bien obligé de donner raison le lendemain à Mauricette, qui avait toujours soutenu la thèse des sangliers. «Je te l'avais bien dit, mais tu ne m'écoutes jamais, dirait-elle sans doute à son têtu de mari.». Une revanche de Mauricette dans le duel amoureux valait bien l'enthousiasme

de savoir que tout le monde délirait dans cette affaire, du brigadier avec son enfant sauvage en passant par le conteur occitan et ses fées qui passaient de l'état de lucioles à celui d'enfant !
Il contempla la vallée, les yeux un peu abrutis par la fatigue. La chaleur était suffocante, un sacré orage, digne des plus puissants épisodes cévenols se préparait sans doute pour le lendemain. Un vol de lucioles percuta les nuages.

Dans son euphorie et son manque de sommeil, Denis ne remarqua pas les petites traces de pieds humanoïdes imprimées dans la terre molle de son potager.

Basile Imbert

LES LIVRES À LIRE SUR LA PLAGE CET ÉTÉ

Que vous soyez en vacances (les veinards !) ou pas ; tout le monde aime, l'été, aller profiter de la plage et ainsi oublier tous ses autres soucis ... pour n'en avoir plus qu'un seul : que vais-je bien pouvoir y lire ? Heureusement, Maze est là pour régler cet unique souci ! Voici notre sélection des bons romans à lire sur la plage cet été.

Entre science-fiction, fantastique et quête initiatique – Pour s'évader

Nathan Lévêque vous conseille *La voix du couteau* **de Patrick Ness.**

Si vous voulez un roman qui vous emporte loin dans le monde de l'imaginaire, ne se contentant pas des schémas classiques mais créant un autre monde, allant du futur post-apocalyptique à la science-fiction et au fantastique, alors La voix du couteau est pour vous. Si vous voulez un roman jeunesse dont les personnages, loin d'être superficiels, plats et stéréotypés, sont approfondis, avec une psychologie développée, alors La voix du couteau est pour vous. Enfin si vous voulez un roman qui sort des sentiers battus et propose un style innovant, réellement miroir du monde qu'il met en place et de ses personnages, flamboyant, saisissant et palpitant, alors La voix du couteau est pour vous. Si vous voulez un livre original et captivant, n'hésitez plus.

— *La voix du couteau de Patrick Ness*, Gallimard jeunesse

Entre amour et fragilité - Pour s'émouvoir



Tom Lévêque vous propose *Eleanor & Park* **de Rainbow Rowell.**

Quand Eleanor rencontre Park, tout change : le monde bascule. Est-ce la bonne manière de présenter ce roman ? Si ce livre est une histoire d'amour, il est pourtant plus facile de dire qu'on en est tombé amoureux. Ça froisse, ça déchire, ça désenchante, ça fige, ça fait rêver... D'une écriture sensible et saisissante, Eleanor & Park conte l'histoire tangible d'un couple qui se cherche, qui hésite. C'est aussi l'histoire de nos vies, de leur fragilité, de leur puissance, qui blesse, et aime, dans toute sa splendeur.

— *Eleanor & Park* de Rainbow Rowell, Pocket jeunesse

Entre roman, poésie et identité - Pour les amoureux de littérature

Marine Roux vous suggère le roman court mais puissant d'André de Richaud intitulé *La fontaine des lunatiques***.**

Bien qu'il date de 1932, il reste une référence du langage poétique romanesque, emmenant le lecteur dans un univers à la fois sombre et lumineux où chaque vivant se débat contre ses démons intimes et contre la folie, symbolisée ici par l'eau d'une mystérieuse fontaine dont il convient de se prémunir. Explorant la relation de trois hommes exilés du monde commun, cette histoire ne manquera pas de vous ensorceler vous aussi grâce à ses images et sa musicalité, sertie par un cercle initiatique subtil et tragique. Tout comme le jeune Charles, vous serez alors aussi tentés de tremper un instant vos lèvres dans cette eau mystérieuse, source vive de la belle littérature, quelqu'en soit les conséquences !

— *La fontaine des lunatiques* d'André de Richaud, Grasset

Entre douceur et cruauté - Pour de puissants contrastes

Emma Henning vous recommande *Palo Alto***.**

C'est le recueil de nouvelles de James Franco, qui touche décidément à tout. Il contient plusieurs histoires qui quelquefois se croisent au sein de cette ville californienne où la jeunesse désœuvrée erre sans but. Le ton est cru et dur, et malgré l'utilisation de la première personne pour chaque histoire, le point de vue est objectif, sans concession. On ne cherche pas à expliquer mais à montrer. L'auteur, qui est aussi acteur dans le film du même nom, a ce style neutre et implacable qui colle parfaitement à l'ambiance étrange de cette ville, où les actes les

plus violents comme les plus doux sont décrits de la même manière. Les personnages se rapprochent alternativement du chien ou de l'humain et c'est ce monde particulier auquel appartient la jeunesse américaine d'aujourd'hui qui nous est montré.
— *Palo Alto* de James Franco, Michel Lafon

Entre révolution et rires - Pour réfléchir et se vider la tête



June de Witt vous propose *La condition Humaine* **de Malraux.**

Toute cette histoire de révolution dans la chaleur des villes chinoises, moi ça me fait vivre l'été (mieux).
— *La condition humaine* de Malraux, Folio

Ou si vous lisez anglais : *Tiny Acts Of Rebellions* **de Rich Fulcher.**

C'est le truc le plus drôle que j'ai lu depuis longtemps, c'est juste un livre qui présente différentes façons de se "rebeller" contre la société et ses règles, ça va de "se cacher derrière son menu au restau pour faire un doigt à la personne en face de nous" à "inviter des gens fans de jeux de société à une soirée de jeux de société pour finalement dire 'Ouais, non, pourquoi on parlerait pas de politique à la place", bref c'est vraiment stupide, vraiment drôle, et d'occasion on le trouve facilement pour un ou deux euros sur internet.
— *Tiny Acts Of Rebellions* de Rich Fulcher, Michael O'Mara Books

Entre humour et identification - Pour rire et profiter de la légèreté estivale

Anais Alle vous conseille le roman jeunesse d'Anne Percin : *Comment (bien) rater ses vacances***.**

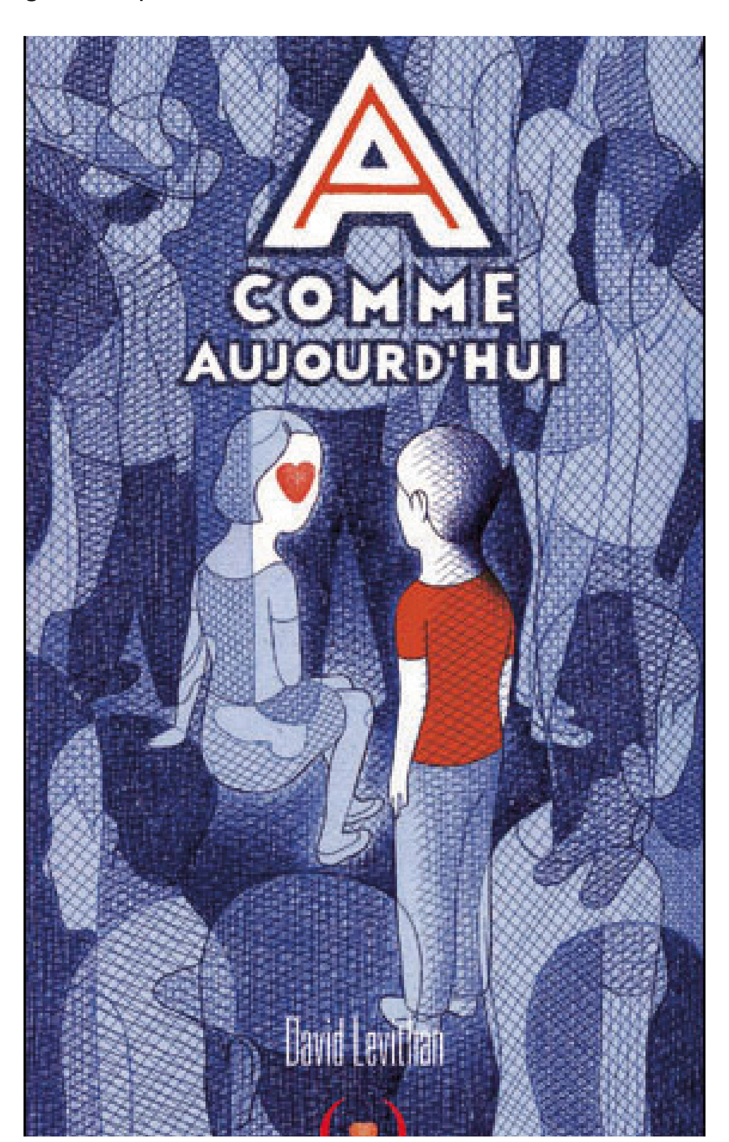
C'est l'été, les examens sont terminés, notre seule envie est de déposer notre cerveau sur la table de camping et de se détendre en suivant les vacances folkloriques de Maxime, dix-sept ans, pour qui le séjour calme et connecté chez sa grand-mère se transforme en Man Vs Wild au Kremlin-Bicêtre en région parisienne. Beaucoup d'humour dans ce livre rapide à lire et qui permet peut-être de relativiser sur ses propres vacances. Et pour celles et ceux qui ne voudraient pas abandonner Maxime, sachez qu'Anne Percin a publié deux autres tomes des aventures de cet adolescent pas toujours dégourdi : Comment (bien) gérer sa love story et Comment devenir une rock star (ou pas). De quoi s'occuper et se rafraîchir l'esprit par les après-midi d'été !
— *Comment (bien) rater ses vacances* d'Anne Percin, Le Rouergue jeunesse Doado

Entre amour et sacrifices – Pour aimer

Clémentine Coquio-Lebresne vous suggère A comme Aujourd'hui.

A comme Aujourd'hui n'est pas un livre comme les autres, parce qu'A n'est pas un personnage comme les autres. Chaque jour il se réveille dans la peau d'une personne différente. Mais chaque jour, la même fille reste dans ses pensées. Chaque journée est un nouveau défi que nous traversons à ses côtés. À chaque page qui se tourne, il peut tout arriver : le meilleur comme le pire. Et on en redemande. Plus qu'une simple histoire, c'est la vie d'un personnage atypique touchant et aspirant à une vie normale. Un personnage adorable mais torturé, qui n'existera jamais réellement en tant qu'individu. Mais ses sentiments, eux, sont bien réels ; les nôtres le sont tout autant le temps notre lecture. Je suis tombée amoureuse de ce livre, de la plume de son auteur et des messages qu'il transmet. La beauté

de la vie, l'amour, l'acceptation de soi-même et des autres. Tout cela est extrêmement important et nécessaire. David Levithan signe d'une main de maître ce roman, qui saura vous toucher au plus profond de vous-même.
— *A comme aujourd'hui* de David Levithan, Les grandes personnes



Entre art, passion et voyage – Pour vivre son été avec fougue

Nathan Lévêque vous recommande *Le cœur cousu*.

Le cœur cousu est une passionnante et prodigieuse histoire de femmes. De Frasquita, la mère blessée à sa fille, Soledad, la dernière de la famille, qui nous conte leur destin tortueux. Carole Martinez, après 12 années de travail, nous livre un roman sensible et puissant, qui brille sous le signe de la liberté. La liberté d'une femme forte, qui traverse les épreuves de la vie avec détermination. La liberté d'une plume enchanteresse qui tisse par fragments épars d'une même histoire la fresque époustouflante d'une famille essentiellement féminine. Le cœur cousu a l'incertitude et la beauté d'un conte, le souffle enchanteur d'une poésie, la palpitante intrigue d'un roman d'aventure et la profondeur d'une quête intérieure.
— *Le cœur cousu* de Carole Martinez, Folio



Tous les rédacteurs de Maze Littérature vous souhaitent un bel été illuminé de quelques intenses mots de lecture que nous vous recommandons chaleureusement !

- La rédaction littérature

Maze

CONCOURS DE L'ÉTÉ

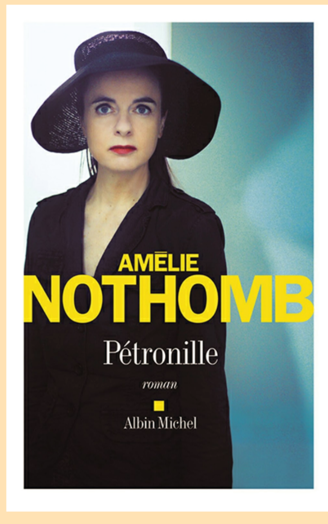
Toi, oui toi, derrière ton écran, lecteur assidu ou juste de passage, ce qui suit va t'intéresser. Maze organise son premier concours littéraire et laisse place à TA créativité.

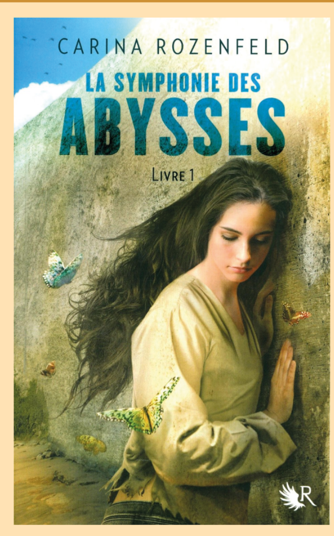
L'unique critère repose en un thème imposé:

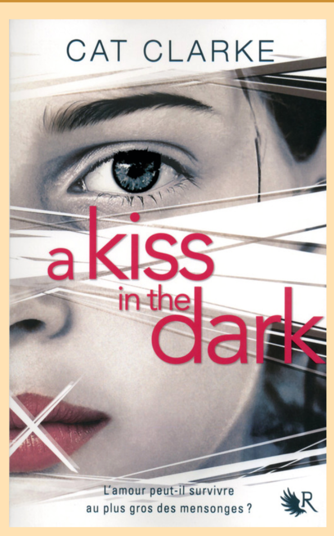
« Sur les chemins, l'été… »

En vers, en dialogues ou en prose, le reste appartient à ton imagination, alors surprends nous, fait nous rêver et tu auras peut-être la chance de gagner un roman, Pétronille ! La meilleure création se verra de même récompensée par une parution entre les pages du magazine en septembre prochain.

LES LOTS À REMPORTER







LE PREMIER GAGNANT CHOISIRA UN DE CES ROMANS, LE SECOND UN AUTRE ET LE TROISIÈME REMPORTERA LE DERNIER

Le concours est ouvert du 16 juillet au 29 août. Une création par personne est admise et devra être présentée en format odt ou pdf à l'adresse: m.roux@mazemag.fr. N'oublie pas de préciser ton nom et prénom dans le mail. D'ici là, tous les membres de la rédaction littéraire qui forment le jury final te souhaitent bonne chance et beaucoup d'inspiration !

ZEP DÉCOUPÉ EN TRANCHES

Lire pendant l'été, c'est bien. Un bon bouquin, de l'ombre et des litres de citronnades, c'est un très bon programme. Mais voilà : vous n'aimez pas tellement les classiques, trop scolaires, rechignez à ouvrir un pavé que vous ne finirez certainement jamais, et vous commencez même à somnoler au bout de la quatrième page remplie de texte en police 12 à cause de la chaleur. Heureusement, la littérature est très large et s'étend sur des supports insoupçonnés. La bande dessinée, par exemple. Eh oui, découvrons un peu cette branche souvent mal exposée, à travers la découverte d'une récente BD de Philippe Chappuis. Allez, appelons-le Zep, puisque c'est bien de lui qu'il s'agit. Qui est Zep ?



Zep aime le rock (d'ailleurs « Zep »... ça ne vous dit rien ? Mais si, c'est un hommage à Led Zeppelin, bien sûr !), et quelquefois, cela se voit. Il a réalisé des pochettes de disques, pris la musique comme thème pour sa première bande dessinée pour adultes (Une Histoire d'hommes par exemple). Et puis Zep aime la bande dessinée. Ce n'est pas une grande surprise. En fait, il l'adore, depuis qu'il a découvert tous ses héros ; ceux dessinés par des monstres sacrés de la BD franco-belge ou américaine. On apprend ainsi sur son site, le Zeporama, qu'il lisait les aventures de Rahan, Tintin, Astérix, Donald Duck, Lucky Luke, et tant d'autres « classiques » de la bande-dessinée (si l'on peut vraiment les qualifier ainsi). Alors il s'est mis à dessiner ces personnages à présent cultes quand il était petit, et n'a depuis jamais lâché son crayon. Mais Zep est évidemment connu principalement pour Titeuf, que vous devez tous connaître. Vous savez, la tête d'oeuf à la mèche jaune ! Si l'on doit traiter ici de sa dernière bande dessinée, il était bel et bien nécessaire de parler autant de l'auteur au préalable. Car c'est bien de lui qu'il s'agit ici. Zep découpé en tranches a pour personnage principal l'auteur, qui va nous montrer des idées personnelles, et c'est annoncé dès la couverture où un autoportrait le présente, crayon à la main, découpé en tranches de steak en violet et rouge sur fond noir. Un début sobre qui invite à la découverte de ce grand album souple d'une cinquantaine de pages. Le style particulier de la première imprègne tout celui-ci ; on y verra des moments plus ou moins sombres, mais toujours avec cette pointe d'humour que l'on retrouve déjà en quatrième de couverture.

Au premier rabat, une courte biographie : Zep a quelques œuvres à son actif et est bien évidemment connu pour Titeuf. Mais Zep, c'est bien plus que cela : il a créé le Captain Biceps, les Chronokids, les Minijusticiers et beaucoup d'autres... Sa spécialité est donc la BD jeunesse, mais il a plus récemment fait ses débuts dans un nouveau domaine, la BD pour adultes, souvent plus personnelle (Une Histoire d'hommes en 2013, Carnet Intime où il présente ses carnets de croquis). Sans le lire, cet album est déjà très beau : les pages sont épaisses, les couleurs sont douces, aux tons bruns, bleus, gris, et peu nombreuses, en tout cas sur une même page. On retrouve le style caractéristique de Zep, avec son trait fluide et ses dessins expressifs et une foule de détails facétieux. Il n'y a pas trop de texte et on peut remarquer l'absence de cadre pour les vignettes ; les idées de l'auteur sont ainsi plus libres, les histoires racontées de manière plus souple. Cela colle parfaitement à ce que l'on cherchait à faire : des récits personnels et touchants. Tout cela se découpe par thème ; ce sont des « tranches de vie », pourrait-on dire selon le nom de l'album ; « Technologie », « Déprimé », « Coeur », « Muscles », qui donnent libre cours au développement d'une idée, d'un souvenir cher à Zep, où il nous fait plonger dans son esprit enfant, adolescent ou adulte et nous expose, comme avec une infinie douceur, sa manière de penser autour de thèmes précis. Il étale sa personnalité au fil des vignettes avec une certaine pudeur et une objectivité indulgente. « Je dessine pour apprivoiser le monde », nous dit-il. Et cette formulation, très vraie, est très belle. C'est comme cela que Zep se définit.

Je le répète, peut-être trop, mais il émane de cet album une impression de douceur un peu mélancolique. On nous parle en effet d'instants passés qui perdurent malgré tout, et qui ne sont pas exempts d'une distance amusée présente dans les commentaires de Zep sur sa propre vie et ses dessins. Ses dessins qui ne forment qu'un avec les idées et ne sont pas là qu'en tant qu'illustrations : ils font vivre le texte, ils sont le texte. C'est là le véritable esprit de la bande dessinée. Par cet album intime, Zep nous fait rencontrer un véritable artiste qui ne se présente finalement qu'en tant qu'homme, avec ses sentiments, ses émotions et ses souvenirs.

- Emma Henning

LE CLASSIQUE DU MOIS

LE ROUGE ET LE NOIR DE STENDHAL

Stendhal, né Henri Beyle, publie son roman Le Rouge et le Noir en Novembre 1830. Sous-titré Chronique de 1830, ce livre se veut reflet de la France du XIXème siècle, marquée par des troubles politiques importants suite à la chute du premier Empire en 1814 puis à l'échec de la Restauration en Juillet 1830 lors des Trois Glorieuses. Cette révolution de Juillet est à l'origine de l'avènement de Louis-Philippe, Roi des Français, un événement majeur qui n'est pourtant pas mentionné par Stendhal dans Le Rouge et le Noir.


© D.R.

L'intrigue

Le roman est découpé en deux livres. Le premier s'ouvre sur la description de Verrières, en Franche-Comté, archétype de la petite ville de province. C'est dans ce milieu et cette « atmosphère empestée de petits intérêts d'argent » qu'évolue le héros Julien Sorel durant toute la première partie de l'intrigue. Le personnage principal n'apparaît qu'au chapitre IV. Malmené par ses frères et son père, propriétaires d'une scierie, Julien apparaît comme un jeune garçon de 18 à 19 ans, faible et plus intéressé par les livres que par le travail du bois. Ce portrait animé par une volonté d'ascension sociale place Julien dans un environnement hostile et bien trop étriqué pour son épanouissement. Ainsi, lorsque le maire de Verrières, Monsieur de Rênal décide d'engager le jeune Sorel en tant que précepteur pour ses enfants, il s'agit d'une première opportunité pour le héros d'échapper à sa condition première. Malgré ses réticences à l'idée de devenir simple domestique, Julien se rend chez Monsieur de Rênal et rencontre alors l'épouse du maire, Louise de Rênal. La scène de leur rencontre traduit un véritable coup de foudre entre les deux personnages qui noueront peu à peu une relation amoureuse. La découverte de celle-ci par l'abbé Chélan, le curé de Verrières oblige ensuite Julien à partir pour le séminaire de Besançon où il mènera encore une fois une existence isolée, entouré de camarades qui le méprisent.

La deuxième partie du roman se déroule à Paris où Julien obtient une place auprès du Marquis de la Môle et pénètre ainsi le cercle de la noblesse. Il rencontre alors la deuxième femme qui marquera sa vie, Mathilde de la Môle, la fille du Marquis avec qui il entame une relation confuse et explosive caractérisée par le grand jeu du « Suis-moi, je te fuis. Fuis-moi, je te suis. ». Finalement c'est lorsque Julien est à son apogée sociale et semble avoir enfin acquis une condition, que sa situation est détruite par une lettre de Mme de Rênal au marquis de la Môle. Tout s'écroule pour Julien qui sera finalement condamné à mort mais semble accéder dans les derniers instants à une certaine grandeur d'âme, la sagesse du condamné.

Julien, une ambition ambiguë

On ne peut s'empêcher de retrouver en Julien des caractéristiques de Stendhal. En effet, le caractère du jeune homme est marqué par un rejet de la figure paternelle, de la religion et de la monarchie que le jeune Henri Beyle développe lui aussi, préférant choisir des pseudonymes plutôt que de porter le nom de son père. L'admiration pour Napoléon Ier est également commune à l'auteur et son personnage. L'empereur est pour Julien le modèle d'une ascension sociale que le jeune homme cherche à reproduire. Cette ambition démesurée du héros est le feu qui le guide tout au long du roman, dans ses choix de carrière mais aussi dans ses décisions amoureuses. Ainsi, saisir la main de Mme de Rênal est pour lui « une bataille » et cette volonté de conquête est plus flagrant encore lorsqu'il se trouve face à Mathilde ; leur relation se fonde sur le refus de s'abaisser face à l'autre. Les réactions des deux jeunes gens sont poussées à l'extrême, théâtralisées notamment dans la scène de la vieille épée où Julien menace Mathilde avec une lame. L'ambition semble en réalité être le

seul trait constant dans un caractère marqué par la dualité. En effet, Julien est sans cesse tiraillé entre deux voies, deux choix, deux femmes. Le titre du roman symbolise cette ambiguïté et peut être interprété à différents niveaux. Vraisemblablement, le rouge est une référence à l'habit militaire tandis que le noir rappelle la soutane des prêtres et donc les ordres. Cependant, Le Rouge et le Noir peut également ramener à une opposition entre le feu de la passion et l'austérité de la raison.

Deux femmes, deux amours

Une opposition peut aussi être relevée entre les deux femmes marquant ce roman d'apprentissage : Mme de Rênal et Mathilde de la Môle. Les deux héroïnes s'opposent tout d'abord par leur situation : leur âge, leur situation familiale de mère et d'épouse ou bien de fille, leur condition sociale, la bourgeoisie ou la noblesse, et leur milieu : la province ou Paris. Toutes les deux semblent vouer une véritable passion à Julien et sont prêtes à risques et sacrifices pour celui qu'elles aiment, pourtant les deux aventures du jeune héros sont profondément différentes. Avec Mathilde de la Môle, il s'agit d'un « amour de tête » qui repose sur l'estime croissante que Mathilde porte à Julien. L'orgueil de la jeune Parisienne lui dicte sa conduite ; elle recherche non seulement l'homme mais également l'histoire d'amour qu'elle mérite. Ses débordements romanesques et son admiration pour son ancêtre Boniface de la Môle, condamné à mort, lui permettent de fuir un quotidien ennuyeux et trop facile. Le narrateur prend souvent ses distances avec ce personnages et ses actions qui apparaissent parfois comme les caprices d'une « poupée parisienne ». A l'inverse, Mme de Rênal est caractérisée par « une grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité » et c'est vers elle que se tourne finalement Julien dans les derniers instants. Cet amour apparaît alors comme épuré et sincère et ajoutent un peu plus à la grandeur finale du héros. La simplicité de la première maîtresse de Julien est un aperçu du bonheur simple qu'aurait pu atteindre le personnage principal mais qui a été entravé par une ambition sans borne.

Quelle morale ?

Le bonheur réside dans la simplicité, serait-ce là le message que tente de nous faire passer Stendhal dans son œuvre ? En effet, les dernières pages du roman laissent une grande place à Fouqué, un « esprit sage », qui s'avère être le seul véritable ami de Julien. Aucune ambition chez cet homme honnête et loyal qui se contente de sa modeste entreprise vente de bois à laquelle il tente d'ailleurs d'associer Julien. Durant tout le récit, d'ailleurs, des intrusions du narrateur semblent juger les choix de Julien et condamner son ambition démesurée en évoquant par exemple « sa petite vanité ». Cependant, un autre message important du roman transparaît dans le discours délivré par Julien face à ses juges. En effet, Julien Sorel devient alors le représentant de « cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société. ». Sans que ce passage constitue un véritable réquisitoire contre la société, Stendhal semble ici prendre implicitement la défense de ces jeunes gens et questionner l'imperméabilité des classes sociales.

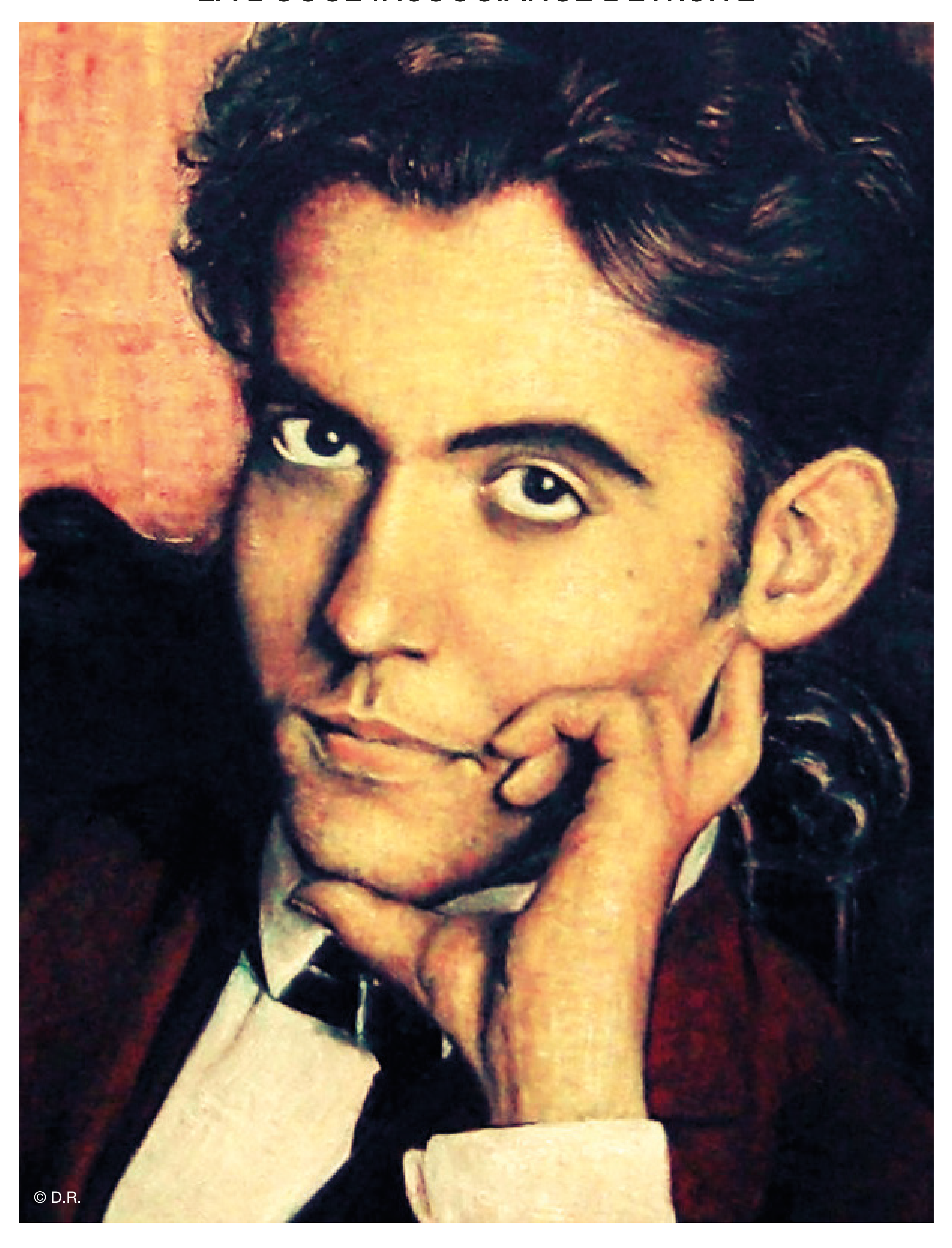
Un mélange d'esthétiques

Reste la question du mouvement littéraire. Le roman Le Rouge et le Noir, et plus généralement toute l'œuvre de Stendhal, se situe à une période littéraire dominée par le règne du Romantisme. Le Réalisme n'apparaît qu'un peu plus tard, dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Cependant, la densité des descriptions de Stendhal et la volonté affichée de dépeindre la société provinciale et parisienne de 1830 dans son ensemble sont autant de caractéristiques du mouvement littéraire réaliste. Par ailleurs, Stendhal choisit son sujet à partir d'un fait divers : l'affaire Berthet. Stendhal écrit d'ailleurs : « Un roman : c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. ». D'un autre côté, l'admiration pour Napoléon véhiculée dans le roman ainsi que le caractère passionné du héros et des autres personnages comme Mathilde de La Môle rapprochent le roman de l'esthétique romantique. Enfin, la forte présence du narrateur, qui peut être expliquée par le fait que Stendhal dictait ses romans, éloigne l'ouvrage du réalisme stricte. Ainsi, nombreux sont ceux qui préfèrent parler de réalisme subjectif. Stendhal cherche bel et bien à retranscrire le réel mais la réalité est perçue à travers le filtre de la conscience des personnages.

Finalement, Le Rouge et le Noir est un incontournable de la littérature française. Ce roman d'apprentissage délivre une peinture de la société française du XIXème siècle souvent critiquée par Stendhal, mais il se place également à la charnière de deux esthétiques littéraires : poussant la description au-delà des Romantiques et conservant une vision déformée de la réalité à travers le regard de personnages uniques et complets.

- Anaïs Alle

FEDERICO GARCÍA LORCA
LA DOUCE INSOUCIANCE DÉTRUITE



L'année 1936. Le coup d'État du général Franco en Espagne. Les massacres, les luttes, les cris de rage, la souffrance, l'absurdité, les blessures. Sous la pesanteur sanglante qui écrasa l'Espagne, un dernier brin de vie fut perceptible, celui de Federico Garcia Lorca, du fin fond de son Andalousie natale. Soudain un matin, cet ultime souffle ne se fit plus entendre, et d'un seul coup l'Espagne se tut. Une troupe de sympathisants franquistes s'emparèrent du poète alors âgé de 39 ans et le fusillèrent.

La mort de cet andalou aux traits angéliques et au teint de bronze plongea dans un silence morbide les monts enneigés de la Sierra Nevada, les paysages ardents de Grenade à Cordoue, de Séville à Cadix. Les terres autrefois fertiles furent amputées de jeunesse et de tout élan vital. Cependant, la voix suave de Lorca laissa et laisse encore échapper des murmures sous le soleil aride d'Espagne, entre les feuilles de chaque olivier, au-dessus de chaque toit en pierre, au creux de chacun des esprits. Un de ses poèmes les plus frappants et les plus envoûtants est « Romance de la lune », tiré de son recueil *Romancero gitano* :

La lune vint à la forge
avec ses volants de nards.
L'enfant, les yeux grands ouverts,
la regarde la regarde.
Dans la brise qui s'émeut
la lune bouge les bras,
dévoilant, lascive et pure,
ses seins blancs de dur métal.
Va-t-en lune, lune, lune.
Si les gitans arrivaient,
ils feraient avec ton cœur
bagues blanches et colliers.

Enfant, laisse-moi danser.
Quand viendront les cavaliers,
ils te verront sur l'enclume
étendu, les yeux fermés.
Va-t-en lune, lune, lune,
Je les entends chevaucher.
Enfant, laisse-moi, tu froisses
ma blancheur amidonnée.
Battant le tambour des plaines
approchait le cavalier.
Dans la forge silencieuse
gît l'enfant, les yeux fermés.

(...)

Lorca est un poète à part ; il ne fait pas partie d'un groupe littéraire et cette originalité-là fait sa force. Les mélodies gitanes, le flamenco, la douceur de vivre sont les clés de joute de son enfance qu'il a vécue dans cette Espagne, Espagne innocente, terre de liberté, où les racines de la République commençaient à envahir les vieux murs de pierre. Lorca était tout ce que Franco refusait d'être, incarnait tout ce que le régime a brisé : la fertilité, la liberté, l'insouciance, la prospérité, la jeunesse ; en un mot, la vie. Ses poèmes réveillent les souvenirs de la culture médiévale, mêlant sonorités gitanes, musulmanes, chrétiennes. À cela est étroitement entrelacé le goût amer de la mort, qui s'infiltre partout où il passe et recouvre petit à petit le pays entier. Lorca contemple impuissamment le dépérissement de la terre qu'il aime tant, sa terre maternelle à laquelle il doit tout. On ne sait plus si l'amour pourra resurgir du précipice dans lequel il est tombé, et Lorca pousse au monde un dernier cri en son honneur.

Véritable ode à l'Espagne, hymne à l'amour et à l'enfance, témoin d'une légèreté perdue, l'œuvre poétique de Lorca redonne un peu d'éclat, de lumière et un brin de chaleur à cette sombre période que fut la guerre civile. Un instant de poésie hors du temps, au parfum enivrant d'agrumes, à la douce chaleur méditerranéenne, aux sonorités gracieuses pour un instant mettre à distance ce monde de sang, d'armes, de larmes. Pour s'accorder une pause dans le rythme effréné des soirs d'été, pendant que l'on se pavanera sur sa serviette, nonchalants, allongés sur le sable brûlant, un recueil de Lorca entre les mains ne sera pas de trop :

La nuit toujours paisible.

Le jour part et arrive.

La nuit morte et lointaine.

Le jour n'a plus qu'une aile.
La nuit sur miroirs plans.

Et le jour sous le vent.

- Anne-Charlotte Mesnier

Mode

HOW I STYLE : LES BIRKENSTOCK

Ah les Birkenstock : ce sont les chaussures en vogue cet été car elles rentrent pile poil dans la tendance du "normcore" et la mode des chaussures monacales. Pourtant, cela restera un grand débat dans la mode. Il y a deux grandes écoles : ceux qui adorent et ceux qui détestent. En effet, ce n'est pas la chaussure la plus esthétique qui soit et pour cause : Johann Birkenstock, lorsqu'il créa sa marque, en 1774, dessine une chaussure avec une semelle quasiment orthopédique qui vaudra au modèle le titre de « chaussure saine ».

La célèbre sandale est revenue en force il y a quelques années et gagne chaque année de nouveaux adhérents à sa cause. En quelques mots, on évite de les porter avec des chaussettes (réservé uniquement aux allemands, aux blogueuses et à Vogue) et un jogging. Pour le reste, tout est dans l'art de casser son côté archi relax. Et à ce jeu là, c'est chacun à sa manière !

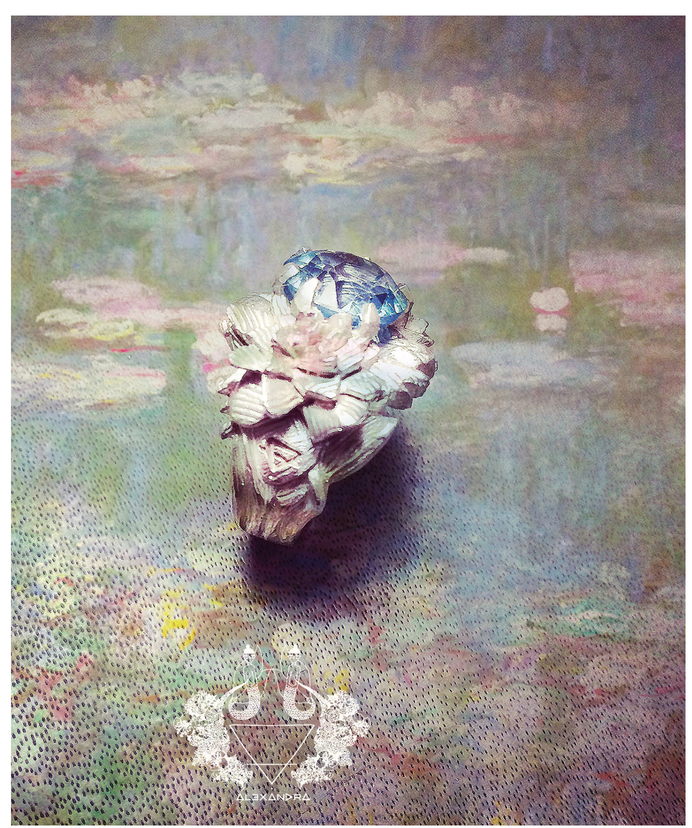


© D.R. © D.R. © D.R.

- Marie Puzenat

RENCONTRE AVEC CHRYSTELLE DESMURGER

Dans le quartier St-Jean à Lyon, une étrange petite boutique a fait sa place parmi les bouchons et les magasins de souvenirs, Nuan-C. Dans la vitrine, une immense peinture interpelle les passants. Alors on s'approche, on entre, et une fois le seuil franchi, on est happé dans l'univers de Chrystelle, entre poésie et étrangeté. Sur les murs, de drôles d'objets naissant d'expérimentations fortuites ressemblent à des bijoux, à des tee-shirts ou des sacs. Mais c'est bien plus que ça, les bijoux sont des sculptures en argent massif, en plaqué or, en papier mâché ou en guipure. Sur les vêtements, il y a des photographies du "Boom Festival" dans un style rétro, ou encore des dessins de crânes ou de poumons mélangés avec des images de canevas chinés. Sur le bureau, des flyers, des magazines et des outils, et derrière, Chrystelle Desmurger, artiste aux multiples facettes. Elle explique alors le fil rouge de ces créations, c'est Alexandra.





Quel est ton parcours professionnel ?
J'ai toujours été attirée par l'art. Néanmoins, sortie du collège et mal orientée, je me suis retrouvée en BEP vente action marchande. Très vite, je me suis rendue compte que ce n'était pas ma place et j'ai donc quitté cette formation pour l'école de Condé afin d'obtenir mon Bac Technique Dessinateur Maquettiste option Graphisme. Une fois le diplôme obtenu, j'ai poursuivi mes études dans la prestigieuse école Émile Cohl à Lyon. L'apprentissage y est très riche. Même si les premières années ont un enseignement très académique et rigoureux, au fur et à mesure de la 2 ème et 3 ème année, je me suis épanouie et j'ai acquis plus de liberté, ce qui m'a permis de développer mon univers et mon style. N'étant pas adepte du numérique, la peinture à l'huile et la sculpture sont devenues mes matières préférées et celles où je me suis démarquée. Suite à l'obtention de mon diplôme avec mention, j'ai pu exposer des réalisations sur le thème des contes revisités dans des bibliothèques municipales : à la Bibliothèque de La Part Dieu, de Saint Jean à Lyon et à Cormeille en Parisis vers Paris. Aujourd'hui, ma liberté créative a pu s'exprimer grâce à l'aboutissement d'un projet qui me tenait à cœur : l'ouverture d'un atelier galerie au centre de Lyon au 8 rue de la Bombarde dans le 5ème arrondissement, il y a plus de trois ans, du nom de Nuan-c.

Nuan-c regroupe sous deux entités Alexandra et Chrystelle Desmurger , c'est-à-dire la peinture, la sculpture, le dessin, la gra-


© D.R.

vure, des t-shirts, des bijoux, mais c'est aussi des projets de décorations d'intérieurs (par exemple, des réalisations de fresques à la boutique Pop and Shoes), et de nombreuses collaborations.

Pourquoi as-tu fait le choix de créer ta propre marque ?
J'ai ressenti le besoin de créer une identité au-delà de mon atelier-galerie Nuan-c. En effet, au départ nous étions deux, Nans Bellelle et moi ; et afin de développer le potentiel de mes créations, j'ai réalisé des collaborations avec d'autres marques et d'autres boutiques. Pour exemple, la collaboration sur une série de T-Shirts pour la boutique Pop and Shoes (ALEXANDRA for Pop and Shoes) ou avec Royal Racer…

Comment décrirais-tu la marque Alexandra ?
Finesse / équilibre/ sculpturale / anatomique / naturelle / contemporaine / florale / animale

Avant d'être une marque, Alexandra est une identité très personnelle. «Alexandra», qui est aussi mon deuxième prénom, fait référence à mes origines grecques. Dans le logo, on peut voir le rapport entre la terre et la mer, représentées par le symbole du triangle barré et les sirènes. La symétrie nous laisse voir un double identique qui se veut rassurant et omniprésent. Une identité ambivalente, entre angoisse, secret et esthétisme.
Mes réalisations sont entièrement faites à la main, j'y attache beau-

coup d'importance. J'aime l'idée d'exploiter ce qui fait partie de ma vie, ce qui m'entoure, prendre des éléments réels, m'en inspirer et créer. (Comme les canevas accumulés achetés dans des puces et détournés avec mes dessins pour créer des visuels sur t-shirt). Je réalise des petites séries, et je préfère mettre en avant la qualité, avant la quantité, et proposer des pièces en argent et en plaqué or, avec des pierres précieuses, entièrement réalisées à Lyon.

Quelles sont tes influences, tes inspirations ?

Je suis curieuse mais je trouve ça dommage d'être fan d'une seule chose, au point de ne pas réussir à s'en détacher dans ses propres réalisations. Je suis surtout attentive à ce qui m'entoure dans ma vie quotidienne. Il faut varier les inspirations : expositions, peintres et sculpteurs classiques, les spectacles, les voyages, la nature, mes origines Grecques, mon histoire… Par exemple la bague Nymphéas est inspirée des Nymphéas de Monet par exemple.

Tu es une artiste à multiples facettes : dessin, sculpture, gravure, photo... Reste-il une discipline que tu aimerais apprendre et exploiter ?

Je m'étais intéressée au tatouage il y a un an environ, car j'aime beaucoup réaliser des dessins aux traits, mais je trouve cela très compliqué car il y a énormément de facteurs à maîtriser avant même de savoir si cette discipline nous convient vraiment. Et surtout, je n'étais pas suffisamment passionnée par ce milieu pour abandonner tout ce que j'avais mis en place pour m'investir à 100% dans ce domaine. J'aimerais apprendre d'avantage en sculpture, afin de réaliser des plus grandes pièces, mais j'aurais besoin d'espace supplémentaire. Pour les bijoux en cire perdu, j'ai appris toute seule au fur et à mesure et cela me plait énormément ! J'avais réalisé une gravure à l'eau forte avec un de mes anciens professeurs d'Émile Cohl ; on a fait une vingtaine de tirages dans son atelier, j'ai trouvé ça génial d'apprendre cette technique avec lui.

As-tu une marque, un blog ou un site web que tu affectionne et suis régulièrement ?

Je ne suis pas accro à une marque en particulier, j'aime Chanel, Lanvin, Martin Margela, Marc Jacob, Alexander McQueen, Kenzo, Claudie Pierlot, Mini Market… J'aime regarder certains défilés hautes coutures. Je regarde certains tumblr quand l'ambiance générale des photos présentées me plaît. Et je suis abonnée à Vogue depuis une douzaine d'années. J'ai toujours aimé le vintage, donc je n'ai jamais ressenti l'envie d'être à la pointe de la mode ; je préfère créer un décalage avec des pièces originales et inhabituelles.

Quels sont les projets et collaborations qui t'ont le plus marquée ?

J'ai réalisé des collaborations avec des boutiques de Lyon comme Pop and Shoes, The Royal Racer, les Toques Blanches Lyonnaises, avec Bicycle store à Paris et dernièrement avec Héritage Paris également pour de la gravure sur cadre de vélo. Je vais prochainement travailler sur leurs skateboards. J'ai commencé une série de peinture à l'huile sur plexiglas, mais le temps et l'investissement sont compliqués à gérer avec le reste de mes activités, car ce n'est pas quelque chose que l'on peut faire à moitié. J'aimerais collaborer avec la marque Craie car j'ai rencontré dernièrement les créateurs et je pense que l'association cuir et bijoux serait vraiment sympa !

Et pour finir, as-tu dans ton dressing personnel une pièce dont tu es très fière, que tu n'échangerais pour rien au monde ?

Je suis fan de sac à main et cette année je me suis fait plaisir avec deux très belles acquisitions. J'ai eu la chance d'aller aux ventes privées Lanvin à Paris et j'ai acheté un magnifique sac en cuir Moon River. Et dernièrement au Marché de la mode vintage, où je suis « obligée » d'aller tous les ans, j'ai trouvé un superbe sac Chanel matelassé en cuir noir avec pompon, c'est un classique mais celui-ci à une forme originale !

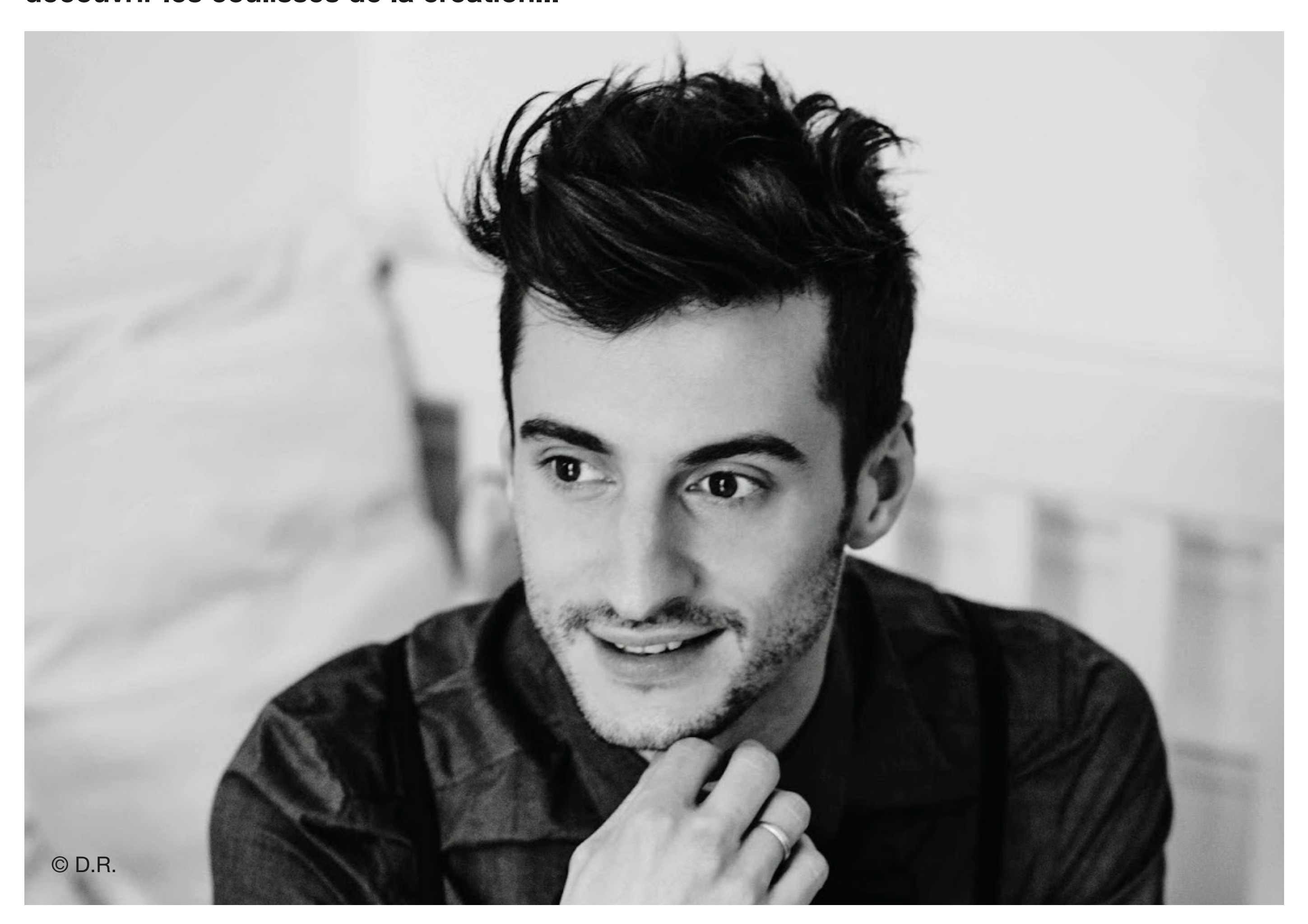
- Propos recueillis par Myrtille Crabieres





À LA RENCONTRE DE THOMAS JOLLY

Henry VI, l'impressionnante trilogie de Shakespeare, est composée de trois parties et le nombre de fois où elle a été montée en intégralité se compte sur les doigts de la main. Thomas Jolly, trente-deux ans, s'est lancé dans le projet fou de la mettre en scène. Après cinq ans à penser Henry VI, à respirer Henry VI et à vivre Henry VI, les répétitions se terminent et l'intégralité du spectacle sera présentée au festival d'Avignon en juillet. Ce qui en fait l'originalité ? Entractes compris, nous embarquons pour dix-huit heures de « traversée » historique ! Ce spectacle, récompensé par le prix Beaumarchais, est à ne manquer sous aucun prétexte. En résidence à Cherbourg (Manche) en mai et juin pour créer la toute dernière partie, Thomas Jolly a accepté de répondre à nos questions et nous fait découvrir les coulisses de la création...


© D.R.

Pourquoi avoir choisi de monter Henry VI ?

Qu'est-ce qui fait qu'on choisit de monter une pièce ? Et bien c'est un peu comme l'amour, vraiment. C'est la première comparaison qui me vient. On ne choisit pas de qui on tombe amoureux, quand on tombe amoureux. Des fois ce n'est pas le moment, des fois ce n'est pas pratique, des fois ce n'est pas le plus simple, mais c'est la naissance du désir. Quand je lis du théâtre, c'est la même chose. Il y a des pièces que je lis et il n'y a pas de désir qui advient et puis d'autres oui. L'amour c'est la même chose, pourquoi est-ce qu'on tombe amoureux de quelqu'un ? Après on comprend, tout un tas de raisons qui font que tout d'un coup c'est cette personne là qui devient l'objet du désir.

J'ai découvert Henry VI en 2004 quand j'étais élève à l'école du TNB. On a fait un atelier sur Henry VI et Richard III avec une intervenante. À l'époque, je découvre cette trilogie et je m'éclate en tant qu'acteur à jouer quelques extraits. Ensuite, en 2009, je ne savais pas trop quoi faire et où j'étais un peu seul et désargenté, j'ai décidé de passer mon été à relire toutes les pièces de Shakespeare. Je relis donc Henry VI et là, pour une raison assez obscure

à l'époque, je me dis : "Merde, j'ai envie de monter Henry VI." Et c'est vraiment ce que je me suis dit. Merde parce que c'est un désir qui naît en moi, il est irrépressible, je ne peux pas aller contre. Merde parce que c'est trop gros. À l'époque, j'avais 26 ans. C'est trop gros, trop grand, trop infaisable, trop de personnages, ça va coûter trop cher, je n'y arriverais jamais. Mais le problème c'est que le désir est là. Je me suis accroché à ça.

Après j'ai compris pourquoi j'avais envie de la monter. D'abord parce que Henry VI contient à peu près tout ce que le théâtre peut permettre à un metteur en scène, à des acteurs et à une équipe technique artistique pour la scénographie, la lumière et la musique. Parce qu'il y a tous les registres. C'est un terrain de jeu fabuleux que j'avais envie d'explorer. La deuxième raison c'est tout ce que ça raconte. Je suis assez fasciné par ces trois pièces qui relatent cinquante ans du règne d'Henry VI : cinquante ans de la vie d'un royaume, avec un règne à cheval entre le Moyen-Âge et la Renaissance. Il y a donc un monde en mouvement et ça me semblait intéressant de travailler dessus. Enfin la dernière raison, c'est celle qui me poussait à poser dans la réalité un spectacle infaisable. J'avais envie de faire un ovni, une pièce qui dépasserait du cadre et du calibrage de toutes les autres qu'on peut voir (il y a des choses magnifiques, je ne dis pas le contraire). Aussi pour montrer que le théâtre peut proposer ça et que le public a la curiosité et l'envie. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé.

Et quelles ont été les contraintes d'un spectacle aussi long ?

Le désir donne des idées et on se projette beaucoup donc artistiquement ce n'est pas trop contraignant, mais la vraie contrainte a été économique. Il fallait un grand nombre d'acteurs (ils sont vingt et un), de nombreux techniciens. Ça coûte de l'argent et c'est bien normal. C'est un vrai métier, les acteurs et les techniciens font un métier pour lequel ils doivent être rémunérés, c'est bon de le rappeler en ce moment. Pour Henry VI, j'y ai tenu de la première heure de répétition à la dernière : toute l'équipe est rémunérée. Cette masse salariale de l'équipe, multipliée par le temps qu'il faudrait pour monter Henry VI créée du coup une économie monstrueuse que je n'avais absolument pas les moyens de réaliser.

J'ai donc choisi de couper la création en plusieurs temps pour pouvoir, au fur et à mesure des années, convaincre puis gagner la confiance de producteurs. Les faire venir, et montrer notre travail, pour qu'ils puissent ensuite s'engager dans le spectacle. Du coup, on a notamment pu créer le Cycle 1 grâce à la Scène Nationale de Cherbourg en janvier 2012, Cycle 1 qui est la moitié des trois pièces. Et maintenant, pour juillet 2014 à Avignon, on a eu l'occasion de pouvoir monter le Cycle 2.

Après, les contraintes sont rigolotes aussi. Par exemple, quand on est une équipe de quarante-cinq, il faut bien loger quelque part, pouvoir tous se déplacer, il faut qu'il y ait un grand plateau... Il y a beaucoup de contraintes dues à l'environnement qu'un tel projet, nécessitant tant de personnes requiert. Il y en a aussi beaucoup d'autres mais les premières sont celles-ci.

Comment s'est fait le casting de tous ces acteurs ?

Alors, il a été délicat parce qu'il y a plus de deux cent personnages. Il faudrait que je m'amuse un jour à les compter mais d'après les costumes il y a environ quatre cent silhouettes dans le spectacle. Évidemment, je ne peux pas avoir quatre cent acteurs. Pour autant, il fallait que je calcule combien d'acteurs il fallait au minimum pour que l'histoire soit compréhensible (ce qui était une de mes priorités). Je me suis arrêté sur vingt et un, qui me semble être le nombre idéal pour à la fois la compréhension (puisque chaque acteur change de personnages) et pour le repos des acteurs. Au final le spectacle dure dix-huit heures, il faut aussi qu'il y ait des temps de pause.

Une autre contrainte était de me dire qu'il fallait des acteurs jeunes et plus âgés, pour une nouvelle générations de Henry VI qui chasse une ancienne génération.

Il y a eu plusieurs choses pour trouver la bonne équipe d'acteurs. Tout d'abord, il y a les acteurs qui sont dans la Piccola Familia avec qui je travaille depuis le début. Puis les jeunes acteurs que j'avais pu rencontrer en donnant des stages à l'école du TNB, au conservatoire de Rouen, à Caen... Il y a eu aussi des acteurs que j'avais vu jouer et des acteurs qui sont venus me voir ou qui m'ont appelé, sachant que j'allais monter Henry VI. Pour certains acteurs, c'est un peu la pièce impossible. Ça n'arrive quasiment jamais qu'elle soit montée en intégralité donc quand quelqu'un le fait, ça crée forcément une curiosité, l'étonnement et donc l'intérêt. À partir de ça j'ai fait



© Brigitte Enguérand

des lectures, différents temps de travail et au bout d'un moment les vingt et un étaient trouvés, c'était eux. Trois ans après j'en suis toujours aussi ému, surpris et amoureux de tous, théâtralement parlant.

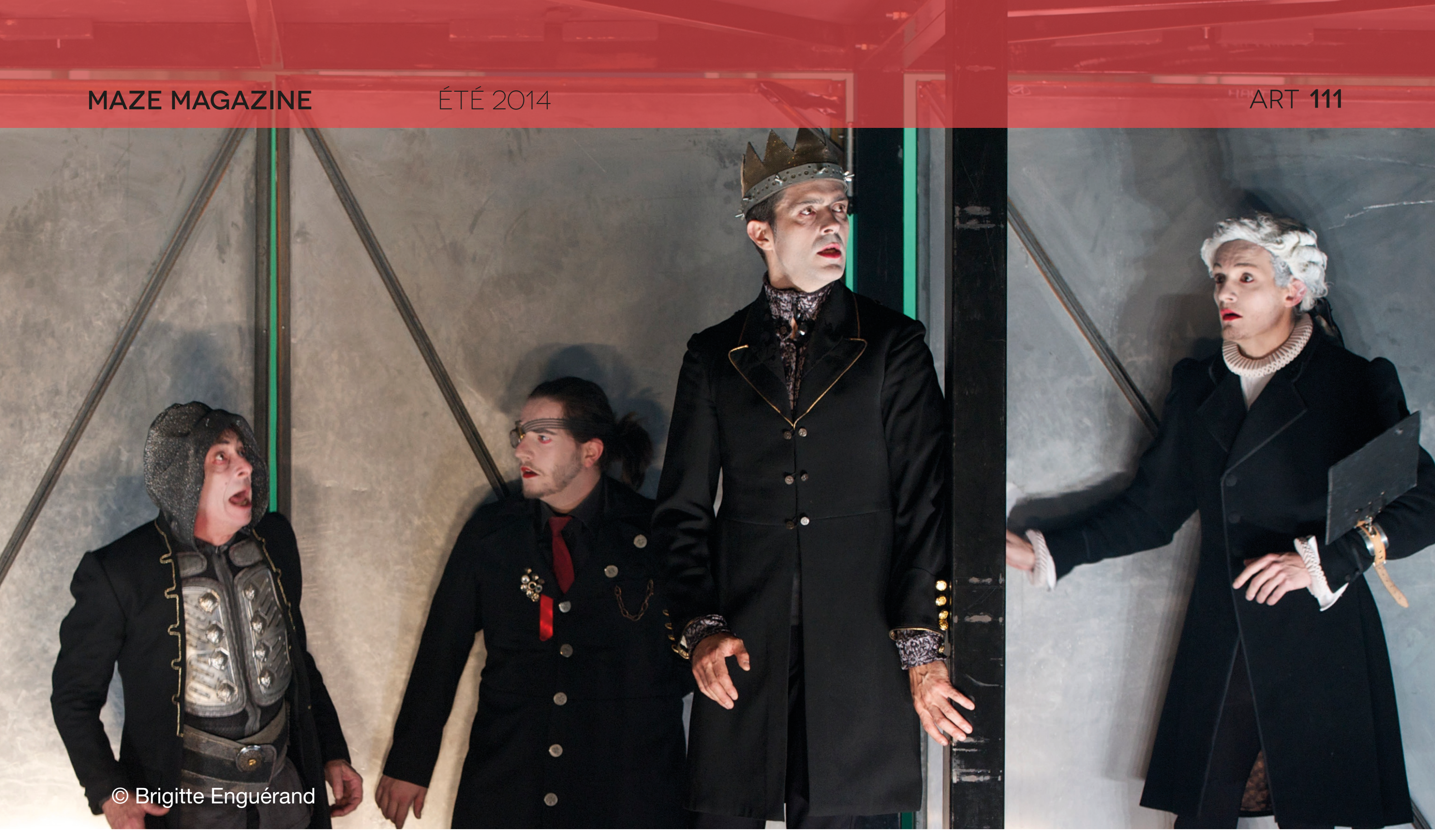
Est-ce que ça n'a pas été difficile de convaincre les acteurs de travailler aussi longtemps sur ce projet ?

Alors ça n'a pas été difficile de les convaincre mais j'ai toujours regretté de ne pas pouvoir leur dire dès le départ qu'on irait jusqu'au bout. L'engagement qu'ils m'ont donné est presque un cadeau, de se lancer avec moi dans cette aventure folle sans savoir si nous irions jusqu'au bout. C'est une belle preuve de confiance et de foi dans mon travail.

Dès le départ je pense qu'il y a eu un très fort désir. De toute façon je crois que quand on est acteur on ne peut pas rechigner à travailler dans Henry VI. C'est tellement luxuriant, puissant, drôle... C'est une saga donc je pense qu'il y a un caractère très séduisant pour les acteurs. Après, c'était un pari qu'ils devaient faire avec moi. Ils l'ont fait, je ne les remercierai jamais assez pour ça, parce qu'aujourd'hui on arrive au terme de l'aventure et on est toujours tous ensemble.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans le théâtre ?

Alors, je reviens dans mes souvenirs... Je pense qu'au départ c'est simplement l'idée du déguisement ou du jeu d'enfant. S'amuser à enfiler des costumes, à se prendre pour, à faire comme si, à faire semblant que... Je ne sais faire que ça, je n'ai pas appris d'autre métier. J'ai commencé le théâtre quand j'étais en cinquième dans un atelier hebdomadaire, au lycée j'étais en option théâtre, après la fac j'étais en études théâtrales, plus en études conservatoires de théâtre, école nationale supérieure d'arts dramatiques... Je ne sais vraiment pas faire autre chose. À un moment donné je me suis interrogé sur le chemin que je prenais, où le loisir devenait une passion et un projet professionnel. Je crois que je me suis inscrit dedans de manière professionnelle parce que j'ai la sensation, sur le plateau, de pouvoir être vraiment moi même. C'est paradoxal parce que ce ne sont pas mes mots, ce ne sont pas mes vêtements, je suis dans un décor, je suis devant des gens... C'est normalement un frein qui pousse à composer quelque chose, or c'est l'inverse. Je crois que je suis beaucoup plus proche de moi sur un plateau de théâtre devant mille spectateurs qu'ici ou avec mes amis au café. C'est une sorte de parcours qu'on fait sur soi-même. Par exemple, travailler Shakespeare en tant qu'acteur, c'est s'interroger sur comment fonctionnent nos émotions, nos sentiments, notre corps... C'est se réinterroger sur beaucoup de concepts aussi car l'étape suivante a été que le théâtre m'est devenu une nécessité parce qu'il répond pour moi à un besoin humain de se réunir, de se raconter des histoires, qu'il est utile à la société et qu'il doit continuer à l'être de plus en plus. Non seulement parce que c'est du service public mais aussi parce qu'on invente des iPhones, des tablettes, des ordinateurs, des télés... On invente plein d'écrans, mais on ne remplacera jamais le contact de l'être vi-


© Brigitte Enguérand

vant à l'être vivant. Le théâtre est le seul art où de vraies personnes parlent à d'autres vraies personnes qui les écoutent. Ça ne se remplacera jamais. C'est le même principe qu'une mère qui raconte une histoire à son enfant le soir. C'est je crois une nécessité d'être ouvert, un besoin de se raconter des histoires et de se réunir pour ça. Voilà pourquoi j'ai continué à faire du théâtre !

Et donc à Avignon le spectacle sera joué pour la première fois dans son intégralité, est-ce que ça ne vous fait pas un peu peur ?

Alors la première chose c'est qu'enfin, on arrive au bout d'Henry VI ! C'est une émotion très grande qui ne me fait absolument pas peur mais qui, au contraire, me réjouit. Chaque jour de répétition qui passe, où je m'approche de plus en plus de la fin, je suis ému de voir enfin exister cet objet que je monte quand même depuis quatre ans. Après, Avignon est l'endroit où ce spectacle pouvait naître de la meilleure manière. C'est un festival et ce côté festif me plaît beaucoup et puis c'est un endroit un peu isolé. Il n'y a pas les horaires, les métros, le boulot... Il n'y a pas les contraintes qu'on a. Les spectateurs viennent à Avignon pour passer du temps devant des spectacles. Ça tombe bien, le nôtre dure dix-huit heures ! Pour l'instant je ne suis pas trop stressé, parce que dès que je commence à m'angoisser je mets de la joie qui contre la frayeur et l'appréhension. Je crois que c'est ça qui va prendre le pas : la joie d'être arrivé au terme d'une œuvre aussi monstrueuse et de voir naître le monstre !

Et que comptez-vous faire après Henry VI ?

Après je vais faire une dépression ! Bon, on le sait déjà, il y a une grande tournée prévue jusqu'au moins l'automne 2015. C'est hyper heureux parce que ça veut dire qu'on a pas trimé pendant quatre ans pour le jouer deux fois. Il va exister, avoir sa vie propre, pouvoir se déployer sur de nombreuses scènes de France pendant un an et demi. En plus, il se déploie déjà depuis deux ans sur les plateaux. Donc il faut laisser le temps à ce spectacle de vivre sa vie et je lui souhaite la vie la plus longue qui soit.

Après, c'est assez énigmatique pour l'instant. Quoi faire après ? Comment rebondir, comment retrouver la même force ? Parce que je me suis un peu tiré une balle dans le pied tout seul ! En ayant fait Henry VI à trente ans, on pourrait se demander quoi faire de mieux, de plus gros, de plus intéressant, de plus foisonnant... À l'heure où on se parle j'ai la tête dans le guidon mais je suis certain qu'il y a encore de quoi faire. Des œuvres formidables à monter, pas forcément longues parce qu'il y a un autre plaisir qui naît d'une œuvre plus courte, avec moins d'acteurs peut-être ou tout autant... Je sais que je ne peux pas partir à la retraite ni changer de métier, parce qu'encore une fois je ne sais rien faire d'autre. Mais pour l'instant je n'en sais rien du tout...

Merci beaucoup d'avoir répondu à nos questions !

- Propos recueillis par
Clémentine Coquio-Lebresne

BRÉSIL : ARTISTES DU MONDE

Afin de nous synchroniser avec l'actualité footballistique, Maze a choisi de s'intéresser au Brésil. Malgré les 7 - 1 des quarts de finale, les articles parlant d'humiliation du Brésil, ou les photos montrant une tristesse exagérée, on en oublierait presque que le Brésil ne se résume pas qu'à la coupe du monde. Loin d'un certain défaitisme, voyons ce qui fait la singularité du pays qui ne doit pas être cantonné au BRICS, au football, ou au Carnaval de Rio. Sur le plan culturel le pays bouge ! De fait, de jeunes talents émergent et des artistes accomplis, enfants du pays, s'exportent partout dans le monde. Petit tour d'horizon en deux figures venues de São Paulo.



Os Gêmeos

Loin de s'arrêter à cette seule collaboration, les frères Pandolfo profitent de leur succès pour se rendre inaccessibles sur du Louis Vuitton. Un gouffre entre leur volonté d'égalité, et l'inaccessibilité de leurs œuvres ainsi présentées. Défenseur de la classe moyenne émergente, ce qui rejoint l'idée de Robert Reich (inégalité pour tous), cela peut paraître paradoxal. Seule une minorité de leur public a les moyens de posséder ces pièces, que les autres ne peuvent observer que sur papier glacé, ou sur écran pixellisé. À leur décharge, le fait de rester ancré dans la rue, malgré tous leurs projets à côté, leur laisse une certaine accessibilité, empreinte d'un esprit de partage démocratique.

Vik Muniz

Fraîchement revenu des Rencontres d'Arles, j'ai pu entrevoir l'immense talent de Vik Muniz. À la nuit de la photographie au théâtre antique le 10 juillet dernier, il est revenu sur son parcours, sur les causes étonnantes qui lui ont permis d'en être là aujourd'hui et sur son travail proposé à l'Église des Trinitaires. Issu d'une classe plutôt populaire, rien ne le destinait à devenir artiste. Il nous raconte alors qu'un soir, il voit un homme se faire agresser dans la rue par deux hommes habillés en noir. Lui-même vêtu de la même couleur, il va au secours de l'homme. Or dans la confusion, il se fait tirer dessus par la personne qu'il voulait aider. Après explications, l'homme l'amène à l'hôpital et lui donne de l'argent, ce qui a permis plus tard à Vik Muniz de se payer le nécessaire pour réaliser son art.

Entre New York, Rio de Janeiro, Paris et Londres, le brésilien s'essaye à tout. Photos, conception de bâtiments mais aussi réalisation de documentaires. Le plus récent This is not a ball diffusé


© D.R.

sur Netflix au lancement du mondial, explore l'objet même du jeu, le ballon rond. À l'aide de 10'000 balles il donne forme à deux installations, questionnant la signification de l'objet en lui-même, ainsi que la passion du football.

À Arles, c'est la série "album" qui est proposée. D'immenses formats dans lesquels l'œil se plonge et peut rester accrocher de longues minutes. En effet, la photographie finale est constituée du collage de centaines d'éléments. L'exposition semble alors rendre hommage aux albums photos du siècle précédent, transmis de générations en générations, laissant des traces de l'Histoire en nous racontant la nôtre. Aujourd'hui avec l'avènement du numérique, l'accès facilité à la photographie, l'artiste pose la question suivante dans Le Point édition spéciale "rencontre d'Arles 2014" : "Qu'il s'agisse de notre intimité ou de notre expérience collective, où allons-nous préserver notre histoire ?". Une bonne raison de cogiter et un bon point de départ pour une nouvelle vague d'artistes.

Os Gêmeos et Vik Muniz ne sont que la surface d'une multitude d'artistes brésiliens talentueux parmi lesquels on peut aussi dénombrer Paulo Ito en Street Art ou Seu Jorge en musique. Une population qui ne cherche donc qu'à se développer, en accédant à de nouveaux droits et à plus d'égalité, donc de possibilités. À quand un sursaut du gouvernement ?

- Louison Larbodie

FUSION ENTRE GEEKS ET ART À LA JAPAN EXPO.
FOCUS SUR L'ASSOCIATION PIGMENTS ET ARTS DU MONDE.

C'est à l'occasion de la 15ème édition de la Japan Expo que j'ai rencontré Valérie Eguchi, fondatrice de l'association Pigments et Arts du monde (PAM). C'était l'occasion de lui poser quelques questions sur son stand et son association qui proposent des animations autour de l'art japonais. Lors de la Japan Expo, nous avons parlé origami, Etegami et Nihonga.


Koichi Takeuchi, Animal Caricature – Welcoming Descent of Amida Buddha Staged by Monkeys, 2003

Pouvez-vous nous présenter votre association ?
Pigments et Arts du Monde est une association qui promeut les savoirs et arts picturaux avec des échanges artistiques français/japonais. Cette association encourage et valorise les valeurs de partage et d'amitié. Cette association crée une passerelle entre les ateliers et les endroits où l'art a peu de place.

Pourquoi et quand avez-vous créé cette association ?
C'est en 2004 que j'ai créé cette association, elle avait au départ pour but le partage de mon grand atelier de Paris avec d'autres personnes, notamment des artistes.

Pouvez-vous nous expliquer ce que sont l'origami, le nihonga et l'etegami ?
Tout d'abord, l'origami : c'est un art que beaucoup de personne connaissent, celui du papier plié. Les deux autres, en revanche, sont assez inconnus du public.

Le premier est le nihonga, un des beaux-arts japonais. Il consiste en l'utilisation de pigments minéraux, de colle animale et d'eau. Cette technique n'utilise que des éléments naturels.

Ensuite vient l'etegami, un art populaire. Des cartes sont peintes avec un motif et accompagnées d'un message. On les envoie à son entourage en toutes occasions.

Pourquoi avoir choisi ces trois-là en particulier?
Car [NDLR : Sont concernés l'etegami et le nihonga] ces arts sont très peu connus en France. Ensuite, l'etegami est porteur de valeurs et le nihonga représente le respect de la nature. J'ai une formule pour cela : "l'etegami fait le lien entre les hommes et le nihonga le lien entre l'homme et la nature".

Quel est votre origami préféré ?
C'est la grue, car cet oiseau est un symbole de longévité au Japon. L'autre raison est que j'aime sa forme.

Quel est votre peintre préféré ?
C'est Takeuchi Koichi. C'est un peintre animalier qui a utilisé la technique nihonga. J'aime particulièrement ses œuvres car elles sont très douces et fines.

Quel est votre œuvre préférée ?
C'est une œuvre de Takeuchi Koichi. Elle représente des singes qui courent avec en décor des fleurs de lotus. Je pense que cela représente le roi des singes chinois.



© D.R.

Retour sur l'expo

Présent pour seulement deux jours, je n'ai pu tout faire, mais j'ai tout de même pu voir une grande partie des « gros » évènements. Cette édition de la Japan Expo était spéciale du fait de la célébration de son 15ème anniversaire. Invités de renom, animations exceptionnelles ont fait cette année, encore plus que les précédentes, la joie des visiteurs.

J'ai pu me rendre personnellement à trois avant-premières, Black Butler Book of circus, K – Missing Kings et enfin Terror in Resonance.La plus prometteuse fut celle de Terror in resonance, un anime très mystérieux, qui nous plonge dans un monde bien trop réel. Le réalisateur sait en révéler juste assez pour que le spectateur veuille en voir plus et ces deux épisodes laissent beaucoup de questions en suspens. Je ne m'attarderai pas sur la valeur sûre qu'est Black Butler et ne commenterai K – Missing Kings qu'en ces mots : même si on n'a pas vu la série, le film vaut le détour et peut donner envie de la regarder (via des moyens légaux, bien entendu !)

J'ai aussi pu assister à la finale de L'European Cosplay Gathering (ECG) : ici, le Cosplay est porté au statut d'art, avec des cosplayers qui semblent parfois sortir directement de leur univers d'origine. Cette finale aura quand même presque rempli un hall du parc des expos de Villepinte.

Enfin, comme nous parlons d'art, il est important de mentionner toute la section Culture et tradition, certes à peine plus grande que le stand Nintendo (bon, il était vraiment grand…), mais qui regorgeait de petits stands qui nous en apprenaient long sur l'art au pays du soleil levant. Cela en valait le détour ! De plus, des animations en continu (ou presque) sur la scène culturelle nous auront transportés dans un autre monde.

Malgré cela, il ne faut pas oublier le but premier de la Japan expo : nous vendre des mangas, autres DVD et goodies. La tentation étant très importante, beaucoup de gens sont repartis avec des sacs remplis d'objets importés (sets à thé, vêtements et bien sûr mangas, katanas, cosplay) du monde japonais.

Cette immersion totale dans le monde des geeks, nerd et autres otakus est à vivre au moins une fois dans sa vie. Mais attention, c'est très contagieux !

- Dorian Le Sénéchal





INDOCHINE / ARCTIC MONKEYS
ELTON JOHN / THIRTY SECONDS TO MARS
STROMAE / THE BLACK KEYS / SHAKA PONK
LILY ALLEN / FRANZ FERDINAND
VANESSA PARADIS / DÉTROIT / FAUVE
ÉTIENNE DAHO / SKIP THE USE / CHRISTOPHE
GESAFFELSTEIN / KAVINSKY OUTRUN LIVE ...



CAMPING GRATUIT !

Programmation complète et billetterie : **www.vieillescharrues.asso.fr**